545

PIÈCES ET MORCEAUX

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

L'AGE INGRAT, comédie en trois actes.
L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte.
LE CHEVALIER TRUMEAU, comédie en un acte, en vers.
LE DÉPART, poésie dite sur la scène du Théâtre-Français.
LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.
L'ÉTINCELLE, comédie en un acte.
LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.
HÉLÈNE, tragédie bourgeoise en trois actes, en vers.
LE MONDE OU L'ON S'AMUSE, comédie en un acte.
LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE, comédie en trois actes.
LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.
LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.
PENDANT LE BAL, comédie en un acte, en vers.
PETITE PLUIE..., comédie en un acte.
LA POUPÉE, poésie.
PRIÈRE POUR LA FRANCE, poème dit sur la scène du Théâtre-Français.
LE NARCOTIQUE, comédie en un acte, en vers.
LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.
LA SOURIS, comédie en trois actes.
CABOTINS! comédie en quatre actes.
UN GRAND ENTERREMENT, prologue inédit de « Cabotins! »
MIEUX VAUT DOUCEUR..., proverbe.
... ET VIOLENCE, proverbe.

AMOURS ET HAINES, un volume.
DISCOURS ACADÉMIQUES, un volume.
LES PARASITES, un volume.
LE THÉATRE CHEZ MADAME, un volume.
ÉMILE AUGIER, une brochure.
PIÈCES ET MORCEAUX, un volume.

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 853 96.

ÉDOUARD PAILLERON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PIÈCES ET MORCEAUX

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1897

PQ
2380
P2 A6
1877

Droits de reproduction, traduction et de représentation réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

LIBRARY
JAN 5 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

MIEUX VAUT DOUCEUR...
...ET VIOLENCE

PROVERBE

EN DEUX PARTIES

PREMIÈRE PARTIE

MIEUX VAUT DOUCEUR...

PERSONNAGES

MAXIME BLAIN, député, trente-deux ans.

ROBERT DE BRIGES, son ami, député, trente-quatre ans.

CÉCILE, femme de Maxime, vingt-deux ans.

MIEUX VAUT DOUCEUR...

Un cabinet de travail riche. Bibliothèque, sièges, tables chargées de papiers et de livres. Au fond, cheminée avec glace sans tain au-dessus. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIME, ROBERT

ROBERT, très animé, continuant une conversation commencée.

Non, mais voyons, Maxime, est-ce assez drôle? Ce matin, nous parlions d'elles...

MAXIME

Chut! Pas si haut! Ma femme peut rentrer...

ROBERT, plus bas.

Ce matin, nous parlions d'elles et, ce soir, je les rencontre.

MAXIME

Toutes les deux?

ROBERT

Ensemble! Francine et Léa, nos dernières amours!...

MAXIME

Et où donc?

ROBERT

Au Bois... du côté de...

MAXIME

Oh! ça devait être du côté de la Grande Cascade, va! (Ils rient.) Mais quand donc?

ROBERT

Il y a une heure. Je me promenais tranquillement dans une allée et je regardais venir à moi, suivies par une voiture très élégante, ma foi, deux femmes qui me paraissaient avoir de jolies allures. Il me semblait bien les reconnaître, mais, dame, tu comprends, il y a dix-huit mois que je suis marié, c'est-à-dire, toi, il y a dix-huit mois, moi, il y a deux ans et, comme je ne les avais pas revues depuis ce temps-là, mes souvenirs étaient un peu vagues, d'ailleurs elles étaient voilées. Enfin, nous arrivons face à face, elles s'arrêtent, je m'arrête, elles me regardent, je les regarde : « Robert! — Léa! — Monsieur de Briges! — Francine! » Alors, tu vois cela d'ici : Reconnaissance!

Délire! J'embrasse la mienne, j'embrasse la tienne, elles m'embrassent!... Et puis les questions : « Ah! mon pauvre Robert, que je suis contente! Comment vas-tu? — Toujours marié, je te remercie — Et Maxime? — Pareillement. — Tu es toujours député? — Centre droit — Et Maxime? — Centre gauche — Et qu'est-ce que tu fais ici? Je croyais que tu habitais la province? — La Chambre ouvre demain. — Alors, tu es arrivé?... — Ce matin. — Seul? — Oui, ma femme est restée en Bretagne. Elle soigne sa mère. — Coup double! Sa femme le lâche et sa belle-mère est malade! Veinard!... » Et puis, les reproches entremêlés d'aperçus philosophiques : — « Nous ont-ils assez plaquées là, hein? ma chère!... Ce Robert que j'aimais tant! — Tous les mêmes!... Ce Maxime que j'adorais! — Oh! les hommes! quelles ro!... quelle race!... » Et enfin, les souvenirs et regrets!... Vous souvenez-vous? Te rappelles-tu? Et cette fois où?... Et ce souper qui?... Et cette nuit que?... Bref, de fil en aiguille, nous dînons ce soir avec elles, c'est convenu.

MAXIME

Oh! convenu!...

ROBERT

Ah! bien, voyons, monsieur Maxime Blain, mon vieux

copain, je leur ai juré de vous amener, vous n'allez pas laisser protester ma signature, j'espère!

MAXIME

Eh bien, et Cécile?

ROBERT, avec étonnement.

Ta femme?

MAXIME

Pas si haut donc!

ROBERT, plus bas.

Ta femme! Sois tranquille, j'arrangerai cela. Mais quelle chance, hein? Arrivé ce matin et déjà une fête sur la planche pour ce soir... Hein? Est-ce travaillé ça? Et on dit que le Centre droit ne fait rien.

MAXIME

Est-elle encore jolie?

ROBERT

Qui?

MAXIME

Léa!

ROBERT

La tienne? Plus que jamais! Bien mieux que Francine, tu verras... si! si! Oh! il n'y a pas à dire, il faut que tu viennes, sois donc tranquille, je te dis... Qu'est-ce que tu crains? Ça se passera à huis clos, nous dinerons tous les quatre, dans un petit rez-de-chaussée sondeur de ma connaissance, rue de Rome,

tout près d'ici. Ni vu ni connu! Et ce qu'on va s'amuser!...

MAXIME, avec éclat.

Que le diable t'emporte!

ROBERT

Hein?

MAXIME

C'est vrai, tu es là à me faire l'article pour elles, à me parler d'un tas de choses... Je ne pensais plus à tout ça, moi... (Curieusement.) Est-ce qu'elle a toujours sa belle taille?

ROBERT

Léa? Toujours! Et ses cheveux blonds et sa bouche incarnate et ses dents... tu sais, qui nous rappelaient ces jolis vers de Pierre Dupont sur la fraise :

> Rouge au dehors, blanche en dedans,
> Comme les lèvres sur les dents!

Et ses grands yeux noirs! Ah! ses yeux! Du velours et du feu! quand elle vous regarde, ça vous donne la chair de poule — et même de coq! — Ah! si ça n'était pas la tienne!... Mais tu as toujours eu plus de chance que moi. Oui! Dans tout! Au collège, tu avais les prix, moi les accessits; à l'École, tu es sorti docteur, moi licencié; à la Chambre, tu parles,

moi je vote; tu sièges à gauche, c'est le présent, moi, à droite, c'est le passé. Tu vis à Paris, moi en province. Tu as la Légion d'honneur, j'ai le Mérite agricole... Dans tout! Et jusque dans le mariage! C'est vrai! Toi, tu épouses sans réfléchir, presque au hasard, une jeune fille jolie, très lancée, une Parisienne de Paris et qui, vraisemblablement, devait le connaître dans les coins; le baron des Amboises son tuteur, et la baronne qui l'ont élevée étaient une noble paire de fêtards; leur hôtel passait pour le temple des ris et jeux et pas le moins du monde pour une école préparatoire à l'Hyménée. Il y avait gros à parier que ce mariage-là te mènerait loin... Eh bien! pas du tout! Tu tombes sur une petite femme d'intérieur, un baby bien sage, une Agnès pour l'innocence, un mouton pour la douceur, qui t'adore, te choie, te laisse libre et qui est orpheline encore!

MAXIME

Mais il me semble que toi...

ROBERT

Ah! Moi! Je vais chercher bien loin, au fond de la Bretagne, dans un vieux château, une ingénue de vingt-quatre ans, d'une figure... rassurante, une sorte de « pas belle au Bois Dormant », qui s'appelle

Arlette, enfin une femme de tout repos, là!... Et qui n'avait jamais quitté sa famille... Et quelle famille, mon ami! Une tante, trois cousines, deux pères!...

MAXIME

Comment! deux?

ROBERT

Et deux mères, oui! En comptant les grands-parents! Il semblait, n'est-ce pas? que dans ces conditions, j'eusse toutes les chances de vivre heureux et de trouver dans le mariage, les jouissances modestes qu'il comporte : la paix du cœur, une maison bien tenue, l'amour dans le devoir et une bonne cuisine... Ah! bien, oui!... Ma novice n'a pas eu plus tôt fait connaissance avec le plaisir qu'elle en est devenue folle. C'est la première fois qu'elle me laisse venir à Paris sans elle. Elle ne m'a plus quitté! Il m'a fallu la mener partout : à l'Élysée, au Chat-Noir, dans le monde, aux sermons, pique-niques, garden parties, courses, concerts, est-ce que je sais, moi? — Sans compter le tailleur, la modiste et même les conférences de la Sorbonne, partout, je te dis! Elle m'a fait trotter tous les jours, souper toutes les nuits, elle m'a surmené, démoralisé, débauché!

MAXIME

Oh! ça!...

ROBERT

Débauché! Parfaitement! Quand je me suis marié, moi, je n'aimais plus du tout les demoiselles, ma parole d'honneur; mais maintenant, ah! bien, j'ai recommencé à les aimer, je t'en réponds... car enfin puisqu'il faut faire la fête, mieux vaut la faire avec des professionnelles qu'avec sa femme, c'est plus amusant!

MAXIME, riant.

Ah! ah!... (Curieux.) Mais, dis-moi, est-ce que Léa a toujours autant d'esprit?

ROBERT

Un feu d'artifice! Et dire que tu n'as qu'un pas à faire pour revoir la plus jolie fille de Paris et que ça ne te tente même pas!

MAXIME

Mais si, ça me...

ROBERT

Viens donc alors! J'y vais bien, moi, et pour Francine qui ne vaut pas Léa.

MAXIME, avec éclat.

Quelle sale bête que l'homme!

ROBERT

Eh bien, tu es poli!

MAXIME

Eh! c'est de moi que je parle! J'ai une femme douce, simple, confiante, que j'aime... et je songe à la quitter pour aller en retrouver une autre que je n'aime pas... Pourquoi enfin, pourquoi?

ROBERT

Parce que c'est une autre.

MAXIME

Eh! cette autre, c'est le passé.

ROBERT

C'est ta jeunesse...

MAXIME

Mais Cécile, c'est le rêve, tandis que Léa...

ROBERT

C'est la réalité.

MAXIME

Encore si c'était une de ces femmes... tu sais, une...

ROBERT, railleur.

Une femme honnête.

MAXIME

Honnête! non! mais enfin du monde. Mais ce n'est pas même ça, ce n'est rien! Son souvenir ne réveille en moi que des appétits bas, des instincts grossiers, et avec tout ça, il n'y a pas à dire, je suis mordu par le désir de la revoir et si je me laissais aller... Tiens!

Je me dégoûte! Je ressemble au chien de l'Écriture, qui...

ROBERT

Dis donc, mon révérend, tu sais que nous dînons à huit heures, il faut te décider.

MAXIME

Je suis décidé, je n'irai pas!

ROBERT

Non?

MAXIME, faiblement.

Non, tu comprends... (Énergiquement.) Non!

ROBERT

Pauvre Léa! Cela va lui faire de la peine.

MAXIME

Ah! elle se moque pas mal de moi.

ROBERT

Elle! Tantôt, en parlant de toi, elle avait les larmes aux yeux.

MAXIME, vivement, et en souriant.

Non? C'est vrai?

ROBERT

Alors, tu viens?...

MAXIME

Non! Je ne veux pas donner une pareille rivale à Cécile, tromper cette enfant, abuser de sa naïveté pour... non! ce serait mal!...

ROBERT

Soit! j'irai seul... Au fait, j'y pense! Ça t'est égal que je lui fasse la cour?...

MAXIME

A qui?

ROBERT

A Léa.

MAXIME

Ah! tu vas faire la cour?... Voyez-vous? le bon profiteur! Il va faire la... (Brusquement.) Eh! mais, nous sommes bêtes!...

ROBERT

Tu parles toujours pour toi, j'espère?

MAXIME

Je peux très bien aller dîner avec vous, sans tromper ma femme.

ROBERT

Parbleu!

MAXIME

Ça n'engage à rien!

ROBERT

Entrée libre!

MAXIME

Je vais là, n'est-ce pas? uniquement pour la revoir, relire un chapitre de ma jeunesse, retrouver mes sensations d'autrefois... enfin par curiosité pure.

ROBERT

O poète! Moi je suis plus pratique, mais il importe de peu, comme disait notre pion de cinquième, du moment que tu viens... car tu viens?...

MAXIME

Eh! oui, cent fois oui! Nous passerons une soirée charmante et bien innocente après tout... Ah! cette Léa!... Vraiment, tu crois qu'elle m'aime encore?

ROBERT

Tu vas voir.

MAXIME

Ah! je suis curieux... (Bas.) Ah! oui, mais comment vas-tu arranger cela avec Cécile?

ROBERT

Elle! ah! la pauvre petite! Elle croira tout ce qu'on qu'on voudra.

MAXIME

Mais encore, quel prétexte?

ROBERT

N'importe lequel. Il sera toujours bon... Et tiens! est-ce que nous n'avons pas été convoqués pour ce soir, tous les deux, à cette séance?...

MAXIME

De l'union des Centres? Mais nous avions dit ce matin, devant ma femme, que nous n'irions pas,

ROBERT

Oui, mais je suppose qu'au lieu de rencontrer, tout à l'heure, au Bois, Francine et Léa, j'aie rencontré le Président de l'Union et qu'il m'ait dit que l'ordre du jour était des plus importants, qu'il s'agissait, par exemple, de l'attitude à prendre devant la Chambre, pendant la session, que notre présence à la séance de ce soir était indispensable, il faudrait bien y aller n'est-ce pas? Les affaires avant tout... Eh bien, mettons que je l'ai rencontré, là!

MAXIME

Mais ce dîner?...

ROBERT

Il n'y a pas d'affaires sans dîner, nous dînons entre collègues, cela va de soi, je m'en charge!

MAXIME

Mais qu'est-ce qu'elle va dire?

ROBERT

Ce qu'elle dit toujours, avec son petit air étonné et sa petite voix douce : « Oh! vraiment? Vous croyez? Il me semble... c'est drôle... vous ne trouvez pas?... » Et finalement, ça passera comme une lettre à la poste. — Puisque je m'en charge, je te dis!... Ceci fait, je cours attendre les dames, rue de Rome...

MAXIME

Quel numéro?

ROBERT

125. Toi, tu t'habilles pendant ce temps-là et tu viens me rejoindre... Ne demande rien au concierge, c'est au rez-de-chaussée, la porte à droite... (Regardant sa montre.) Oh! oh! sept heures et demie... Bah! j'ai de l'avance, moi, je suis habillé.

MAXIME

C'est vrai, je n'avais pas remarqué... Mâtin! Tu te mets bien. Que de bijoux! Perles au plastron, bague en diamant, camée en breloque, une tête d'Antiope! un antique!

ROBERT

Oh! il est faux.

MAXIME

Et la pomme de canne or et turquoises...

ROBERT

Ah! vraie, celle-là. Ça vient d'Arlette... Oui... C'est un manche d'ombrelle que je lui ai déboulonné.

MAXIME, riant.

Ah! coquin!... (Entendant une voix dans la coulisse.) Ma femme! Je me sauve!

ROBERT, le suivant.

Pourquoi? Reste donc!

MAXIME

Non! Je préfère ne pas être là!

ROBERT

Mais au contraire... il vaux mieux... Ah! poltron!

MAXIME

Je reviendrai après.

ROBERT

Pas d'estomac! Et ça se dit député... Tiens! tu n'es qu'un électeur!

SCÈNE II

ROBERT, seul, puis CÉCILE

ROBERT, à lui-même.

Comme une lettre à la poste! Elle est charmante sa femme, mais pas forte... Pauvre enfant, c'est jeune!.. Et puis, ça n'a pas encore été trompé.

CÉCILE, entrant.

Monsieur de Briges! Quel bon vent vous ramène? Vous venez dîner avec nous?

ROBERT

Hélas! madame, non seulement je ne viens pas dîner avec vous, mais encore j'emmène votre mari dîner avec moi.

CÉCILE, déçue.

Ah! Où donc?

ROBERT

Mon Dieu, à l'Hôtel... au Grand Hôtel comme toujours.

CÉCILE

Seuls?

ROBERT, d'un ton de reproche.

En garçons alors? Oh! madame, croyez qu'il nous faut un motif grave...

CÉCILE

Vraiment? quel motif?...

ROBERT

Vous savez que nous sommes convoqués ce soir, Maxime et moi, à une séance de l'Union des Centres.

CÉCILE

Vous aviez décidé de ne pas y aller... il me semble.

ROBERT

Et nous nous en faisions une fête! Mais en rentrant chez moi, tantôt, j'ai trouvé une lettre de notre Président, insistant sur l'importance de cette réunion; il paraît que notre présence y est indispensable. Il s'agit de l'attitude que les Centres doivent prendre pendant la session et... vous comprenez...

CÉCILE

Je comprends la réunion, mais le dîner est inutile... Vous ne trouvez pas?

ROBERT

Oh! avant ces réunions-là on dîne toujours, sans ça, il n'y aurait personne!

CÉCILE

Vous croyez? Alors, moi, je vais rester seule. Ce n'est pas gai!

ROBERT

A qui le dites-vous, chère madame? Ah! notre mandat a, parfois, de cruelles exigences, allez! Moi-même n'ai-je pas été forcé de quitter ma pauvre Arlette, moi qui ne la quitte jamais. C'est vrai, je me sens tout... dépareillé.

CÉCILE, souriant.

Vous? — C'est drôle!

ROBERT

Comment, drôle! Vous avez l'air de croire...

CÉCILE

Alors, c'est au Grand Hôtel que vous dînez?

ROBERT

A huit heures. Et même... (Il tire sa montre.) Pardon! (Il regarde l'heure.) Ah! sapristi!... sept heures trente-cinq!.. Je vous quitte, je vais annoncer Maxime. Je

vous en prie, n'est-ce-pas, chère Madame? priez-le de se dépêcher.

CÉCILE

Soyez tranquille. Je suis assez raisonnable pour...

ROBERT

Pour ne pas l'empêcher de faire son devoir. Oh! j'en suis sûr, je vous connais. Ne m'en veuillez pas trop de ce contretemps, j'en suis la première victime, et pressez-le, n'est-ce pas? moi je cours... Ah! le voilà!

MAXIME, entrant.

Où donc a-t-on caché?... (Bas, à Robert.) Ça a passé?

ROBERT, de même.

Parbleu! Mais sois ferme!

MAXIME, de même.

N'aie pas peur!

ROBERT, haut à Maxime.

A tout à l'heure, toi. (Saluant Cécile qui s'est assise à l'avant-scène et réfléchit sans le voir.) Madame! (Très haut, avec un soupir.) Ah! non! ce n'est pas gai!

Il se glisse dehors à pas allongés et silencieux.

SCÈNE III

CÉCILE, MAXIME

MAXIME, un peu brusque.

Ah çà! où donc a-t-on caché mes habits du soir

CÉCILE

Dans la lingerie. Ils sentaient le cigare, on les a mis à l'air, veux-tu que je sonne pour qu'on les descende?

MAXIME

Tout de suite, n'est-ce pas?

CÉCILE, gentiment.

Tout de suite! Alors tu me quittes ce soir? Vilain!

MAXIME, sévère.

Ah! mon enfant, pas de scène, hein?

CÉCILE, étonnée.

Pourquoi te ferais-je une scène?

MAXIME

Si tu crois que ça m'amuse de m'en aller comme ça...

CÉCILE

Mais je ne le crois pas.

MAXIME

J'aimerais cent fois mieux rester avec toi.

CÉCILE, doucement.

J'en suis sûre.

MAXIME

Non, mais les femmes sont extraordinaires! Dès qu'on les quitte un instant... Et cela ne m'arrive pourtant pas souvent... Tu ne peux pas me reprocher cela?

CÉCILE

Mais je ne te reproche rien.

MAXIME

Il s'agit d'une affaire très importante... de l'attitude...

CÉCILE

... Que doivent prendre les Centres pendant la session, je sais cela.

MAXIME

Eh bien! alors, tu dois comprendre qu'il m'est indispensable...

CÉCILE

Oh! je le comprends.

MAXIME

Oui, oui, oh! mais je te connais, tu as un petit air...

CÉCILE

C'est toi qui as un petit air... il me semble. On dirait que tu te défends?

MAXIME

Là! vois-tu? Tu t'imagines que j'ai l'air de me défendre, parce que tu sens que tu as l'air de m'accuser.

CÉCILE

Mais mon Dieu, que tu es donc subtil, ce soir, mon ami! Tu ne trouves pas? En tout cas, ce n'est pas toi que j'accuserais, ce serait plutôt votre bête de Président qui s'avise...

MAXIME

C'est vrai! Et le plus enrageant, c'est que ça soit arrivé par le fait d'un pur hasard!

CÉCILE

Un hasard?

MAXIME

Mais certainement. Si Robert ne l'avait pas rencontré, tantôt dans le Bois, il ne nous aurait pas forcé de venir.

CÉCILE

Ah! c'est Robert qui l'a rencontré dans le?...

MAXIME

Il ne te l'a donc pas dit?

CÉCILE

Ah! oui! oui! Je me le rappelle maintenant. (Avec une gaîté un peu forcée.) Et alors, où dînez-vous?

MAXIME, troublé.

Ah!.. où? au....! à l'Hôtel Continental, comme la dernière fois... Pourquoi me regardes-tu comme cela? Oui, à l'Hôtel Continental. On choisit ces grands éta-

blissements-là parce qu'ils ont de grandes salles... et comme il y aura beaucoup de monde... tu comprends, il faut de grandes...

CÉCILE, l'interrompant.

Tais-toi! Ne dis plus rien!

MAXIME

Qu'est-ce qui te prend?

CÉCILE

Tu n'es donc plus pressé?

MAXIME

Ah! c'est vrai, je l'oubliais. Je vais m'habiller!

CÉCILE

Va!

MAXIME, à Cécile, en riant.

Tu vois... Je l'oubliais!

Il sort.

SCÈNE IV

CÉCILE, seule, puis MAXIME.

Cécile s'assied et songe tristement pendant un instant, puis, après un moment, elle entend la voix de Maxime qui revient, se relève et prend un air riant.

MAXIME, rentrant.

Tu n'avais donc pas sonné Baptiste?

CÉCILE

Mais si, mon ami.

MAXIME

Et il n'est pas venu?

CÉCILE

Non!

MAXIME

Je viens de le sonner aussi; et il n'est pas venu non plus. Alors quoi? C'est un coup monté, ce n'est pas possible! Tu as donné le mot aux domestiques pour m'empêcher de sortir alors?

CÉCILE

Mais, Maxime, c'est toi qui me fais une scène, il me semble.

MAXIME

Non, mais enfin, je suis pressé, tu le sais bien. Où est-il passé, cet animal-là? Ah! j'oubliais! Quand Robert est arrivé, je l'ai envoyé en course (A part.) pour qu'il ne nous écoute pas. (A Cécile qui va sortir.) Eh bien! où vas-tu donc?

CÉCILE

Chercher ce qu'il te faut.

MAXIME

Mais...

CÉCILE

Si! si! oh! laisse-moi t'habiller, je t'en prie, puisque

Baptiste n'est pas là, je serai ton valet de chambre... Ah! ce n'est pas la première fois.

MAXIME

Oui, mais non! non! pas cette fois-ci.

CÉCILE

Parce que?...

MAXIME

Parce que... non! pas cette fois-ci. Nous n'en finirions pas.

CÉCILE

Mais, au contraire, tu vas voir comme j'aurai vite fait.

MAXIME

Cécile!

CÉCILE

Tu vas voir!

Elle sort.

SCÈNE V

MAXIME, puis ROBERT.

MAXIME, seul.

C'est peut-être bête... Mais qu'elle m'habille pour aller retrouver l'autre, ça me fait... ça me... enfin... (Avec colère.) Elle est trop confiante, ça me gêne, là!... (Se secouant.) Bah!

ROBERT, entrant furtivement, après avoir regardé dans la chambre. Il est très excité et rieur.

Elles sont arrivées!

MAXIME

Ah! elles sont?...

ROBERT

Oui, en avance? Je les ai trouvées là-bas en entrant, et je viens te chercher. Elles n'ont pas voulu se mettre à table sans toi; heureusement, c'est à deux pas... Je les ai laissées en tête à tête avec des pains de la Mecque et un certain madère... oh! mais un madère!.. Elles tenaient absolument à ce que je vinsse te chercher... Eh bien, viens-tu?

MAXIME

Mais c'est que... je ne suis...

ROBERT, il le regarde.

Comment! Pas encore prêt? Ah çà! qu'est-ce que tu fais donc?

MAXIME

Oh! je ne te demande que dix minutes.

ROBERT

Dépêche-toi, alors! Moi, je vais les retrouver... Non! ce qu'elles sont amusantes!... Maintenant, si je te disais qu'elles me rappellent les femmes du Grand Siècle et qu'elles ont retrouvé la langue de Bossuet, je

mentirais, mais elles n'en sont que plus drôles... un peu exubérantes... mais si drôles!.. (Riant.) Ah! ah! ah!

MAXIME, riant.

Ah! ah! Alors, décidément, elles n'ont pas changé, hein?

ROBERT

Pas du tout!

MAXIME

Ah! ça va être gentil de revivre ses jeunes souvenirs!

ROBERT

Quand je dis pas du tout... Si!.. Francine a un peu changé... la mienne... Sous sa voilette, tantôt, ça allait encore, mais, sans chapeau, comme ça, hum! Elle m'a paru légèrement décatie. Oh! la tienne est mieux! Elle n'a même jamais été mieux! Elle a plus de... Enfin elle a plus de tout. Étonnante cette femme-là! C'est vrai! son teint est plus rose qu'autrefois, ses cheveux sont plus blonds, ses yeux plus noirs, ses lèvres plus rouges, ses dents plus blanches; du moins je le suppose, car je ne l'ai pas encore vue rire franchement depuis qu'elle est là, et ça se comprend, elle est triste, elle t'attend... (Riant). Ah! ah! ah!... Mais va donc t'habiller, qu'est-ce que tu fais là?

MAXIME

Eh! c'est toi qui me retiens... tu bavardes!

ROBERT, riant.

C'est la joie de les revoir, surtout Léa, la tienne... Ah! cette femme-là, vois-tu, je sens que je l'aimerais... et d'un amour... enfin, tu sais... progressif et global! tout ça m'a un peu monté, tu comprends... sans oublier le madère!... Allons! je vais les retrouver. Dépêche-toi! D'abord, si tu n'es pas là dans dix minutes, nous nous mettons à table. (Mettant ses mains sur sa poitrine.) Mon pauvre estomac...

MAXIME

Tiens tu n'as plus ta bague?

ROBERT

J'en ai fait cadeau à la belle Léa.

MAXIME

Ah! ah!

ROBERT, se récriant.

Oh! elle ne me l'a pas demandée.

MAXIME

Non, elle te l'a prise.

ROBERT

Du tout, je la lui ai donnée. (Finement.) Je prépare l'avenir.

MAXIME

Eh! mais, dis donc, ne te gêne pas!

ROBERT

Oh! entre amis, c'est classique ça. Mais habille-toi donc à la fin! (Fat.) Moi, je vais leur faire prendre patience!

MAXIME

C'est ça, va! Qu'est-ce que tu cherches?

ROBERT

Ma canne.

MAXIME

Tu ne l'avais pas en entrant.

ROBERT

Ah! c'est vrai, je l'ai offerte à Francine.

MAXIME

Ta canne?

ROBERT

Mais oui! A cause de la pomme... J'avais donné ma bague à Léa, alors, Francine... tu sais comme elle est jalouse et tu comprends...

MAXIME

Oh! très bien!

ROBERT

D'ailleurs, c'était une ombrelle, elle était devenue canne, elle redeviendra ombrelle. Elle obéit à la loi naturelle de l'éternel circulus.

MAXIME

Allons, tant mieux!

ROBERT

Et puis, c'était fatal. Je l'avais prise, on me la prend... Telle est la justice immanente...

MAXIME

Des cambrioleurs!

ROBERT

Ce qui vient de la flûte...

MAXIME

Retourne à la caisse!

ROBERT sort et rentre à moitié.

Habille-toi, vite!

MAXIME

En deux temps!

Robert sort

SCÈNE VI

MAXIME seul, puis CÉCILE.

MAXIME, un instant seul, réfléchissant. Il ôte sa cravate, déboutonne son gilet et son veston.

Certainement que je vais m'habiller, mais plus modestement que lui, par exemple... Avec ces dames, cela me paraît indiqué, et puis ça ne donnera pas l'éveil à Cécile. Oh! l'éveil!... Pauvre enfant! Il n'y a

vraiment pas de mérite à la tromper... (Riant.) Ah! ce Robert... J'ai idée qu'on va s'amuser, moi!

CÉCILE, entrant.

La toilette de Monsieur est prête.

MAXIME, lui baisant la main.

Merci, Baptiste! Mais au fait, quelle toilette?...

CÉCILE

L'habit, la cravate blanche...

MAXIME

Pour aller là?

CÉCILE

Comment! pour aller là...

MAXIME

Certainement, un dîner d'affaires... ce n'est pas le monde... il n'y aura pas de femmes.

CÉCILE

C'est un tort. Pourquoi les députés n'amènent-ils pas leurs femmes?

MAXIME

A ces machines-là? ce serait joli.

CÉCILE

Ça ne serait peut-être pas plus laid.

MAXIME, la regardant.

Eh! mais je n'avais pas vu... Tu t'es donc habillée, toi aussi?

CÉCILE

Comme tous les soirs.

MAXIME

Tu sors?

CÉCILE

Non, je dîne avec toi.

MAXIME, étonné.

Avec moi? Je dîne dehors.

CÉCILE, câline.

Ah! Maxime, tu as beau être absent, tu sais bien que tu es toujours là.

MAXIME, ému.

Ah! ma petite Cécile! (Il va pour l'embrasser, puis s'éloignant.) Non! non! ne me retiens pas!

CÉCILE

Mais je ne te retiens pas!

MAXIME

Laisse-moi m'habiller!

CÉCILE

Je ne demande que ça, seulement, si tu ne mets pas ton habit, qu'est-ce que tu vas mettre?

MAXIME

Une redingote noire boutonnée et une cravate longue, c'est plus sérieux... et plus vite fait, je vais...

CÉCILE

Non! Reste! C'est si peu de chose, je vais te l'ap-

porter, ce sera encore plus vite fait et nous serons plus longtemps ensemble.

MAXIME, allant à elle.

Es-tu gentille?

CÉCILE, s'éloignant.

Non! Non! Tu n'as pas le temps! Nous disons une redingote noire et une cravate longue (Elle va pour sortir et s'arrête.) Ah! de quelle couleur la cravate?

MAXIME

Ça m'est bien égal, pourvu...

CÉCILE

Bleue alors, avec l'épingle en opale.

MAXIME, avec éclat.

Non! Pas de bijoux!

CÉCILE, surprise.

Tu as peur qu'on te les prenne?.. C'est drôle.

MAXIME, riant d'un rire forcé.

Ah! ah! Eh bien! tu as une jolie opinion de mes collègues, toi. Non, je ne crains pas cela, mais... enfin pas de bijoux... c'est plus prud... plus sérieux, je te dis.

CÉCILE

En tout cas, tu ne seras probablement pas le plus mal mis des députés! Il paraît qu'il y en a en blouse.

MAXIME, protestant.

Il y en a eu. Mais, pas dans les Centres !

CÉCILE, riant.

Non ! dans les faubourgs.

Elle sort à droite.

SCÈNE VII

MAXIME seul, puis CÉCILE.

MAXIME, riant. Il commence à déboutonner sa jaquette et son gilet.

Ah ! ah ! ah ! C'est curieux, elle a quelquefois de l'esprit... Oui, c'est ça, redingote, cravate longue, de cette façon-là, elle aura toujours moins de soupçons. Oh !... Enfin, c'est égal, même avec elle, on ne saurait prendre trop de précautions.

CÉCILE, rentrant, elle porte des vêtements.

Voici ta blouse... (Se reprenant.) Heu ! ta redingote, avec la cravate demandée.

MAXIME

Donne !

CÉCILE

Non, laisse-moi faire.

MAXIME

Ah ! je t'en supplie, tu vas encore...

CÉCILE

Laisse-moi faire, je te dis — et ôte ça, vite! vite! (Elle lui indique la cravate qu'il porte. — Il l'ôte.) Baisse la tête maintenant... (Maxime baisse la tête, Cécile lui passe sa cravate par derrière.) Là! Lève la tête à présent... (Maxime lève la tête. Elle arrange sa cravate par devant.) Robert a pourtant mis un habit, lui.

MAXIME

Robert est un provincial. Il met un habit pour aller aux bains. Ne casse pas mon col!

CÉCILE

Non. Mais reste tranquille. Ce n'est pas facile, tu sais... Ce qui me console, c'est qu'avec ou sans habit, tu seras toujours plus gentil que lui.

MAXIME

Allons, bon! Voilà encore que tu tapes sur ce pauvre Robert. Ah! tu ne l'aimes pas!

CÉCILE

Non!

MAXIME

Pourquoi?

CÉCILE, faisant la moue.

Il est bambocheur, il est vulgaire...

MAXIME

Oh! bien, un gentleman-farmer... C'est un bon garçon.

CÉCILE

C'est peut-être un bon garçon, mais ce n'est pas un honnête homme.

MAXIME, révolté.

Parce que?

CÉCILE

Parce que... (Résolument.) Parce qu'il trompe sa femme, donc!

MAXIME, riant.

Pour ça?

CÉCILE, indignée.

Comment! pour ça?

MAXIME, se reprenant et gravement.

Non! Hum! Permets! Je m'explique... D'abord tu n'en sais rien... Et puis, dans ce cas-là, un mari n'est pas un malhonnête homme, voyons!... Il peut être un ingrat, ou même un criminel, ou un...

CÉCILE, doucement.

Ou un imbécile...

MAXIME, sursautant.

Hein?

CÉCILE

Quoi?

MAXIME

Tu me... tu me pinces.

CÉCILE

C'est ta faute aussi, tu remues... tu es nerveux...

MAXIME

C'est que je suis pressé. (Cécile veut retoucher à la cravate de Maxime qui l'arrête.) Non! non! assez! C'est bien comme ça... Donne-moi ma redingote.

Il ôte son veston.

CÉCILE lui donne sa redingote et, tout en l'aidant à la passer.

Et si Arlette le trompait à son tour, Robert n'aurait que ce qu'il mérite.

MAXIME

Oh! Arlette est une honnête femme.

CÉCILE

Alors, elle est une honnête femme parce qu'elle ne le trompe pas et lui est un honnête homme quoiqu'il la trompe! C'est drôle. Elle, au moins, serait excusable... il me semble.

MAXIME

Vraiment, madame, il vous semble. Eh bien, mais c'est assez drôle aussi!... Alors si je te trompais, moi... oh! je dis ça, tu comprends, c'est absurde!... il n'y a pas de danger, va! Mais enfin, supposons... si je te trompais, tu me rendrais la pareille!

CÉCILE

Oh! moi, mon ami, non! On n'a pas plus le droit de tromper celui qui vous trompe, que de voler celui qui vous vole.

MAXIME, l'embrassant avec transport.

Ange! ange!

CÉCILE

Pas si fort donc, Maxime! Tu as l'air d'avoir des intérêts dans l'affaire... Tu ne trouves pas?

MAXIME, riant avec affectation.

Moi, ah! ah! Comme tu sais bien le contraire... (Cherchant.) Où est ma redingote? Mais donne-moi donc ma redingote!

CÉCILE

Tu l'as sur toi!

MAXIME, regardant.

Tiens! c'est vrai... Eh! c'est toi qui me troubles aussi... (Cécile lui boutonne sa redingote.) Qu'est-ce que tu lui veux encore?

CÉCILE

Je la boutonne pour aller plus vite.

MAXIME

Enfin, je vais peut-être pouvoir m'en aller!

CÉCILE

Sans pardessus?

MAXIME

Il est là, dans ma chambre.

Il fait un pas pour sortir.

CÉCILE, le retenant.

Attends!

MAXIME, insistant.

Non! laisse!

CÉCILE, de même.

Prends garde!

MAXIME, de même.

Mais, laisse donc!

CÉCILE

Là! j'en étais sûre, le bouton m'est resté dans la main.

MAXIME, rageur.

Ah! bon! Ah! bien! Mais ce n'est pas possible, tu le fais exprès...

CÉCILE, imitant son mari.

Ah! Maxime, pas de scène, hein? (Elle rit.) Calme-toi! va, le mal n'est pas grand! Il sera bientôt réparé! Justement, ma soie est là... Assieds-toi!

Elle le pousse vers une chaise.

MAXIME

Ah! Non! Non! Assez! Tant pis! J'irai comme ça!

CÉCILE

Sans bouton!

MAXIME

C'est bien suffisant!

CÉCILE

Oh! mais, pas dans les Centres!

MAXIME, riant.

Allons! recouds-le si tu veux. Mais vite, n'est-ce pas?

CÉCILE, le faisant asseoir.

Là! (Elle s'assoit sur ses genoux et commence à coudre.) Et là!

MAXIME, essayant de se dégager.

Non, pas là! ça a des inconvénients.

CÉCILE, insistant.

Mais ça a aussi des avantages.

Elle se met à recoudre le bouton.

MAXIME, découragé.

C'est de la séquestration, ma parole d'honneur!

CÉCILE, souriant.

Tu te plains?

MAXIME

Non, mais seulement...

CÉCILE, toujours cousant.

Tu es donc bien pressé d'aller retrouver ta vieille politique?

MAXIME

Pressé, pressé! oui! Pas par goût, mais par devoir. C'est un devoir. J'ai promis d'y aller, il faut que j'y aille!... Ça avance-t-il?

Il fait un mouvement.

CÉCILE

Ne bouge pas! Tu casserais mon fil et ce serait à recommencer.

MAXIME

Mon Dieu! donnez-moi la patience.

CÉCILE, l'embrassant coup sur coup.

En voilà! Tiens! En voilà!

MAXIME

Cécile! Cécile! (Il se lève.) Pfff! Il fait chaud ici.

CÉCILE, toujours cousant.

Ah! à propos j'oubliais! Il faudra prendre ta fourrure; s'il fait chaud ici, il fait froid dehors.

MAXIME, inquiet.

Il fait froid dehors?

CÉCILE

Un froid de loup! Il neige.

MAXIME, frissonnant.

Il neige? Brrr!

CÉCILE, plaintivement.

Comme c'est malheureux que ce soit justement aujourd'hui que tu dînes en ville.

MAXIME

Parce que?...

CÉCILE

Parce que j'avais commandé le dîner pour toi.

MAXIME, souriant.

Canard aux olives?

CÉCILE

Cailles bouillies!

MAXIME

Des cailles!... Ah! mes électeurs ne sauront jamais ce que je leur sacrifie! Enfin, c'est le devoir! Qu'est-ce que tu veux? c'est le devoir! Est-ce fini?

CÉCILE

Plus qu'un point!...

MAXIME, avec impatience.

Ah! ah! ah!

CÉCILE, vivement.

Mon fil! (Lentement.) Ah! oui, c'est malheureux d'aller patauger et grelotter bien loin, pour manger de la cuisine de restaurant avec des gens ennuyeux, quand on a chez soi, là, tout près, un bon petit feu, un bon petit dîner et une bonne petite femme, (câline) avec laquelle on ne s'ennuierait pas, il me semble.

MAXIME

Tu veux que je reste, toi!

CÉCILE

Moi? Tu ne connais pas ta femme, mon ami.

MAXIME

Eh bien, alors, puisque tu ne veux pas que je reste, laisse-moi partir... Mais laisse-moi donc partir à la fin!

Il se lève brusquement.

CÉCILE, désappointée.

Ah! tu as cassé le fil!

MAXIME

Bah! c'est assez solide!...

CÉCILE, à part, tristement.

Je n'en suis pas sûre.

SCÈNE VIII

MAXIME, CÉCILE, ROBERT, encore plus excité, mais s'efforçant d'être d'autant plus correct.

MAXIME, à part.

Robert! Aïe!

ROBERT

Voyons, Maxime, voyons!.. (Maxime lui fait des signes, apercevant Cécile.) Oh! pardon, madame, je ne vous avais pas aperçue... Mille pardons!

MAXIME, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

CÉCILE

Vous venez chercher mon mari?

ROBERT

Hélas! oui, madame. Sans reproches, il se fait désirer.

MAXIME, à part.

Comme il est rouge!

ROBERT, galamment.

Oh! je l'excuse, je comprends qu'il ait de la peine à vous quitter... Ah! je vous le disais bien, notre mandat a parfois de cruelles exigences...

MAXIME

Mais il bredouille!

CÉCILE

Et vous vous êtes donné la peine de venir...

ROBERT, étourdiment.

Oh! c'est à deux pas.

CÉCILE, étonnée.

Le Grand-Hôtel?

MAXIME, le reprenant.

En voiture!

ROBERT, à Cécile.

En voiture! (A Maxime.) Hum! Es-tu prêt à la fin?

MAXIME

Oui. (A Cécile.) Fais-moi descendre ma fourrure, veux-tu, mon enfant?

ROBERT

On te réclame là-bas à cors et à cris!

MAXIME, appuyant.

Ces messieurs ne se sont donc pas mis à table sans moi?

ROBERT

Mais si! Il y a longtemps! Et même ils y fonction-

nent congrûment (Appuyant.), ces messieurs, je t'en réponds.

MAXIME

Oui, oui, ils ont une bonne fourchette (Appuyant.), nos collègues.

ROBERT

Et si tu crois que manger les empêche de crier (Appuyant.) nos collègues... Maxime Blain! Maxime Blain! Ah! ah! Et ils tapent sur leurs pupitres...

CÉCILE, étonnée.

Leurs pupitres?

MAXIME, le corrigeant.

Leurs assiettes.

ROBERT, se reprenant.

Oui, sur leurs assiettes, avec leurs couteaux à papier.

CÉCILE, étonnée.

A papier...

ROBERT, se reprenant.

A papier! Non! de table!... leurs couteaux de table.

MAXIME, à part.

Ce misérable-là va tout perdre. (A Cécile.) Ma fourrure, je t'en prie?

ROBERT

C'est un bruit à vous casser la tête.

MAXIME, avec un rire forcé.

Tout à fait comme à la Chambre alors !

ROBERT, riant.

Tout à fait, ah ! ah !

CÉCILE

Mais vous êtes donc beaucoup?

ROBERT, étourdiment.

Dame! Nous sommes trois... (Se reprenant.) Non! Trois cents!... (Se reprenant.) Non! Cent trois! Ah! si nous étions trois cents, quelle majorité, hein, Maxime?

MAXIME, à Cécile.

Ma fourrure! Ma fourrure!

CÉCILE

Oui, mon ami.

Elle sort.

ROBERT

Ah! non, ce n'est pas gai!

SCÈNE IX

MAXIME, ROBERT.

Maxime furieux marche sur Robert sans parler.

ROBERT, content de lui.

Eh bien! je ne m'en suis pas mal tiré, hein?

MAXIME

Toi? Gredin, va! As-tu assez bafouillé, perdu la tête?

ROBERT, digne.

Dis tout de suite que je suis gris...

MAXIME, le faisant lever.

Tiens! va-t'en ou je t'étrangle!

ROBERT

Je ne suis pas gris, seulement, en sortant, tu sais, le froid m'a saisi.

MAXIME

Pourquoi es-tu venu?

ROBERT

Parce que... (Appuyant.) ces messieurs m'ont mis à la porte avec le mandat impératif de te ramener mort ou vif.

MAXIME

Va vite les retrouver! Cécile peut rentrer...

ROBERT

Ah! oui, je comprends, mais tu viendras me rejoindre.

MAXIME

Oui. Le temps de mettre ma fourrure.

ROBERT

Viens ou je reviens! ah! mais... la statue du Commandeur, moi, d'abord!

MAXIME, le poussant doucement.

Voyons, mon petit Robert, voyons, il ne faut pas que Cécile te retrouve ici.

ROBERT, faisant un pas vers la porte.

Puisque je comprends, je te dis... Je ne suis pas gris. (Revenant.) Mais je veux que tu viennes! — Viens donc, vieil ami! Tu les verras, c'est à se tordre.

MAXIME

Oui, oui, mais...

ROBERT

Ah! par exemple, elles ont un peu vieilli tout de même, nos anciennes amours... et toutes les deux, il n'y a pas à dire, la tienne aussi... (Riant.) Ah! ah! Dis donc, je sais pourquoi elle ne rit pas franchement... Elle a une petite négresse là, à droite, (Montrant sa joue.) et, pour la cacher, elle rit de travers, comme ça. (Il rit.) Ah! ah! ah! Et puis ah! ah! Je m'explique à présent son teint plus rose, ses yeux plus noirs, ses cheveux plus blonds et ses lèvres plus rouges. Ah! ah! ce qu'elle se maquille! ah! ah!

MAXIME, montrant le collet d'habit de Robert, côté droit, qui est blanc.

Ça se voit!

ROBERT, s'essuyant du côté gauche.

Oh! saprelotte! pourvu que ta femme... Mais à part

cela, toujours aussi carottières, tu sais! Ah! ah! cette Léa! non! je te dis que c'est tordant! Ne m'a-t-elle pas demandé un bureau de tabac!... Ah! ah! Et Francine donc!... Tu sais, ma breloque? le faux camée, l'Antiope? Elle ne l'a pas plus tôt vu qu'elle a sauté dessus, en criant : « Mais c'est le portrait de ma mère! » Ah! ah! Elle sera plus volée que moi... Ah! ah! Alors tu viens, hein?

MAXIME, le poussant vers la porte.

Mais oui! J'irai te rejoindre. — Va!

ROBERT, revenant.

Tiens! Une concession! Le dîner est bientôt fini... Viens après, censément pour la séance.

MAXIME, même jeu.

C'est ça, pour la séance.

ROBERT, même jeu et finement.

Ah! mais c'est que j'y tiens, moi, à la séance... Je veux rentrer dans mes petits débours!... Alors c'est dit?

MAXIME, même jeu.

Oh!

ROBERT

Puisque tu n'es pas forcé de tromper ta femme, là!...

MAXIME

Va donc!

ROBERT, même jeu.

Tu comprends, une partie à quatre où l'on n'est que trois, ce n'est pas amusant!

MAXIME, écoutant.

Cécile!

ROBERT, s'esquivant et reparaissant.

Viens au moins faire un mort!

Il sort.

SCÈNE X

MAXIME, seul, puis CÉCILE.

MAXIME

Eh bien! ils sont jolis nos jeunes souvenirs!

CÉCILE, entrant, avec la fourrure.

Voici ta fourrure, mon ami.

MAXIME, la prenant dans ses bras.

Ah! chère petite femme.

Il l'embrasse.

CÉCILE, se défendant.

Maxime! Maxime! (Elle se dégage et regarde autour d'elle.) Tiens! il n'est plus là, monsieur de Briges? (Se rapprochant de lui.) Alors, tu peux continuer.

MAXIME, l'embrassant.

Chère pureté! chère candeur!

CÉCILE

Il a été rejoindre ces messieurs?

MAXIME

Oui.

CÉCILE

Sans t'emmener?

MAXIME

Oui, parce que... hum!.. je vais t'expliquer : le dîner touchait à sa fin, et... comme l'important est la séance, il m'a dit de venir seulement pour la séance.

CÉCILE, le regardant.

Ah!... Eh bien! qu'est-ce que tu attends? (Lui présentant sa fourrure.) Allons, mets ça, vite!

MAXIME

Oh! du moment que je ne vais qu'à la séance, je ne suis plus si pressé.

CÉCILE

Ta! Ta! Ta! Et le temps d'y aller?

MAXIME

Puisque c'est à deux pas... En voiture!... Dis donc, j'ai une idée... Il est huit heures et demie, j'ai très faim, si nous dînions là, auparavant, tous les deux?

CÉCILE

Auparavant? Ah! mais non, tu manquerais l'heure.

MAXIME

En me dépêchant!

CÉCILE

Pas du tout! Si tu as faim, prends un bouillon, tu dîneras en revenant.

MAXIME

Mais c'est que... ça peut se prolonger.

CÉCILE

Je te laisserai les cailles, là!

MAXIME

Voyons, ma petite Cécile, ce n'est pas pour les cailles...

CÉCILE

Non! non! non! Je te connais, une fois à table tu n'irais pas!

MAXIME

Que si!... Et puis, après tout, quand je n'irais pas!

CÉCILE

Eh bien! et ton attitude pendant?...

MAXIME

Eh! mon attitude!...

CÉCILE

Non! Je ne veux pas que tu manques la séance... Qu'est-ce que diraient ces messieurs? Tu as promis, on t'attend, c'est ton devoir, il faut faire ton devoir.

MAXIME, allant à elle.

Mon devoir est de t'aimer.

CÉCILE, le repoussant.

Oui, mais dans les intervalles...

MAXIME, même jeu.

Quand on aime bien, il n'y a pas d'intervalles.

CÉCILE, même jeu.

Non! Et encore non! Ah! mais tu ne connais pas ta femme, je te dis!

MAXIME

Mais enfin, c'est pourtant singulier : tout à l'heure je te pressais et tu me retardais... maintenant...

CÉCILE

Maintenant, c'est toi qui me retardes et moi qui te presse, c'est bien au moins aussi singulier... tu ne trouves pas?

MAXIME

Voyons...

CÉCILE

Allons! allons! Le temps passe.

Elle lui tend sa fourrure.

MAXIME, en la mettant, à part.

Elle veut que je reste, je veux rester et elle ne comprend pas... Bébète, va!

CÉCILE

Là!

MAXIME, à part.

Comment faire?

CÉCILE

A présent, te voilà prêt, adieu!

MAXIME, à part en boutonnant sa redingote, ayant une idée.

Ah! (Haut.) Eh bien, oui! je pars! là!

CÉCILE

Oui, mon ami, va!

MAXIME, qui tiraille un bouton de sa redingote.

Et tout de suite! Ces messieurs seront encore à table... N'importe! puisque tu le veux, que tu me renvoies... car c'est toi qui me renvoies... je me... je... (Il arrache le bouton.) Ah! bon! ah! bien!

CÉCILE

Quoi donc?

MAXIME, le lui montrant.

Le bouton! (Cécile le regarde en se mordant les lèvres pour ne pas rire.) Décousu! Regarde! (Troublé.) C'est le même, tu sais... celui que tu... qui ne tenait pas... je te disais bien qu'il ne tenait pas!...

CÉCILE, éclatant de rire et battant des mains.

Ah! ah! ah!

MAXIME

Cécile! Qu'est-ce que?... Quoi?

CÉCILE

Tu l'as arraché!

MAXIME

Moi?

CÉCILE

Je t'ai vu!

MAXIME

Tu m'as...

CÉCILE

Oh! tu peux le dire, va! Je l'avais arraché aussi!

MAXIME

Toi?

CÉCILE

Oui, la première fois, c'est moi, parce que je ne voulais pas que tu sortes, la seconde, c'est toi, parce que tu ne veux pas sortir... (L'embrassant.) Oh! mon petit Maxime, que je suis contente et que je t'aime!

MAXIME

Je t'assure...

CÉCILE

Avoue donc que tu veux rester, tu en meurs d'envie.

MAXIME

Eh bien! oui, j'en meurs d'envie! oui, je l'ai arraché! Au diable Robert avec ces messieurs! Je reste là! je reste!

CÉCILE

Mais c'est bien parce que tu le veux?

MAXIME

Oui!

CÉCILE

Ce n'est pas pour me faire plaisir?

MAXIME

Non!

CÉCILE

Ni parce que tu as faim?

MAXIME, révolté.

Oh! oh! (Plus doux.) Mais... c'est égal, va faire mettre mon couvert tout de même.

CÉCILE

Mais il est mis ton couvert, et il y a longtemps.

MAXIME

Comment?

CÉCILE

Est-ce que je ne savais pas que tu resterais?

MAXIME

Hein?

CÉCILE

Je vais dire qu'on serve.

Elle sort.

SCÈNE XI

MAXIME, seul, puis ROBERT.

MAXIME

Comment? Elle savait que je resterais!... Et elle avait arraché le bouton!... Est-ce qu'elle serait plus

fine que je ne croyais?... Ah bah! Elle ne se doute de rien, je suis débarrassé de ce Banquo de Robert... Tout est bien qui finit bien! (Il se laisse tomber sur une chaise.) Ouf!

ROBERT, entrant, il est sombre, dégrisé et se laisse tomber sur une autre chaise.

Ouf!

MAXIME, se relevant furieux.

Encore toi! Mais ça recommence alors?

ROBERT, essoufflé.

Parties!

MAXIME

Qui?

ROBERT

Ces messieurs!

MAXIME

Elles sont?...

ROBERT

Oui! quand je suis rentré tout à l'heure, rue de Rome!... Plus personne! Elles avaient filé...

MAXIME

Eh! bon voyage! Tant mieux!

ROBERT

Comment? Tant mieux!

MAXIME, riant.

Ah! ah! ah! c'est vrai, tu n'es pas rentré dans tes petits débours. Ah! ah!

ROBERT

Oh! je te conseille de rire!.. Parties! Des vieilles camarades!... Et à l'anglaise... sans rien dire... Ah! si!.. elles m'ont laissé un mot... le bouquet, tu vas voir. (Il cherche dans ses poches et tire un papier.) Non, ça c'est la note! cent soixante-quinze francs dix centimes, deux cent sept francs avec le service et leur voiture, car elles m'ont fait payer leur... (Il tire un autre papier.) Tiens! le voilà leur mot. Il enveloppait ma breloque. Francine me l'a renvoyée. Écoute-moi ça... (Lisant.) « Je ne porte pas de bijoux faux. C'est bon « pour les femmes du monde. Donne ça à ta belle-« mère. »

MAXIME, riant.

Ah! ah! ah!

ROBERT, amer.

Oui, oui, ah! c'est très drôle! Deux cent sept francs, plus une bague en diamant, plus une pomme d'ombrelle or et turquoises! Et je n'ai touché à... enfin, qu'au potage! Et il neige! Et je n'ai plus seulement de quoi prendre un fiacre pour aller manger n'importe quoi, n'importe où... Prête-moi un louis.

MAXIME

Je crois bien... Veux-tu davantage?

ROBERT

Bafoué! Cambriolé! Lâché! Ah! non! ah! non! J'en ai assez, moi, des demoiselles! J'aime mieux faire la fête avec ma femme alors... C'est moins cher... et elle ne me lâche pas, elle!... pas assez même!

MAXIME, riant.

Ah! ce pauvre Robert. Ah! ah! (Cécile entre.) Oh!

SCÈNE XII

MAXIME, ROBERT, CÉCILE.

CÉCILE

Tiens! Monsieur de Briges!... Eh bien! et la séance?..

ROBERT, vite.

La?... Hum! c'est fini.

CÉCILE

Déjà?

MAXIME, gêné.

Oui, il paraît qu'on ne s'est pas entendu... On s'est séparé sans... sans rien faire.

ROBERT, lugubre.

Rien!

CÉCILE, à Robert.

Alors, vous allez vous mettre à table avec nous, vous devez avoir faim.

ROBERT

Moi?...

CÉCILE

Oh! avec toutes vos allées et venues, vous n'avez pas beaucoup dîné!

ROBERT, naïvement.

Comment! pas beaucoup! mais pas du tout! Et ça m'a coûté deux cent sept francs!

CÉCILE

Par tête? c'est bien cher!

ROBERT, protestant.

Mais non, pas par tête!

CÉCILE

Par cent trois têtes alors?... c'est bien bon marché.

ROBERT

Permettez! Je vais vous dire... c'est que.. on a fait une quête.

CÉCILE

Pour?

ROBERT

Pour... pour les grévistes.

CÉCILE

Les Centres?

ROBERT

Mais non! pas pour les grévistes! — Les Centres! Je suis bête... pour les... patrons des grévistes. (Cécile le regarde en souriant. — Intimidé.) Vous riez?

CÉCILE

Je ris parce que... c'est drôle. Il me semble qu'il y a un autre petit quelque chose que vous ne me dites pas.

MAXIME et ROBERT, se regardant, terrifiés.

Hein?

CÉCILE, à Robert.

Il me semble.

ROBERT, effaré, à Cécile.

Mais non!... je vous jure que non!

MAXIME, résolument à Cécile.

Eh bien si, là!... et je vais te le dire...

CÉCILE, lui fermant la bouche de sa main.

Non! oh! non! Je t'en prie!

MAXIME, se dégageant.

Je veux que tu saches...

CÉCILE, l'interrompant.

Je sais que tu devais me quitter ce soir, je sais que tu ne m'as pas quittée, c'est tout ce que je veux savoir.

MAXIME

Laisse-moins au moins t'expliquer...

CÉCILE

Mais, puisque tu ne m'as pas quittée?

ROBERT, à part.

Elle a deviné! c'est une fausse Agnès!

CÉCILE, à Robert.

Vous voyez bien qu'il y avait un autre petit quelque chose?

ROBERT, confus, à Cécile.

Ah! madame, comme vous vous êtes moquée de nous!

MAXIME, à Cécile.

Et surtout de moi, vilaine!

CÉCILE, gentiment.

Voyons, Maxime, puisqu'il fallait que l'un de nous deux se moquât de l'autre, est-ce que tu n'aimes pas mieux que ce soit moi?

MAXIME

Ah! petite rusée.

CÉCILE

Tu m'en veux?

MAXIME

Non! Mais pourquoi ne pas me dire tout de suite que tu me défendais de sortir?

CÉCILE

Oh! des scènes?...

MAXIME

Je te jure que je serais resté!

CÉCILE

Eh bien! est-ce que tu n'es pas resté tout de même? Mieux vaut douceur, va, mon ami... Tu ne trouves pas?

MAXIME, l'imitant.

Tu ne trouves pas?.. Tiens? Je t'adore!

Il l'embrasse passionnément.

ROBERT, gêné.

Allons dîner! allons dîner!

DEUXIÈME PARTIE

...ET VIOLENCE

PERSONNAGES

PAUL DE CORTELIN, vingt-neuf ans.

PAULINE, femme de Paul, trente-deux ans.

HENRIETTE, amie de Pauline et cousine de Paul, trente ans.

UN MÉDECIN.

...ET VIOLENCE

Un petit jardin d'hiver très élégant. Portes au fond, à droite et à gauche. Çà et là, des groupes de hautes plantes. Tables, chaises, fauteuils de jardin et autres. Nuit sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, HENRIETTE.

Pauline entre par la porte de droite, un flambeau allumé à la main. Elle va le déposer sur la table. Elle paraît agitée. Henriette étonnée la suit.

HENRIETTE

Ah çà! voyons, Pauline, qu'est-ce que cela signifie? Tu m'invites à dîner pour sept heures précises, je suis là, à huit heures exactement. Personne!

Enfin vous arrivez; Paul de son côté, toi du tien; tu es songeuse, il est rêveur, il n'y a que moi qui parle; on se met à table, tu as mal aux nerfs, il a mal à la tête, il n'y a que moi qui mange... Et, à peine au dessert, sans même me laisser reprendre de cette crème frite que j'adore... n'oublie pas de me donner la recette... tu te lèves, tu m'emmènes et nous plantons là ce pauvre Paul.

PAULINE, agacée.

Ce pauvre Paul! Paul! Toujours Paul! Pourquoi appelles-tu mon mari Paul?

HENRIETTE

Comment veux-tu que je l'appelle? Cousin? Ami? Cortelin? Vicomte? Monsieur?... Comment alors? Hum? Eh psitt!... Ah! tu sais, si tu veux, je l'appellerai Psitt!

PAULINE, avec reproche.

Henriette! Ah! je n'ai pas envie de rire, va!

HENRIETTE

Qu'est-ce qu'il y a encore?

PAULINE, soupçonneuse.

Pourquoi es-tu décolletée? Je t'avais écrit que nous dînions dans la plus stricte intimité.

HENRIETTE

D'abord, en te quittant, je vais chercher mon mari

à l'Opéra. On joue la *Valkyrie*... Pauvre homme! J'irai de bonne heure... Et quant à ta plus stricte intimité, je la connais : c'est toujours une quinzaine de personnes dont dix femmes bien plus décolletées que moi.

PAULINE

Oh! c'est fini cela, décolletées ou non, tu ne verras plus de femmes ici, je n'en veux plus!

HENRIETTE

Ah bah!

PAULINE

J'en ai assez de ces péronelles qui ne viennent chez moi que pour faire la cour à mon mari. Et toutes! Oui! Toutes! jusqu'à cette pédante de madame de Lévan... tu la connais?

HENRIETTE

Oui.

PAULINE

Une vraie planche...

HENRIETTE

Sans aucun nœud!

PAULINE

Ne s'était-elle pas imaginé d'entrer en correspondance avec Paul... Elle lui écrivait des billets du matin... Avec ça qu'elle est bête comme ses pieds!

HENRIETTE

Plus bête! Ses pieds sont jolis, ce qui est l'esprit des pieds.

PAULINE

Et la grosse Revayron qui, sous prétexte de faire admirer ses bracelets à Paul, lui fourrait son énorme bras sous le nez, comme si l'on avait besoin de cela pour le voir. Elle a les bras comme des jambes.

HENRIETTE

Oui. Mais il paraît qu'elle a les jambes comme des bras, ça fait compensation.

PAULINE

Et la vieille de Vaton, figure-toi, qui lui envoyait sa photographie!

HENRIETTE

En buste! Oui, je l'ai admirée, avec une dédicace brûlante et la pose de son âge. Tu sais qu'on pourrait très bien deviner l'âge des femmes à la pose de leurs portraits : les jeunes sont de face, les mûres de trois-quarts, les blettes de profil et les vieilles de dos... La mère Vaton était de dos... Mais tout ça ne me dit pas...

PAULINE

Et ce qu'elles m'envient, ce qu'elles m'épluchent, ce qu'elles m'éreintent! J'ai la bouche trop grande,

les yeux trops petits, la taille trop courte... et trente-cinq ans... trente-cinq! quand je n'en ai que trente!

HENRIETTE

Hum!

PAULINE

Trente-deux, là! Mais il n'y a que toi qui le sais... Ah! trois ans de plus que Paul, c'est encore trop!

HENRIETTE

Ne t'inquiète donc pas de leurs potins. Tant qu'elles diront du mal de toi, c'est que tu en vaudras le plaisir; quand elles en diront du bien par exemple, il faudra te méfier... Mais explique-moi donc pourquoi, ce soir?..

PAULINE

Oh! les femmes! Il n'y en a pas une qui ne soit perfide, menteuse, dépravée, il n'y a que toi et moi qui... Et encore, toi!...

HENRIETTE

Comment moi? Alors tu me prends pour une femme à aventures? Ah! tu tombes bien! Ma chère, je n'ai jamais été ni curieuse, ni ennuyée, et avec ces deux vertus-là, vois-tu, on ne connaît pas la passion. Mon mari suffit à mon affection, ma fille à ma tendresse, ma maison à mon activité et le monde à mon amusement. Oh! la passion!... Tyrannique, égoïste, bru-

tale, haineuse! Je l'ai en horreur. Quand une femme est libre, c'est bête, quand elle est mariée, c'est malpropre; merci! Je me contente d'être aimée, moi, je ne tiens pas à être adorée. On peut regretter de ne pas avoir eu un amant, on ne s'en repent jamais! Et puis, et puis... je suis fière et je n'entends pas qu'un Monsieur, sous le prétexte qu'il m'adore, commence par m'insulter en me faisant comprendre qu'il veut de moi et finisse par m'insulter en me faisant comprendre qu'il n'en veut plus. Je suis paresseuse, et je ne me vois pas quittant, l'hiver, mon coin du feu, ou, l'été, le bon huit ressorts capitonné dans lequel je promène mes chères toilettes, pour aller, déguisée en femme de chambre et masquée d'un triple voile, me blottir au fond d'un fiacre sale et me faufiler dans une maison à double issue. Je suis gourmande, et autant j'éprouve de plaisir à manger commodément, tranquillement, de bonnes choses dans de belles choses, autant j'en éprouverais peu à faire, sur un coin de table mal éclairée comme celle-ci, et, dans de la vaisselle douteuse, de petits repas clandestins, entremêlés de plats refroidis et de souvenirs réchauffés... Sans compter la perspective du commissaire de police entrant au dessert pendant que je reboutonne-

rais mes bottines avec une épingle à cheveux!... Ah! non! non! non!... Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici? Voyons! Un nuage? Hein? Quoi? Qu'est-ce que tu as? Parle donc!

PAULINE, avec un sanglot.

Je suis jalouse!

HENRIETTE

C'est ça qui n'est pas nouveau. Depuis quinze mois, tu es remariée et, depuis quinze mois, tu es jalouse.

PAULINE

Ah! quelle folie j'ai faite d'épouser un homme à succès, un homme à femmes... et plus jeune que moi encore!

HENRIETTE

Tu es plus riche que lui. Ça se balance. D'ailleurs, ton premier mari était trop vieux, le second est trop jeune, ça devait arriver. Mais, au fait, qu'est-ce que tu as à lui reprocher à ce malheureux Psitt? Il t'adore, il fait ce que tu veux, c'est-à-dire rien; il ne te quitte pas, il a lâché son cercle, il ne va même plus à la chasse, une manière de découcher qui, pour nos maris, a remplacé la garde nationale de leurs pères. Eh bien, alors?.. Tu dis que les femmes courent après lui, soit! mais il ne court pas après elles.

PAULINE

Qu'en sais-tu?

HENRIETTE

Et toi?

PAULINE

Moi, rien encore, mais, ce soir, je le saurai.

HENRIETTE

Pauline! Tu vas faire une bêtise!

PAULINE

C'est fait!

HENRIETTE

Mais...

PAULINE

Ah! pas de conseils! pas de sermons! Ce serait inutile! Je ne peux plus vivre comme ça, je souffre trop! Tu comprends bien, n'est-ce pas? qu'un homme coureur et couru comme l'était monsieur de Cortelin, qui se range tout à coup, qui ne quitte pas sa femme, qui est tout à elle, ce n'est pas naturel et j'ai voulu en avoir le cœur net.

HENRIETTE

Oui, enfin, comme il n'y avait rien, tu en as conclu qu'il y avait quelque chose. C'est logique la passion!... Alors?...

PAULINE

Alors, j'ai cherché.

HENRIETTE

Et?

PAULINE

Et j'ai trouvé.

HENRIETTE

Hein?

PAULINE, confidentiellement.

Avant-hier, en fouillant dans sa corbeille à papiers, sous son bureau...

HENRIETTE

Ah! tu chiffonnes? c'est joli!

PAULINE

J'ai trouvé ça.

Elle lui montre un morceau de papier déchiré.

HENRIETTE

Qu'est-ce que c'est que ça?

PAULINE

Le fragment d'une lettre de femme.

HENRIETTE

Pourquoi de femme?

PAULINE

Regarde donc l'écriture!

HENRIETTE

Oh! deux lignes... un papier déchiré...

PAULINE

Oh! mais il en dit plus qu'il n'est gros... Écoute : (Lisant.) « Las!... » c'est déchiré, ça veut dire : hélas!

HENRIETTE

Hélas, ou las, ou chasselas...

PAULINE

Et le point d'exclamation! (Lisant.) « Hélas! Paul! » (Rageusement.) Paul! (En pleurant.) Paul! (Lisant.) « Hélas! Paul, c'est déjà si triste de ne plus vous... » c'est encore déchiré, mais ça se devine : de ne plus vous avoir à moi, vous tenir! vous embrasser! vous!..

HENRIETTE

Là! là! calme-toi! Tu te montes! Tu te montes! Ah! si l'Indien Gustave Aymard t'avait connue, il t'aurait appelée « la tête qui marche », toi! Voyons l'autre ligne.

PAULINE, en pleurant.

Oh! c'est d'une ancienne maîtresse, j'en suis sûre!

HENRIETTE

Voyons l'autre ligne!

PAULINE, lisant, en essuyant ses yeux.

«... tié. » C'est encore déchiré. Il y avait pitié.

HENRIETTE

Ou amitié ou moitié ou...

PAULINE.

Non! non! il y avait pitié et même par pitié, vois le point d'exclamation!

HENRIETTE

Encore!

PAULINE, lisant.

« Par pitié! faites que je vous voie du moins, ne fût-ce qu'un instant » signé... « Alexandre. »

HENRIETTE

Un nom d'homme?

PAULINE

Oui, puisque c'est d'une femme.

HENRIETTE, étonnée.

Ah!

PAULINE

Alexandre!.. Voilà donc ce que j'ai trouvé avant-hier, chez lui... Qu'est-ce que tu aurais fait, toi?

HENRIETTE

Moi j'aurais remis le papier dans la corbeille comme si je n'avais rien vu...

PAULINE

Et tu n'aurais rien su. Eh bien, moi... (Regardant à la pendule.) Neuf heures vingt!... attends!

Elle va à la porte de gauche, l'ouvre et écoute.

HENRIETTE, à part.

Oh! mais, voilà qui est mauvais.

PAULINE, redescendant.

Non! Il est encore là, chez lui, je l'entends qui

marche. (Riant nerveusement.) Il s'apprête... il se fait beau. (A Henriette.) Eh bien, moi, je lui ai écrit.

HENRIETTE

Toi?

PAULINE

Moi!

HENRIETTE

A Paul?

PAULINE

A Paul!

HENRIETTE

Mais quoi?

PAULINE

Ceci... En imitant l'écriture du billet, bien entendu : (Récitant.) « Je vous attendrai en voiture, vendredi prochain (Parlant.) (c'est aujourd'hui) (Récitant.) à dix heures du soir, rue de Bourgogne, en face la poste de la Chambre des députés. Par pitié, venez!... Alexandre! »

HENRIETTE

Mais ça n'a pas le sens commun! Mais tu es folle! Comment? Tu joues ton bonheur sur une carte et tu la biseautes toi-même, afin d'être plus sûre de le perdre! Ah! si tu le perds, ce sera bien ta faute!... Car enfin, je vois bien ce que tu fais pour rendre ton mari coupable, mais je ne vois pas ce qu'il fait pour l'être.

PAULINE

Eh bien! justement, c'est pour voir ce qu'il fera.

HENRIETTE

Ah! bon! très bien! Alors! tu veux que ton mari te trompe sans te tromper, pour savoir s'il te tromperait. Je te dis que tu es folle!... Et tu vas aller rue de Bourgogne, bien entendu?

PAULINE

Ah! si je le pouvais!...

HENRIETTE

Non? C'est encore heureux.

PAULINE

Mais je ne le peux pas. Je ne suis jamais sortie sans lui et si je n'étais pas là quand il va descendre, il s'étonnerait, il se méfierait, et il n'irait pas à ce rendez-vous.

HENRIETTE

Et tu en serais désolée!... C'est gentil, la jalousie!

PAULINE

Oh! mais, j'aurai ma preuve tout de même. Si je ne suis jamais sortie sans lui, il n'est jamais sorti sans moi; et, s'il fait cette chose monstrueuse de me quitter ce soir, pour la première fois, c'est qu'il va à ce rendez-vous et s'il est capable d'aller à un rendez-vous faux, il est capable d'aller à un vrai et alors je serai fixée... Ah!

HENRIETTE, l'imitant.

Et bien avancée... Ah!

PAULINE

Et puis, je tiens à le voir avant qu'il parte; car il faudra bien qu'il vienne ici, tout à l'heure, qu'il me donne un prétexte pour s'en aller, qu'il s'explique, qu'il s'excuse... Et je veux être là, je veux l'entendre mentir, m'outrager, me tromper, s'avilir!..

HENRIETTE

C'est si doux quand on aime! Mais je crains que ce bonheur ne t'échappe. Il n'ira pas!

PAULINE

Il ira!... Mais j'y pense... neuf heures et demie! Et il n'est pas là... Si, pour éviter l'explication, il allait s'esquiver!... Ah! mais non!

Elle va vers la porte de droite.

HENRIETTE

Pauline!

PAULINE

Je reviens!

Elle sort.

SCÈNE II

HENRIETTE, seule.

Non! mais enfin, est-ce bête la passion, hein? Est-ce assez bête? Voilà une femme intelligente, distin-

guée, une femme du monde qui joue à son mari un tour de grisette amoureuse; une femme tranquille, heureuse, aimée et qui risque une brouille pour savoir ce que c'est qu'un raccommodement... Car c'est ça, au fond, ce n'est que ça!... Elle est lasse d'être aimée tranquillement, elle veut l'être furieusement... Ah! l'endiablée!... C'est que Paul est très capable d'aller rue de Bourgogne... Que faire? Le prévenir?... lui parler?... à lui seul? Impossible!... Et si je lui disais tout, là, devant elle, quand il viendra tout à l'heure?... Absurde! Elle m'en voudrait et elle garderait ses doutes... Non! J'y suis!... (Elle déchire un feuillet de son carnet et écrit.) « *C'est Pauline qui t'a donné ce rendez-vous, n'y va pas!* » Eh bien! oui, mais maintenant, comment lui faire parvenir mon petit renseignement?

SCÈNE III

HENRIETTE, PAULINE, un chapeau d'homme à la main.

PAULINE, triomphante.

J'ai pris son chapeau et ses gants.

HENRIETTE, à part, ayant une idée.

Ah!

PAULINE, allant poser le chapeau sur une console.

Comme ça, il faudra bien qu'il passe par ici.

HENRIETTE

Oh! il faudra bien... à moins qu'il n'ait un autre chapeau et d'autres gants...

PAULINE

C'est vrai!

HENRIETTE

Et, comme il y a une seconde sortie de son côté...

PAULINE, se souvenant.

Au fait, je n'y pensais pas!

HENRIETTE

A ta place, j'irais la fermer... c'est plus sûr.

PAULINE

J'y vais!.. Ah! mais c'est que je tiens absolument...

Elle sort.

SCÈNE IV

HENRIETTE, seule.

Dans son chapeau! (Elle va vers la console, prend le chapeau, y met le billet, puis le retire.) Non! Le papier peut tomber, on peut le voir... Dans ses gants, c'est mieux

caché... (Elle ôte du chapeau les gants et y introduit le billet tout en parlant.) Et dire qu'elle l'adore! Je me demande ce qu'elle ferait de plus si elle le haïssait... (Elle rejette les gants dans le chapeau.) Voici ma lettre à la poste? (Elle va se rasseoir.) Un peu risqué!... Tant pis! Qui ne risque rien...

SCÈNE V

HENRIETTE, PAULINE.

PAULINE, entrant.

Il vient! Je l'entends!

HENRIETTE, se levant.

Je vous laisse.

PAULINE

Non! reste! Je t'en prie!... Reste! Tu vas voir que je ne suis pas aussi aveugle que tu le crois, ni aussi folle que tu le dis.

HENRIETTE, se rasseyant.

Et mon pauvre mari qui continue à entendre la *Valkyrie* pendant ce temps-là... Enfin!

PAULINE

Un peu de patience, oh! ce ne sera pas long... Son prétexte doit être trouvé, depuis deux jours qu'il le

cherche... Il va venir, il me débitera son mensonge et il ira au rendez-vous.

HENRIETTE

Il va venir, il te câlinera et il n'ira pas!...

PAULINE

C'est lui! (Bas, à Henriette.) Je te dis qu'il ira!

HENRIETTE

Je te dis qu'il n'ira pas!

Pauline s'étend sur un grand fauteuil de jardin et prend l'air dolent et la voix éteinte qu'elle va garder pendant la scène suivante.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAUL

Il entre, un flambeau allumé à la main, regarde autour de lui, sans voir Henriette et Pauline cachées par des plantes et paraît se mettre en quête de quelque chose.

HENRIETTE, bas, à Pauline.

Tu vois, il te cherche.

PAULINE, bas, à Henriette.

Laisse donc! Il cherche son chapeau.

HENRIETTE, de même.

Il n'a pas fait de toilette...

PAULINE, de même.

Trop malin pour ça!

HENRIETTE, de même.

Il n'ira pas!

PAULINE, de même.

Il ira!

PAUL, redescendant, toujours en quête.

Ah çà! mais où diable?... (Apercevant Henriette et Pauline, il prend, lui aussi, l'air dolent et la voix plaintive.) Oh! pardon, mesdames, vous étiez là?

HENRIETTE

Nous y sommes même encore.

PAUL

Vous avez l'air de conspirer, toutes les deux, seules, sous votre lumignon solitaire.

HENRIETTE

Si nous étions seules, à qui la faute?

PAUL

J'hésitais à descendre... je suis si mal à l'aise...

PAULINE, à part. rageuse.

Je te crois!

HENRIETTE

Ta migraine, toujours?

PAUL

Toujours! — Tu sais combien j'y étais sujet autrefois.

PAULINE, à part.

Ils se tutoient, ça m'agace!

HENRIETTE

Autrefois oui, mais je croyais que le mariage t'avait guéri.

PAULINE, ironique.

Il paraît que le remède n'opère plus.

PAUL, gracieux.

Le remède! Fi! Le vilain mot! Moi qui viens tout exprès pour savoir comment vous allez.

Il se détourne et regarde sa montre.

PAULINE

Tout exprès, vraiment? (A part.) Il regarde sa montre. (Haut et nerveusement.) J'en suis touchée.

PAUL

Vous souffrez beaucoup?

PAULINE

Beaucoup!

PAUL

Pauvre chère!... Hum! Vous devriez aller vous mettre au lit.

HENRIETTE, à part.

Ah! Un petit jalon!

PAULINE

Pour ne pas dormir, merci, j'aime mieux l'insomnie debout... C'est vous qui devriez aller coucher votre migraine. Il me semble que vous vous agitez beaucoup, n'est-ce pas, Henriette?

HENRIETTE

Le fait est que d'ordinaire c'est le remède qu'on recommande d'agiter, ce n'est pas le malade.

PAUL

Tout cela veut dire que mes allées et venues vous énervent... Tenez!... Je vais être bien sage.

Il va chercher une chaise et l'approche de celle de Pauline.

HENRIETTE, bas, à Pauline.

Il n'ira pas!

PAULINE, bas, à Henriette.

Il ira!

PAUL, s'asseyant, à Pauline.

Vous avez la fièvre?

Il va pour lui prendre la main.

PAULINE, la retirant.

Ah! je vous en prie!

PAUL

Méchante! Décidément, vous êtes de plus en plus nerveuse. Hum!.. Si... Pourquoi ne remontez-vous pas dans votre chambre? Vous seriez toujours mieux sur votre chaise-longue que sur ce fauteuil.

PAULINE

Vous tenez donc beaucoup à m'éloigner?

PAUL

Je tiens à ce que vous fassiez quelque chose pour arrêter ce mal. Qu'est-ce que dit le docteur?

PAULINE

Je ne l'ai pas vu, vous le savez bien.

PAUL, se levant.

Comment! vous n'avez pas vu le docteur? Mais c'est une négligence incompréhensible! — Il faut absolument voir le docteur.

PAULINE

A quoi bon?

PAUL

Mais à vous guérir, ou, tout au moins, à vous soulager. Je veux qu'on l'appelle ce soir, tout de suite, à l'instant!

HENRIETTE, à part.

Deuxième jalon!

PAUL, câlin, se rasseyant.

Ma pauvre Paulette, si vous saviez comme c'est pénible de voir souffrir ceux qu'on aime et de n'y pouvoir rien. (Pauline soupire rageusement.) Mais enfin, où souffrez-vous?

PAULINE

Nulle part et partout.

PAUL

Qu'est-ce que vous ressentez?

PAULINE.

Ce sont des... je ne sais comment dire, mais c'est intolérable.

PAUL, tendre, mais un peu distrait.

Si cela peut alléger votre malaise, sachez, madame, qu'il vous sied à merveille. Ces yeux brillants... cette pâleur, cet air alangui... Vous êtes ravissante!

Il se détourne pour regarder l'heure.

PAULINE, à part.

Encore sa montre!

Elle s'agite et soupire violemment.

PAUL, se levant.

Ah! mon Dieu, voilà que ça recommence! Décidément, cela m'inquiète trop, il faut en finir, aller chercher le docteur, n'est-ce pas, Henriette?

HENRIETTE

Dame, si ça ne fait pas de bien, ça ne fera pas...

PAULINE, bas, à Henriette, en regardant Paul qui se fouille.

Il cherche ses gants!

Elle sursaute violemment.

PAUL

Encore! Non, non! Nous ne pouvons pas rester plus longtemps, moi, dans cette anxiété, vous, dans cette... (Résolument.) J'y vais!

PAULINE, bas, triomphante à Henriette.

Ça y est!

HENRIETTE, à Paul.

Envoie un domestique.

PAULINE, bas, à Henriette.

Veux-tu te taire!

PAUL.

Un domestique? qui flânerait en route... Non! non! J'y vais moi-même.

Il prend son chapeau.

PAULINE, bas, à Henriette.

Il a pris son chapeau!

HENRIETTE, à part.

Ma boîte aux lettres!

PAUL, à Pauline.

Vous me pardonnez de vous quitter, n'est-ce pas, chère?

PAULINE, rageuse et douce.

Oui, mon ami, allez!

PAUL

D'ailleurs, je ne serai pas longtemps, ce n'est pas loin.

PAULINE

Rue de Bourgogne, je crois?

PAUL

Non, rue de l'Université.

PAULINE

Oui, enfin au coin de la rue de Bourgogne, dépêchez-vous, il est dix heures.

PAUL, troublé.

Eh bien! quoi! dix heures?... qu'importe l'heure? Je ne suis pas pressé.

Il repose son chapeau sur la table.

PAULINE

Comment pas pressé?

PAUL

Non! pardon! Je veux dire, le cas n'est pas pressant...

PAULINE

Alors, pourquoi ce docteur?...

PAUL, troublé.

Parce que je veux... c'est-à-dire, je ne veux pas que vous... je...

HENRIETTE, à part.

Il patauge.

PAUL, à Pauline.

Enfin, je veux être rassuré, là!

PAULINE

Oui, allez, mon ami, allez!

PAUL

Et, vous comprenez...

PAULINE

Mais allez donc!

PAUL

Du reste, je reviens dans dix minutes.

PAULINE

Allez! allez!

PAUL

A peine dix minutes.

Il s'esquive.

PAULINE, se levant, rageusement.

Il y va!

HENRIETTE, la faisant rasseoir.

Il revient!

Pauline se rejette dans son fauteuil et reprend son attitude alanguie.

PAUL, revenant, à Pauline.

Et moi qui oubliais...

HENRIETTE, à part.

Son chapeau.

PAUL, à Pauline.

... De vous embrasser.

Il l'embrasse et prend son chapeau en même temps, derrière elle

HENRIETTE, à part.

Canailles les hommes!

PAULINE, à Paul.

Ah! c'est gentil, ça. Je vous aime!

HENRIETTE, à part.

Canailles aussi les femmes!.

Paul envoie des baisers à Pauline en s'en allant.

HENRIETTE, à part, voyant Paul qui, en s'en allant, prend ses gants dans son chapeau.

Il a ses gants, ma levée est faite!

PAULINE, à Paul.

Et revenez vite, n'est-ce pas? Vite! Vite!

Paul sort.

SCÈNE VII

HENRIETTE, PAULINE

PAULINE, se retournant furieuse vers Henriette, et se relevant.

Ah! ah! ah! Eh bien! avais-je raison? Ah! ah! Il n'ira pas! Tu vois! (Elle se laisse tomber sur le fauteuil, les coudes sur la table, la tête dans ses mains et pleurant.) Mon Dieu! que je suis malheureuse!

HENRIETTE, à elle-même.

Et elle se plaint du mal qu'elle se fait, c'est curieux.

PAULINE, toujours pleurant.

Ah! pourquoi l'ai-je laissé partir?

HENRIETTE

Tu ne l'as pas laissé partir, tu l'as renvoyé : « Allez! mon ami! Allez! mais allez donc! Vite! Vite! »

PAULINE, de même.

Eh! il fallait m'en empêcher, toi! Lui dire... me dénoncer, faire tout, mais m'en empêcher!

HENRIETTE

Allons, bien! alors, c'est moi...

PAULINE, se levant.

Et il va la retrouver en ce moment, il y va, il y court, il y vole, ravi, le cœur battant, tout plein d'elle, il va la revoir, la...

HENRIETTE

Comment? la revoir! Mais puisqu'il n'y a personne!

PAULINE, pleurant.

Et comme il me trompait, ou plutôt, comme il voulait me tromper, tu l'as entendu!... avec quel aplomb effronté? quelles caresses hypocrites! (Redevenant furieuse.) Et sous quel prétexte inepte! « Je vais chercher le docteur! ah! ah! Il ne s'est pas donné de peine pour l'inventer celui-là! Le docteur!... il paraît que c'est assez bon pour moi? Tu ne trouves pas qu'il y a même là, dans le sans-gêne de ce mensonge banal, quelque chose de blessant... un manque d'égards enfin!... ah! mais qu'il revienne donc vite, je l'attends!

HENRIETTE

Et moi, je vais à l'Opéra.

PAULINE, se levant.

Non! Non? Reste! Je veux que tu sois témoin...

HENRIETTE

De votre duel?... Merci bien! Je serais trop gênante... et trop gênée!... Ah! Et puis, tu sais, moi, je suis sûre qu'il est allé chercher le médecin, tout bonnement.

PAULINE, ironique.

Oui! Oui! Le docteur!

HENRIETTE

Oh! je n'ai pas la prétention de te convertir. Tu as ta scène à faire, tu la feras, rien n'empêchera que tu la fasses. Seulement prends bien garde! Écoute ton mari, sois calme, et ne dis pas de mots irréparables! Moyennant quoi et, pour cette fois encore, je réponds de tout. Ce que la passion a dénoué, l'amour le renouera!

PAULINE, amèrement.

Ah! l'amour!

HENRIETTE

Si! si! Ta passion n'a pas encore tué ton amour, heureusement... Oh! ça viendra! mais en attendant, petit bonhomme vit encore, c'est ce qui me rassure. Quand on s'aime, tout réussit, même la violence... Et maintenant, je te laisse. La suite à ce soir; je repasserai ici en sortant de l'Opéra. Donne-moi la clef de ta seconde sortie.

PAULINE

La clef? Pourquoi?

HENRIETTE

Parce que, je tiens à savoir le dénouement, et, comme, quand je reviendrai, vous serez probablement couchés...

PAULINE, indignée.

Couchée?... Moi!

HENRIETTE

Tous les deux.

PAULINE, encore plus indignée.

Tous les...! (Résolument.) Écoute, et retiens bien ce que je vais te dire. Si ses explications ne sont pas radicalement nettes, ses preuves absolument sûres, et elles ne peuvent pas l'être...

HENRIETTE

Qui sait?

PAULINE, insistant.

Et elles ne peuvent pas l'être; de ma vie, tu entends, de ma vie, je ne veux... je... Enfin, il n'y aura plus rien de commun entre lui et moi. Comprends-tu? Rien! Rien! Pas ça!

HENRIETTE

Pas ça? Toi! Je t'en défie!

PAULINE

Tu verras!

HENRIETTE, riant.

Je verrai? Quoi? S'il n'y a rien... (Lui prenant des mains la clef.) Mais donne-moi donc la clef!

PAULINE

Pas ça!

HENRIETTE

Oui, c'est convenu, à ce soir! Et écoute ton mari. Moi, je vais relayer le mien.

Elle sort.

SCÈNE VIII

PAULINE, seule, très agitée.

Ah! si elle s'imagine que je ne le sais pas d'avance ce qu'il va me dire! D'abord ceci. Oh! je m'y attends... et peut-être encore ceci... s'il l'ose! s'il l'ose! Mais moi, je lui dirai ça, ça et ça! Et qu'est-ce qu'il aura à me répondre?.. Je voudrais déjà qu'il fût là... Pour aller chez le docteur, et en revenir, il ne lui faut pas plus d'un quart d'heure... Mais ira-t-il seulement? Il n'ira pas! Il me dira qu'il n'était pas chez lui!... Et il attendra rue de Bourgogne... Alexandre!.. Oh! mais je ne veux plus de la vie commune! Dorénavant voici sa chambre et voici la mienne... Pas ça! ah! elle m'en défie! Je suis une Bacchante alors! Elle verra!.. Oh! Et puis la séparation, le divorce, tout ce qu'il voudra... je me retirerai chez ma mère... Pauvre mère! (Elle essuie ses yeux.) Ah! elle me l'avait assez dit et prédit... oh! je le hais! Le voici!

Elle se promène avec agitation.

SCÈNE IX

PAULINE, PAUL, apparaissant à la porte du fond et parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas.

PAUL, sur la porte à quelqu'un qui est dehors.

Un instant, vous permettez? Je suis à vous dans un instant. (Gaîment à Pauline.) Tiens! Henriette est partie!

Il descend en scène.

PAULINE, le regardant avec un étonnement ironique.

Oui.

PAUL

Eh bien, ma chère, vous ne direz pas que j'ai été longtemps, j'espère.

PAULINE

Non, mais je dirai que vous avez mis le temps à profit. Il me semble que votre migraine s'est dissipée bien subitement.

PAUL

Mais je vois avec plaisir que votre santé n'a pas moins bénéficié que la mienne de cette courte absence. Je vous avais laissée languissante, étendue et je vous trouve debout et sans aucune trace...

PAULINE, ironique.

Le docteur n'était pas chez lui, sans doute?

PAUL

Si!

PAULINE, surprise.

Ah!

PAUL

Et je l'ai amené.

PAULINE, étonnée.

Vous l'avez?...

PAUL, faisant un pas vers la porte.

Il est là, peut-il entrer?

PAULINE

Attendez! Je voudrais auparavant vous poser quelques questions auxquelles je vous prie de répondre nettement et franchement... si c'est possible.

PAUL, avec une gravité risible.

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je le jure!

PAULINE

Oh! ne plaisantez pas, monsieur de Cortelin.

PAUL, avec étonnement

Monsieur de Cortelin?...

PAULINE

Cet entretien peut avoir les plus graves conséquences pour vous et pour moi, je vous en avertis. Répondez, monsieur.

PAUL

Je suis prêt, madame.

PAULINE

Quand vous êtes sorti ce soir, où alliez-vous? (Paul sourit.) Je vous répète que vous avez tort de rire.

PAUL, souriant.

Pardon, mais c'est que vous m'interrogez là comme un juge.

PAULINE, gravement,

Et vous me répondez comme un coupable, c'est-à-dire que vous ne me répondez pas. Où alliez-vous?

PAUL

Mais, chez le docteur, vous le savez bien.

PAULINE

Pourriez-vous me jurer qu'en me quittant ce soir, vous n'aviez pas d'autres intentions?

PAUL

D'autres?... Lesquelles?... Qui vous fait supposer?...

PAULINE

Vous ne répondez toujours pas à ma question. Eh bien, moi, je vais répondre à la vôtre. Ce qui me fait, non pas supposer, mais croire, mais être sûre qu'en sortant ce soir vous aviez d'autres intentions, c'est qu'avant-hier, par la troisième levée, vous voyez que je précise, vous avez reçu une lettre que vous ne

m'avez pas montrée ; que, depuis ce moment, vous avez été en proie à une forte surexcitation sous couleur de migraine ; que, ce soir, vous êtes descendu très tard de votre chambre, et que vous avez, par deux fois, insisté pour me faire remonter dans la mienne, et qu'enfin, alléguant mon état de souffrance, vous vous êtes évadé sous le prétexte d'aller chercher un médecin ! Qu'avez-vous à dire?

PAUL, conciliant.

Voyons ! Pauline...

PAULINE, sévèrement.

Qu'avez-vous à dire, monsieur?

PAUL

Eh bien, madame, j'ai à dire que si j'ai reçu avant-hier, par la troisième levée, une lettre que je ne vous ai pas montrée, c'est que vous ne me l'avez pas demandé ; que si, depuis ce moment, j'ai été en proie à une forte surexcitation, sous couleur de migraine, vous avez été en proie à la même surexcitation sous couleur de névralgie ; que si, ce soir, je suis descendu tard de ma chambre, c'est parce que j'étais mal portant et c'est parce que vous étiez mal portante que je vous ai conseillé de remonter dans la vôtre, et qu'enfin, si j'ai dit que j'allais chercher le médecin,

ce n'était pas un prétexte pour m'évader puisque je suis ici et qu'il est là!

Montrant d'un geste la porte du fond.

PAULINE, froidement.

C'est tout ce que vous alléguez pour votre défense?

PAUL

Je ne me défends pas, je m'explique.

PAULINE

Et vous n'avez rien à ajouter?

PAUL

Rien.

PAULINE

Rien... à avouer?

PAUL

Pas davantage.

PAULINE, sévère.

Monsieur de Cortelin, vous venez de perdre ma confiance. Jusqu'à ce que vous l'ayez regagnée, ce qui me semble difficile, j'estime que la vie en commun serait intolérable. Votre chambre est ici, la mienne est là; voilà votre flambeau, voici le mien. (Elle prend un flambeau.) Bonsoir!

PAUL

Pauline! Mais je n'entends pas... (Il prend le bougeoir de Pauline et souffle la bougie.) je ne veux pas!... Enfin, de quoi m'accusez-vous?

PAULINE

De m'avoir trompée.

PAUL

Moi?... Et quand cela, mon Dieu?

PAULINE

Ce soir.

PAUL

Pendant mon absence alors?

PAULINE

Pendant votre absence, oui!

Elle rallume sa bougie.

PAUL

Mais c'est fou! Je suis resté dix minutes. Pour tromper les gens, encore faut-il une... un... Enfin, un temps moral...

PAULINE

Ah! moral! Le mot est heureux! Mais ne feignez donc pas l'ignorance! Vous savez très bien que ce n'est pas du fait que je vous parle, mais de l'intention.

PAUL, sévère à son tour.

Alors, c'est sur une intention, et que vous me prêtez encore, que je perds votre confiance, que vous me condamnez, que vous vous éloignez de moi! Sur l'intention!... Ah! par exemple, si habitué que je sois aux subtilités de votre jalousie, je ne m'attendais guère à celle-ci. Mais du moment qu'il s'agit de l'in-

tention, je trouve inutile de poursuivre une discussion puérile et pénible. (Il prend son flambeau.) Je n'ai rien à vous dire. J'espère que demain vous aurez réfléchi. Jusque-là j'attendrai; et puisque vous le voulez absolument, madame, bonsoir!

PAULINE

Ah! mais non! pardon! (Elle lui prend son flambeau des mains.) Pardon! Si vous n'avez rien à me dire, vous, ce qui est très possible mais trop commode! j'ai quelque chose à vous dire, moi. (Elle souffle la bougie de Paul.) Vous prétendez que vous ne m'avez pas montré la lettre que vous avez reçue avant-hier parce que je ne vous l'ai pas demandé... Je vous le demande.

PAUL, rallumant sa bougie.

Trop tard!... Je l'ai brûlée.

PAULINE

Naturellement. Mais vous pouvez du moins m'apprendre ce qu'il y avait dedans.

PAUL

Est-ce que je me le rappelle, moi? Quelques mots insignifiants d'une écriture contrefaite...

PAULINE

Une lettre anonyme?

PAUL

Anonyme, oui!

PAULINE

Sans signature alors?

PAUL

Signature inconnue.

PAULINE, s'animant de plus en plus.

Même de vous?

PAUL

Même de moi.

PAULINE, de même.

Vous en êtes bien sûr?

PAUL

Très sûr.

PAULINE, de même.

Et vous l'avez oubliée aussi?

PAUL

Je l'ai oubliée aussi.

PAULINE, avec éclat.

Ah!... Eh bien, monsieur de Cortelin, je vais vous rafraîchir la mémoire. Voici ce que contenait cette lettre : « Je vous attendrai vendredi prochain, à dix « heures du soir, rue de Bourgogne, en face la poste « de la Chambre des députés. — Par pitié, Venez! « — Alexandre. » Est-ce exact?

PAUL, avec intention.

Étonnamment.

PAULINE

Vous voyez bien que vous ne l'avez pas oubliée! Ah! l'oublier! Mais depuis trois jours, vous ne pensiez qu'à ce rendez-vous?

PAUL

Moi!

PAULINE

Où vous êtes allé!

PAUL

Oh!

PAULINE, appuyant.

Où vous êtes allé!... Ah! tenez! Quand je songe à cette trahison, à cette insulte, à cette lettre, à cette femme, j'ai... je... Bonsoir!

Elle prend brusquement son flambeau et s'en va.

PAUL, l'arrêtant.

Permettez à mon tour... (Il souffle la bougie de Pauline.) Permettez!... Cette lettre de...

PAULINE, la rallumant.

D'Alexandre!

PAUL

Comment se fait-il que vous en connaissiez si bien le contenu?

PAULINE, embarrassée.

Comment? Mais je... probablement parce que je... parce... (Résolument.) parce que je l'avais lue.

PAUL

Ne serait-ce pas plutôt parce que vous l'aviez écrite?

PAULINE, troublée.

Moi?...

PAUL

Vous l'avez écrite, madame, et vous m'accusez d'être allé à ce rendez-vous? Et comment y serais-je allé, quand je savais, entendez-vous? je savais que c'était vous qui me l'aviez donné?

PAULINE

Vous le saviez?

PAUL

Oui.

PAULINE

Et comment le saviez-vous?

PAUL, embarrassé à son tour.

Vous voulez que je vous dise comment?

PAULINE

Oui! oui! oui!

PAUL

Comment.. je savais?.. Ah! ah! parce que... (Trouvant une idée.) parce que si contrefaite qu'elle fut, j'avais reconnu votre écriture!

PAULINE

Allons donc! Impossible! J'avais copié, calqué chaque mot, chaque...

PAUL, triomphant.

Ah! vous voyez bien que vous l'avez écrite!

PAULINE

Eh bien, oui, je l'ai écrite!

PAUL, cherchant dans sa poche.

Parbleu! c'est assez clair... Vous allez voir... La voilà votre lettre!

PAULINE, triomphante.

Ah! vous voyez bien que vous ne l'avez pas brûlée?

PAUL

Eh bien, non, je ne l'ai pas brûlée!... c'est-à-dire que cela saute aux yeux! Vous allez voir!... (Il tire de sa poche de côté un papier et, à son insu, en fait tomber un autre en même temps. Pendant que Paul lit et commente celui qu'il tient, il ne voit pas Pauline ramasser et lire tout bas avec des signes d'indignation, celui qu'il a laissé tomber.) Tenez! Regardez! les *u* faits comme les *n* les *a* comme les *d*. Et les *C* majuscules qui ressemblent à des *O*! Et les *t* qui ne sont pas barrés. Vous ne direz pas qu'on peut s'y tromper, c'est bien de vous, c'est votre... c'est... c'est... (Pauline lui met, sans rien lui dire, le papier qu'elle tient, sous les yeux. Paul terrifié :) Le billet d'Henriette!

PAULINE, froidement indignée.

De votre cousine, oui, monsieur. (lisant). « C'est Pauline qui t'a donné ce rendez-vous, n'y va pas! » Ah! elle n'a pas contrefait son écriture, elle!

PAUL, à part, se fouillant.

Maladroit!

PAULINE

Oh! mais je comprends maintenant pourquoi vous n'êtes pas allé à ce rendez-vous. Elle vous avait prévenu! Elle aussi me trompait! Vous étiez tous deux contre moi! Alliés contre moi! Ça, par exemple, c'est plus fort que le reste! quoiqu'après tout bien naturel... Comment donc, mais, c'est même classique! On est cousin et cousine! On se connaît depuis l'enfance, on se tutoie, on s'est aimé autrefois et, qui sait? On s'aime peut-être encore?

PAUL, saisi.

Hein?

PAULINE, se montant.

Oh! mais je ne suis pas dupe de ses grands mots sur son indifférence et de ses tirades contre la passion, moi! Il y a longtemps que je me doutais de quelque chose...

PAUL

Et de quoi donc?

PAULINE

Vous m'accorderez bien qu'il faut beaucoup mais beaucoup aimer quelqu'un pour devenir sa complice contre sa femme, et que cette complicité me donne le droit d'en supposer d'autres!

PAUL

Oh! vous soupçonnez Henriette?

PAULINE, froidement.

Vous comprenez qu'après cela, monsieur, ne fût-ce que par respect de moi-même, je ne resterai pas une minute de plus dans une maison où je ne suis plus rien!

PAUL, fortement agacé.

Oh! oh! oh!

PAULINE

Où tout le monde me trahit!

PAUL, conciliant.

Pauline, voyons, vous ne pouvez pas croire...

PAULINE

Oh! maintenant je peux tout croire! Et je crois tout!

PAUL

Mais c'est odieux!

PAULINE, soufflant sa bougie.

Et tenez! je ne veux même pas rentrer dans ma chambre. On m'enverra ce dont j'ai besoin chez ma pauvre mère... Je pars, monsieur, et, cette fois, ce n'est pas bonsoir que je vous dis, c'est adieu!

PAUL, exaspéré.

Eh bien! soit, madame. Décidément, vous avez raison, la vie commune serait intolérable... seule-

ment... (Il rallume la bougie de Pauline.) seulement ce n'est pas vous qui partirez, c'est moi!

PAULINE, étonnée.

Vous?

PAUL

Oui, madame, moi! La maison est à vous, c'est à moi d'en sortir!

Il souffle sa bougie.

PAULINE, alarmée.

Mais pas du tout! Mais je ne l'entends pas ainsi! (Elle rallume la bougie de Paul.) Partir, vous? Mais où iriez-vous? (Avec méfiance.) Où donc voulez-vous aller?

PAUL

Ne vous en inquiétez pas, madame!

Il souffle sa bougie.

PAULINE

Comment? que je ne m'en inquiète pas, monsieur! (Elle rallume la bougie de Paul.) Mais je veux le savoir au contraire... Et d'abord, je m'y oppose, entendez-vous? Restez! Paul! je vous ordonne de rester!

PAUL

Et moi je m'y refuse absolument.

Il souffle sa bougie.

PAULINE, la rallumant.

Non! non! monsieur, non! C'est moi qui dois partir,

C'est moi qui ai le choix, c'est moi qui suis l'offensée.

Elle souffle sa bougie.

PAUL, la rallumant.

L'offensée! madame! ce n'est pas vous, c'est moi.

Il souffle sa bougie à lui.

PAULINE, la rallumant.

Oh! inutile d'ergoter, monsieur, c'est moi qui partirai (Elle souffle sa bougie à elle.) Je vous demande pardon, monsieur, c'est moi!

PAUL, la rallumant.

Non, non, non, c'est moi.

PAULINE

C'est moi!

PAUL

C'est moi!

Chacun d'eux prend alors sur la table sa bougie de la main droite et essaie de l'éteindre en soufflant dessus; mais, comme chacun d'eux a, en même temps, saisi de la main gauche, la main de l'autre qui tient le flambeau et l'éloigne de ses lèvres, ils ne peuvent y arriver. Ils traversent ainsi la scène en soufflant, tournant et répétant : « C'est moi! C'est moi! » jusqu'à ce qu'ils se soient dépris l'un de l'autre.

PAULINE et PAUL, ensemble.

Et moi, je vous dis que c'est moi!

Ils soufflent chacun sa bougie en même temps. Nuit sur la scène.

PAULINE, se jetant en larmes dans les bras de Paul.

Ah! ne t'en va pas! Ne t'en va pas! Je suis folle!

PAUL, très tendre.

M'en aller? Ma Pauline, est-ce que je le peux, est-ce que je le veux, est-ce que tu le crois?

SCÈNE X

La porte du fond s'ouvre, on voit la silhouette d'HENRIETTE, et le profil du DOCTEUR, un peu éclairés par le fond.

LE MÉDECIN, bas, à Henriette.

On m'avait dit que la vicomtesse était souffrante et j'attendais.

Bruit de baisers et de voix.

PAULINE

Ah! Paul!

PAUL

Mon amour!

HENRIETTE, bas, au médecin.

Je crois qu'elle va mieux... allons-nous-en!

La porte se referme sans bruit sur eux.

PAULINE, bas, à Paul qu'elle entraîne doucement.

Viens me pardonner!

FIN

UN GRAND ENTERREMENT

PERSONNAGES

M. AUGUSTIN, ordonnateur.

RABLOT. } Reporters.
TRINGUET. }

UN VALET DE CHAMBRE.

M. DE LAVERSÉE, neveu du défunt.

MADAME DE LAVERSÉE, sa femme.

JUSTINE, femme de chambre.

DURIVEAU. }
1er MONSIEUR. }
2e MONSIEUR. }
3e MONSIEUR. }
4e MONSIEUR. }
5e MONSIEUR. }
6e MONSIEUR. } Invités.
7e MONSIEUR. }
8e MONSIEUR. }
9e MONSIEUR. }
10e MONSIEUR. }
11e MONSIEUR. }

12e MONSIEUR.
13e MONSIEUR.
14e MONSIEUR.
LE CANDIDAT.
BRENANT.
ALBERT.
LE GÉNÉRAL.
VÉCOURT.
} Invités.

LE DILETTANTE, intrus.

ANTHELME DENYS.
RADESCOURT.
CORDIN.
} médecins.

PÉGOMAS.
CARACEL.
LARVEJOL.
SAINT-MARIN.
} Membres de la délégation du Caligou.

LOVEL, Directr du journal *L'Indépendant*.

AUTRES INVITÉS, DOMESTIQUES, ETC.

UN GRAND ENTERREMENT

PROLOGUE INÉDIT DE « CABOTINS ».

Le théâtre représente un salon éclairé. Porte à deux battants au fond, s'ouvrant sur un autre salon. Porte à droite, porte à gauche. Côté gauche, une cheminée avec une glace au-dessus. Côté droit, grande glace descendant jusqu'au plancher.

Deux reporters avec leur carnet à la main. Le valet de chambre, en livrée de deuil, portant un petit plateau sur lequel il y a des lettres et des télégrammes.

SCÈNE PREMIÈRE

RABLOT, TRINGUET et LE DOMESTIQUE, qu'ils interrogent.

RABLOT

Et maintenant, quelques détails intimes?

TRINGUET

Et vite, n'est-ce pas? je suis pressé.

LE VALET DE CHAMBRE

D'autant que monsieur qui s'habille peut descendre d'un moment à l'autre...

TRINGUET

Preste alors! les noms exacts du défunt?

LE VALET DE CHAMBRE

Son Excellence Auguste, Abdon de Laversée.

TRINGUET

L'âge?

LE VALET DE CHAMBRE

Quatre-vingt-neuf ans!

TRINGUET

Les opinions?

LE VALET DE CHAMBRE

Dame, monsieur, il était ministre des Beaux-Arts politiques.

TRINGUET, écrivant.

Ministre et par conséquent républicain...

RABLOT

Pour ton journal qui est radical, mais pour le mien qui est conservateur... (Il écrit.) Ministre, quoiqu'au fond, un enragé de modéré...

TRINGUET, riant.

Et le plus drôle c'est que nous avons raison tous les deux. (Au domestique.) Pas d'enfants?

LE VALET DE CHAMBRE

Non! Rien que M. son petit-neveu et héritier : Charles de Laversée junior, un grand critique d'art, à ce qu'il dit lui-même, et madame, née Pelissac, son épouse.

RABLOT

Mort?

LE VALET DE CHAMBRE

Jeudi.

RABLOT

A?...

LE VALET DE CHAMBRE

Six heures.

RABLOT

Du?...

LE VALET DE CHAMBRE

Matin.

TRINGUET

D'une?...

LE VALET DE CHAMBRE

Embolie.

RABLOT

Administré?

LE VALET DE CHAMBRE

Oui.

TRINGUET

Allons donc! Une embolie! On n'a pas eu le temps.

RABLOT, écrivant.

Je le mets tout de même.

TRINGUET

Moi. pas... oh! saprelotte! Midi un quart... Et moi qui ai rendez-vous avec le greffier de la septième pour le scandale du guano... (Il se lève.) Dis donc, mon petit Rablot, il faut que je file, je te laisse mes notes, tu les complèteras.

RABLOT

Je veux bien. Mais comment faire? Tu es radical, moi conservateur....

TRINGUET

Eh bien! écris dans mon carnet le contraire de ce que tu mettras dans le tien... J'irai le prendre à ton journal.

RABLOT

C'est dit.

Tringuet sort, le domestique le suit.

RABLOT, au valet de chambre.

Le nom de ses médecins? (Rappelant le domestique.) Eh bien, où allez-vous donc?...Ah oui, je n'y pensais plus!.. (Il fouille dans sa poche et lui donne une pièce de monnaie.) Tenez!

LE VALET DE CHAMBRE

Cinq francs! Mais, monsieur... vous êtes deux.

RABLOT, lui redonnant cinq francs.

Vous ne perdez pas le nord, vous... Voyons! Voyons! Le nom des médecins? N'y a-t-il pas un nommé Saint-Marin?

LE VALET DE CHAMBRE, avec finesse.

Oh! celui-là, c'est le médecin particulier de madame de Laversée, la nièce (Insistant.)... particulier!

RABLOT

Ah! ah! Vous avez donc de l'esprit, vous?

LE VALET DE CHAMBRE, piqué.

Mais, monsieur, je suis bachelier.

RABLOT

Ce n'est pas une raison... Le nom des médecins?

LE VALET DE CHAMBRE

C'est que... quand leur malade est mort, ces messieurs n'aiment pas trop...

RABLOT, lui donnant de l'argent.

Les noms?

LE VALET DE CHAMBRE

Anthelme Denys, Radescourt et Cordin.

RABLOT

Bon! (Il écrit les noms sur son carnet et sur celui de son collègue.) Et maintenant le mot de la fin. C'est le cas de le dire.

LE VALET DE CHAMBRE, hésitant.

Ah! mais...

RABLOT

Voyons! voyons! Dans ce moment-là, un grand homme dit toujours quelque chose. Qu'est-ce qu'il a dit? Cherchez bien!

LE VALET DE CHAMBRE

Son dernier mot alors?.. Le vrai dernier?

RABLOT

Oui.

LE VALET DE CHAMBRE

C'est qu'on a raconté un tas d'histoires... Qu'il avait demandé de la lumière... plus de lumière encore!.. Des bêtises! Il y en avait plein la chambre de la lumière! Ce n'est pas ça du tout, j'y étais, ainsi! je l'ai bien entendu... (Plus bas.) Son Excellence a dit tout bonnement : « Ça se décolle! »

RABLOT

Sapristi! On ne peut pas mettre ça. Ah! (Il écrit sur son carnet.) « Mourir! Renaître! » (Et sur celui de Tringuet.) « Mourir! dormir! »

LE VALET DE CHAMBRE

Oh! il en a dit encore d'autres, vous savez, en marmottant : « Ma vie est pure »... « jamais changé, toujours été honnête homme ». Mais il n'avait plus sa tête.

RABLOT

Bon! (Il lui donne de l'argent.) Le voilà le mot de la fin!

(Il l'écrit sur son carnet, puis au moment d'écrire le mot sur le carnet de Tringuet, il s'arrête et met les carnets dans sa poche.)

Ah! non, je le garde pour moi, celui-là!

LE VALET DE CHAMBRE

Vite! vite! J'entends monsieur de Laversée... junior!

Rablot sort en courant.

SCÈNE II

M. DE LAVERSÉE, LE VALET DE CHAMBRE.

M. de Laversée entre par la gauche. Il est en grand deuil : habit, pantalon et gilet noirs, cravate blanche. Croix de commandeur au cou et brochette de décorations à la boutonnière. Il tient son chapeau à la main et traverse la scène de gauche à droite, d'un pas lent et solennel sans voir le domestique, en s'avançant vers une glace qui est en face de lui, et le reflète en entier. Sa figure est grave et triste, sa tête un peu inclinée, et il s'étudie dans la glace, tout en marchant.

LAVERSÉE, surpris en apercevant le domestique qui le regarde ébahi.

Hein? Quoi? Qu'est-ce que vous faites là? J'avais défendu qu'on entrât ici.

LE VALET DE CHAMBRE

Ce sont des télégrammes.

Il montre son plateau.

LAVERSÉE

J'ai bien le temps de les lire... Mettez ça là!

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, monsieur.

Il pose le plateau sur la table.

LAVERSÉE

Et ne laissez entrer personne!

LE VALET DE CHAMBRE

Bien, monsieur.

Il sort.

SCÈNE III

LAVERSÉE, seul, courant aux télégrammes une fois que le valet de chambre s'est retiré, les ouvre successivement et les lit.

Maréchal Berinski... lord Wulton... Le ministre de Rivasana... La maison du Bon Marché. (Il rejette le télégramme sur la table, avec dépit, et ouvre une autre dépêche.) Le prince de Ga... (Avec orgueil.) S. A. I. et R. le Prince Héritier!

Il se promène fièrement. On frappe.

SCÈNE IV

LAVERSÉE, M. AUGUSTIN, entrant affairé.

LAVERSÉE

Ah! c'est vous, monsieur Augustin?

AUGUSTIN

Monsieur n'a pas retrouvé l'Éléphant?

LAVERSÉE, étonné.

L'élé...?

AUGUSTIN

Oui, l'Éléphant de Siam, de feu M. votre oncle?

LAVERSÉE

Ah! la décoration! Non!

AUGUSTIN

Quel contretemps! Une de ses plus belles. Il nous la faut absolument. Elle manquerait sur le coussin!. Si je l'envoyais chercher à la maison? Nous en avons un jeu complet.

LAVERSÉE, arrangeant ses croix.

C'est ça, envoyez!

AUGUSTIN, s'en allant.

Tout de suite! (Il s'arrête.) Ah! je me suis permis de faire allumer les salons. Le brouillard est tellement épais aujourd'hui qu'on n'y voyait pas clair. Un vrai temps de deuil.

LAVERSÉE

Vous avez bien fait. Est-ce qu'il y a déjà du monde?

AUGUSTIN

Oh! très peu encore, monsieur, il n'est que midi et c'est pour une heure. Mais, dans quelques minutes,

je serai probablement forcé de faire ouvrir ce troisième salon.

LAVERSÉE

Quand vous voudrez. Je suis prêt.

AUGUSTIN, s'en allant.

Bon! (Revenant.) Monsieur a-t-il jeté les yeux en bas, sur le drapé de la porte et la disposition du luminaire?

LAVERSÉE, qui arrange toujours ses croix.

Oui, c'est très bien.

AUGUSTIN

Je n'ai fait draper... Pardon! si je me permets une observation. (Indiquant la croix de commandeur de Laversée.) Dessus, la cravate!... sur le cordon!...

LAVERSÉE

Ah!

AUGUSTIN

Oui, le blanc sur le rouge, c'est mieux porté. Je n'ai fait draper que la grande porte de l'hôtel, celle qui donne sur la rue Louis-le-Grand, quant à celle de l'autre façade, celle du n° 21 de la rue d'Antin, je l'ai laissée nue et grande ouverte. De cette façon, une partie de la foule pourra accéder aux salons par le second escalier, ce qui déchargera d'autant l'autre.

LAVERSÉE

Oui, l'idée est bonne.

AUGUSTIN

Alors, monsieur est content?

LAVERSÉE

Très content! (Se reprenant.) C'est-à-dire... Hum!.. Le mot est si étrange en un pareil jour...

AUGUSTIN, saluant.

Oh! j'en comprends bien le sens. Monsieur... (Il fait un pas pour s'en aller et revient.) Ah!... j'y pense... J'ai poussé tout à l'heure une reconnaissance jusqu'à l'église. Le décor est superbe. Et, quand cet immense vaisseau sera plein, on aura un coup d'œil vraiment féerique! Et avec cela, les chœurs du Conservatoire, la musique de l'Opéra, des solistes comme madame Caron, Bréval, Alvarez, Delmas, sans compter la maîtrise qui n'est pas négligeable!... C'est-à-dire que ce sera l'événement de la saison, monsieur.

LAVERSÉE

J'y compte, monsieur Augustin. Je vous l'ai dit, je tiens absolument à ce que le service de mon oncle de Laversée ne soit pas inférieur à celui du poète Nathan et du général de Varangris et, surtout, dépasse de beaucoup celui de ma belle-mère.

AUGUSTIN

Madame Pélissac? Oh! monsieur, ce ne sera pas comparable.

LAVERSÉE

Vous vous le rappelez?

AUGUSTIN

Parfaitement.

LAVERSÉE

C'est vous qui l'avez ordonné?

AUGUSTIN

Non, monsieur, non! C'était la maison Samonet. Mais je l'ai vu, j'y étais, je l'ai étudié. C'était bien, sans doute; Samonet est un garçon de mérite, mais superficiel, léger... Il fait des vaudevilles, monsieur, on ne peut pas courir deux lièvres « *Age quod agis* »... C'était bien, mais quelconque, ça manquait de nuances. Dans notre profession, il faut avoir du tact, du... enfin du monde... Madame Pélissac était une grande artiste, je veux bien, mais une artiste, après tout.

LAVERSÉE

Parbleu!

AUGUSTIN

Et son service aurait tout aussi bien convenu à n'importe quelle personne riche : il n'avait aucune signification, aucune. Oh! mais soyez tranquille, le vôtre aura plus de cachet que cela.

LAVERSÉE, inquiet.

Le mien?

AUGUSTIN

Pardon! Celui de M. votre oncle. Oh! je n'en tire aucune vanité; cette fois, nous avons en main tous les atouts. Pensez donc : S. E. Feu M. de Laversée avait de titres et d'honneurs, tout ce qu'on peut avoir. Il faudrait être bien disgracié de la nature pour ne rien faire avec ça. Nous aurons le chef de l'État, ou quelqu'un de sa maison, le Sénat, la Chambre, les Ministres... pas ses collègues d'il y a huit jours, on les a...

LAVERSÉE

Oui, je sais.

AUGUSTIN

Mais ceux qui les remplacent... Ajoutez-y vingt-deux délégations, huit cordons, huit discours. Il y avait dix-sept demandes, mais il faut se borner, on n'en a accepté que huit... Non, pardon, neuf.

LAVERSÉE

Comment! Neuf?

AUGUSTIN

Oui, j'ai fait inscrire, ce matin, pour parler en dernier, M. Marius Pégomas.

LAVERSÉE, cherchant.

Pégomas?

AUGUSTIN

Le chef de la députation du Caligou, ville natale de

feu M. de Laversée. Il paraît que M. votre oncle avait, de son vivant, rendu à ce jeune homme de grands services et il tient absolument à en exprimer publiquement sa reconnaissance.

LAVERSÉE

Mais cependant...

AUGUSTIN

Laissons-le faire, monsieur, croyez-moi! Après les éloges officiels, nécessairement un peu froids, cette note intime et émue ne peut que produire un excellent effet.

LAVERSÉE

Au fait...

AUGUSTIN

Croyez-moi!... Pour en revenir au cortège, nous comptons encore le carrosse du clergé, le char splendidement orné, soixante brancards pour les couronnes, autant de voitures de deuil, sans parler des voitures de maître. Maintenant, comme grand-officier de la Légion d'honneur, votre oncle a droit à un régiment d'infanterie avec le colonel, la musique et le drapeau, deux escadrons de cuirassiers et une batterie d'artillerie et, dans un cortège, les uniformes font toujours très bien; comme grand maître de l'Université, il

aura les professeurs en robes multicolores qui ne font pas mal non plus, enfin, comme membre de l'Institut... Mais je ne cite que pour mémoire les académiciens, la foule les confond toujours avec des officiers de paix... Oh! oh! l'heure s'avance, il faut... Ah! j'oubliais! on m'a prié de vous remettre ces épreuves.

LAVERSÉE

Ah! oui, du journal, l'article de ce soir, donnez!

AUGUSTIN

On les attend.

LAVERSÉE, lisant vite.

« Après celles du poète Nathan et du général de Varangris, la mort d'Auguste, Abdon de Laversée... (Il lit en bredouillant.) te! te! Le génie... la hauteur des pensées, te! te » (Très nettement.) Ah! « son neveu, l'illustre critique esthète... » Bien! « te! te! te! te! » Bien! « et dont il est le digne héritier par son talent et par son caractère ». Très bien!... Comment, c'est tout! Trop court! Une colonne seulement... (Il écrit sur les épreuves tout en parlant)... ce n'est pas suffisant. (Il lit.) « Sa femme, madame de Laversée junior est fille de madame Pélissac, l'illustre pastelliste »... Trop long! beaucoup trop long, ce dernier paragraphe! (Il crayonne

une note sur les épreuves.) Qu'on augmente le premier paragraphe et qu'on diminue le second!.. Car enfin, qui est-ce qui est mort? Est-ce mon oncle ou ma belle-mère? C'est mon oncle, n'est-ce pas? Eh bien, puisque c'est lui, ce n'est pas de madame Pélissac et de sa fille qu'il faut parler, mais de lui... et de moi.

AUGUSTIN

Très juste!

LAVERSÉE

Vous voudrez bien faire remettre ces épreuves à l'envoyé du journal avec mes annotations.

AUGUSTIN

Bon.

LAVERSÉE

Ah! et puis ces télégrammes avec prière d'insérer.

AUGUSTIN

J'y cours. Ah! (Il s'en va et s'arrête.) Je n'ose vous demander comment madame de Laversée supporte ce malheur?

LAVERSÉE

Comme vous pouvez le penser. Elle est là, dans sa chambre, toute à sa douleur.

AUGUSTIN

Pauvre dame? Maintenant je vais... (Il s'arrête.) Il me semble que j'oublie encore quelque chose...

Ah ! l'Éléphant... Je vais envoyer chercher l'Éléphant !

Il sort précipitamment.

SCÈNE V

LAVERSÉE, puis MADAME DE LAVERSÉE, JUSTINE.

Laversée, seul, se remet à marcher et à saluer comme à la première scène, en traversant cette fois la scène de droite à gauche ; il s'arrête devant la glace qui est au-dessus de la cheminée, arrange sa cravate et compose sa figure. Madame de Laversée en deuil entre brusquement par la porte de droite, suivie de sa femme de chambre également en deuil.

LAVERSÉE, sursautant.

Hum ! Ma femme ! vous ?

MADAME DE LAVERSÉE, allant à la glace de droite.

Oh ! continuez ! Que je ne vous dérange pas ! Mais il n'y a que cette grande glace dans tout l'hôtel et j'en ai besoin... (Indiquant sa jupe.) Regardez donc, Justine, ça doit être derrière, à gauche, près de la poche.

JUSTINE, regardant la jupe.

Oui, madame, je vois... C'est un pli à relever.

Elle se met à genoux et découd le haut de la jupe, puis elle la relève avec des épingles.

MADAME DE LAVERSÉE, pendant ce temps.

Ces robes de deuil sont toujours bâclées.

LAVERSÉE

Singulier moment pour songer à la coquetterie!

MADAME DE LAVERSÉE

De la coquetterie? Parce que je suis devant une glace? Qu'est-ce que vous faisiez donc devant la vôtre, vous, tout à l'heure?

LAVERSÉE

Moi, je... je regardais si je suis correct...

MADAME DE LAVERSÉE

Eh bien, moi aussi. Je ne veux pas être fagotée, puisque vous avez invité tant de monde.

LAVERSÉE

Invité! Invité! Vous parlez de cette solennité comme d'une fête.

MADAME DE LAVERSÉE

Oh! bien, vous n'exigez pas que je fonde en larmes, j'imagine : Un grand-oncle, à peine votre parent et pas du tout le mien. Un vieux garçon qui ne laisse ni femme, ni enfants, un égoïste...

LAVERSÉE

Qu'appelez-vous un égoïste?

MADAME DE LAVERSÉE

J'appelle égoïste celui qui ne s'occupe pas de moi! Et il ne s'est jamais occupé que de lui. Il était tout, vous n'étiez rien; il vous a laissé barboter dans votre

esthétique, sans même... Ah! et puis, écoutez donc, il avait quatre-vingt-neuf ans, à cet âge-là, on n'a droit qu'à un deuil sec!

LAVERSÉE

Sec ou non, c'est un deuil national, madame.

MADAME DE LAVERSÉE

National, monsieur? Et pourquoi donc?

LAVERSÉE

Pourquoi? Mais pour sa haute situation, ses services, son génie, pour la place qu'il tenait...

MADAME DE LAVERSÉE

La place. Vous pourriez dire les places... Relevez, Justine, encore! encore!

LAVERSÉE

Je dis la place et je dis national. C'est du moins ainsi qu'en juge, dans le télégramme qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, Son Altesse Royale et Impériale, le prince héritier...

MADAME DE LAVERSÉE

Son Altesse, le prince héritier!.. Êtes-vous assez gonflé! Ah! c'est bien la peine de faire tant de bruit et d'embarras autour de ce pauvre homme. Il est vrai que ce que vous en faites, c'est plus pour vous que pour lui...

LAVERSÉE

Madame!

MADAME DE LAVERSÉE

Et vos lettres de faire part avec la kyrielle de ses décorations et de ses titres. Et vos annonces dans les journaux : « Cette mort met en deuil les familles de Cortadelle, de Mazolais, de l'Estaque, de Bredantane, etc., etc... » Et ces articles qui n'en finissent pas depuis cinq jours! Ah! mon Dieu! Eh bien oui, vous aurez trois mille personnes, quatre mille, cinq mille, si vous voulez... Et puis après? qu'est-ce qu'elles représentent vos cinq mille personnes? Des étrangers, des indifférents, qui viennent là par curiosité, par convenance, par vanité, par intérêt, par devoir, par ordre même?

LAVERSÉE

Par ordre?

MADAME DE LAVERSÉE

Ah! si vous croyez que c'est par enthousiasme que l'artillerie va tirer le canon!

LAVERSÉE, à part, très ému.

Le canon!

JUSTINE, se relevant, à madame de Laversée.

C'est fini, madame.

Elle se retire au fond du théâtre, écoute avec plaisir la dispute de M. et madame de Laversée en faisant le geste de les exciter l'un contre l'autre et en disant tout bas : « Kis! Kis! »

MADAME DE LAVERSÉE

Ah! ceux qui accompagnaient ma pauvre mère à sa dernière demeure n'étaient pas si nombreux : cinq cents, mille peut-être, mais rien que des amis intimes, sincères, dévoués qui ne faisaient pas...

LAVERSÉE, impatienté.

Qui ne faisaient pas! qui ne faisaient pas!... Eh! qu'est-ce qu'ils faisaient donc, madame!

MADAME DE LAVERSÉE

Ils pleuraient, monsieur!

LAVERSÉE, à part.

Pas moi.

MADAME DE LAVERSÉE

Hein? Vous dites?.. Ah! tenez ne m'agacez pas!.. Venez, Justine!

Justine et Madame de Laversée sortent.

SCÈNE VI

LAVERSÉE, puis M. AUGUSTIN
puis LA FOULE.

LAVERSÉE, seul, haussant les épaules.

Elle est furieuse! Ah! la vanité des femmes!.. (Il se regarde dans la glace. On entend du bruit.) Ah! on vient.

AUGUSTIN, entrant sur la porte de la chambre.

On peut ouvrir ce salon, monsieur?

LAVERSÉE

Oui, monsieur Augustin.

M. Augustin disparaît; Laversée va à la cheminée, s'y adosse et prend une attitude. Les portes du fond s'ouvrent et montrent d'autres salons déjà pleins de monde. Plusieurs personnes se dirigent vers Laversée et le défilé commence.

DURIVEAU, entre en s'épongeant, à un autre.

Ouf? Il faisait chaud là dedans!

UN MONSIEUR, serrant la main de Laversée

Dur moment! Pauvre ami! Quel malheur!

LAVERSÉE

Merci!

DURIVEAU, à son ami.

Avec ça, je me congestionne facilement!

UN 2e MONSIEUR, serrant la main de Laversée d'un air pénétré.

Vous me comprenez, Charles?

LAVERSÉE, de même.

Oui, Ernest... Merci!

UN 3e MONSIEUR

Quel affreux événement!

LAVERSÉE

Affreux

LE 3e MONSIEUR.

Car c'est un événement, un grand événement!

LAVERSÉE

Très grand! Merci!

UN 4e MONSIEUR

Et comment madame de Laversée supporte-t-elle ce coup?

LAVERSÉE

Elle est dans sa chambre, toute à sa douleur.

UN 5e MONSIEUR

Du courage!

LAVERSÉE

J'en aurai... Merci!

LE 5e MONSIEUR fait un pas pour s'éloigner, puis revenant :

Rappelez-vous le vers du poète :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas... même les ministres!

LAVERSÉE

Comme c'est vrai!

LE 6e MONSIEUR

Je ne plains pas ceux qui partent, je plains ceux qui restent.

LAVERSÉE

Plaignez-les.

DURIVEAU, de même.

Ah! mon ami! quelle surprise! Il parlait encore au Sénat, il y a sept jours.

LAVERSÉE

C'est vrai, mon pauvre Duriveau.

DURIVEAU

Il était bâti pour vivre cent ans, comme moi, nous avions le même âge, quatre-vingt-neuf ans!... Quatre-vingt-neuf! (Avec étonnement.) Et de quoi est-il mort?

LAVERSÉE

D'une embolie.

DURIVEAU

Ah! il ne se ménageait pas assez, il faut se ménager, ménagez-vous, je me ménage, moi!

Quelques personnes causant avec Laversée, le défilé s'arrête.

LE 2e MONSIEUR, au 3e monsieur, dans un groupe.

Qu'est-ce que vous lui avez dit, vous?

LE 3e MONSIEUR, au 2e.

Oh! une banalité quelconque. Je ne sais déjà plus quoi. Et vous?

LE 2e MONSIEUR, au 3e.

Moi non plus.

LE 3e MONSIEUR, au 2e.

Ni lui non plus, allez! Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Un oncle quasi centenaire! Et d'ailleurs, pour lui ce n'est pas une perte, il fait un héritage superbe et il accrochera bien une ou deux des vingt sinécures que son auteur laisse vacantes.

UN 6e MONSIEUR, à ceux de son groupe.

A propos, j'ai demandé sa place de président de la Société économique.

BRENANT

Vous voulez dire des Économistes?

LE 6e MONSIEUR

Mais oui.

BRENANT

Ah! ce n'est pas la même chose.

UN 7e MONSIEUR

Moi, on m'a promis celle d'administrateur des sulfates.

ALBERT, entrant dans le groupe.

Bon appétit, messieurs!

LE 8e MONSIEUR

Tiens! Albert! Tout le cercle alors! Mais regardez donc quelle foule!

ALBERT

Oui. Son Excellence a toujours eu beaucoup de monde à ses réceptions.

LE 8e MONSIEUR

Albert, Albert, laisse tes mots, voyons!

ALBERT

Pourquoi donc? Ce n'est pas un enterrement triste.

DURIVEAU, à Albert, se mêlant au groupe.

Ah! vous voilà vous, bonne lame? Il faut venir ici pour vous voir.

ALBERT

Tiens, Durideveau!

DURIVEAU, souriant.

Toujours jeune, hein?

ALBERT

Et vous, toujours vieux?

DURIVEAU, souriant.

Mais oui! quatre-vingt-neuf! (Changeant de ton et subitement triste.) Eh bien! dites donc, ce pauvre Laversée, hein?

ALBERT

Dame, à son âge!

DURIVEAU

Il avait le même âge que moi.

LE 7e MONSIEUR

Allons donc!

DURIVEAU

Seulement, il ne se ménageait pas. Moi, voici mon régime. Tub le matin, réaction d'une heure sur mon vélocipède de chambre, premier déjeuner : une tasse de lait et un cigare après, jamais plus! Quelques lettres, mes journaux, je sors, une course ou deux, je

rentre, second déjeuner : œufs, viande froide et un autre cigare, jamais plus! Alors, s'il fait beau, un tour en voiture au Bois, une station au Cercle, un whist, les journaux du soir et je rentre dîner chez moi, toujours! Jamais en ville ni au cabaret! Gargotes tout ça! Après quoi, un dernier cigare...

ALBERT

Jamais plus!

DURIVEAU

Jamais! Et puis, une apparition à l'Opéra, et seulement jusqu'à dix heures... Passé dix heures, l'air est irrespirable, on l'a analysé! A dix heures et demie bouclé! Au lit! Et me voilà! *Mens sanus in corpore sano.*

BRENANT

Pas *sanus*, *sana*.

DURIVEAU

Sanum! Parbleu! Je sais ça!

BRENANT, insistant.

Sana. Mens sana, au féminin.

DURIVEAU

Pourquoi donc? *Mens* veut dire esprit... esprit est masculin.

BRENANT

Pas en latin.

DURIVEAU, agacé.

Au fait! Comme vous voudrez! tenez! (A part.) Il est assommant cet être-là!

Il s'éloigne furieux.

ALBERT, au 7e monsieur en montrant Duriveau.

Vous savez qu'il a quinze ans de moins que feu Laversée.

LE 7e MONSIEUR

Mais il dit qu'il a le même âge?

ALBERT

Les très vieux se vieillissent toujours, comme les très jeunes.

LE 7e MONSIEUR

Pourquoi?

ALBERT

Par coquetterie.

LE 7e MONSIEUR

C'est drôle.

Le défilé recommence.

LE 8e MONSIEUR, à Laversée.

Quelle perte pour la France, après tant d'autres!

LAVERSÉE, au 8e Monsieur.

C'est ce que me faisait l'honneur de me télégraphier tout à l'heure Son Altesse Impériale et Royale le prince héritier...

LE 8e MONSIEUR

Le Prince! Oh! oh! félicitations!

LAVERSÉE

Merci.

LE 9e MONSIEUR, tendant la main à Laversée.

Je viens, mon cher collègue, vous exprimer...

LAVERSÉE, qui aperçoit le général, va à lui sans répondre au 9e monsieur.

Ah? Général...

LE 9e MONSIEUR, passant furieux et à part.

Eh bien! il est poli!... Je m'en vais!

Il va pour sortir, on le retient.

LAVERSÉE, au général.

Vous êtes donc revenu à Paris?.. Que je suis heureux, dans mon malheur!..

LE GÉNÉRAL, cordialement brusque.

Ah! qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre garçon? Aujourd'hui lui, demain vous!

LAVERSÉE, étonné.

Oh!

LE GÉNÉRAL

Ou moi... après tout il n'a pas été malade, n'est-ce pas? Il n'a pas souffert, il n'a pas lambiné, il est parti...

LAVERSÉE

Subitement, oui.

LE GÉNÉRAL

Eh bien! est-ce que ça ne vaut pas mieux pour lui et pour les autres. Eh! oui, pour les autres!

LAVERSÉE

Mais une fin si prompte...

LE GÉNÉRAL

Vous êtes bien dégoûté! Je m'en souhaite une pareille à moi... et à vous aussi?

LAVERSÉE

Merci!

Le défilé s'arrête.

LE DILETTANTE, émergeant de la foule.

Que de monde! c'est moi qui ai bien fait de venir de bonne heure.... Mais où donc est la salle? Je ne vois pas la salle.

Il disparaît dans la foule.

LE 9e MONSIEUR, à Albert.

Vingt et une places! Ah! ce vieux Laversée, quel cumulard!

ALBERT

Tu connais son mot à propos de Wurter, le savant, son collègue?

LE 9e MONSIEUR

Non.

ALBERT

Il disait...

BRENANT

Je le connais, moi!

ALBERT

Alors racontez-le, vous!

BRENANT

Oh! non, allez! je vous écoute.

ALBERT

Il disait : « J'ai autant de talent que Wurter... »

BRENANT, l'interrompant.

Ah! pardon! permettez!

ALBERT

Mais racontez-le donc, je vous dis.

BRENANT

Non! non! allez! allez!

ALBERT

Il disait : « J'ai autant de talent que Wurter,... puisque j'ai autant de places. » (A Brenant.) Est-ce ça?

BRENANT

Oui... mais, non... pas tout à fait! Il disait : « On parle beaucoup du talent de Wurter, mais j'ai autant de places que lui ». C'est la même chose, au fond, mais c'est plus fin... Vous ne trouvez pas?

ALBERT, à part.

Insupportable cet animal-là!..

Le défilé recommence.

LE 10e MONSIEUR, à Laversée.

Votre oncle était un de ces hommes rares auxquels on succède sans les remplacer.

LAVERSÉE, piqué.

Merci!

UN 11e MONSIEUR, à Laversée.

Après Nathan, après Varangris, Laversée nous quitte. Les bons s'en vont, les mauvais...

LAVERSÉE, encore plus piqué, l'interrompant.

Merci!

VÉCOURT, à Laversée.

Le sage, a dit un philosophe, doit se résigner devant l'impossible.

LAVERSÉE

Il le faut bien, merci!

BRENANT, à Vécourt et l'appelant.

Vécourt! Vécourt!

VÉCOURT, à part.

Brenant! Allons bon! Qu'est ce qu'il me veut celui-là?

BRENANT, à Vécourt.

Vous ne vous doutez pas qu'elle est de Descartes la pensée que vous venez de dire à Laversée. Seulement, vous n'en avez donné que le sens, le texte vrai c'est : « Il faut se soumettre à ce qu'on ne peut empêcher. »

VÉCOURT

Oui, mon ami. Savez-vous ce qu'on appelait, dans ma jeunesse, une bassinoire?

BRENANT, étonné.

Pardon... Vous ne m'avez pas compris... je...

VÉCOURT

Eh bien! c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un rasoir.

Il s'éloigne.

BRENANT, ébahi.

Il est sourd!

LE CANDIDAT, onctueux, à Laversée.

Pourquoi vous cacherais-je que je me porte à l'Institut sur le fauteuil de votre cher oncle?

LAVERSÉE, à part.

Eh bien, et moi?

LE CANDIDAT

Un mot de vous auprès de ses anciens collègues me serait d'un précieux secours.

LAVERSÉE, embarrassé.

Permettez!...

LE CANDIDAT

Son vœu le plus cher était que je lui succédasse, il me l'a répété bien souvent.

LAVERSÉE

Mais...

LE CANDIDAT

Oh! je ne vous demande rien en ce moment, mais pensez à moi... Je l'aimais tant votre oncle!

Il s'éloigne un peu et réfléchit.

LAVERSÉE, furieux, à part.

Ah! mais, c'est inconvenant à la fin!

LE 12e MONSIEUR, à Laversée.

Mon cher ami, il y a des moments...

LE CANDIDAT, revenant et faisant reculer doucement le 12e Monsieur.

Pardon! (A Laversée confidentiellement.) J'ai déjà écrit son éloge, je ne vous y ai pas oublié, je vous l'enverrai.

Il s'éloigne un peu et réfléchit.

LE 12e MONSIEUR, à Laversée.

...Des moments, dis-je, où le cœur parle...

LE CANDIDAT, revenant et faisant reculer encore le 12e Monsieur.

Pardon! (A Laversée, confidentiellement.) Et, une fois nommé, je vote pour vous, comptez sur moi.

LAVERSÉE, ironique.

Merci!

Le candidat s'éloigne.

LE 12e MONSIEUR à Laversée.

...Où le cœur parle, dis-je, mais où la bouche est muette.

LAVERSÉE

Merci!

BRENANT, à Albert.

Il dit toujours merci.

ALBERT

Qu'est-ce que vous voulez qu'il invente?

VÉCOURT

Ah! Voici la Faculté : Anthelme Denys et Radescourt!..

BRENANT, à Vécourt.

Et Cordin que vous oubliez.

VÉCOURT, le regardant.

Un rasoir!

Il s'éloigne.

BRENANT, ahuri.

C'est un tic!

Entrent trois médecins en robe.

ALBERT

Ses médecins?... C'est le cas, pour l'héritier, de leur dire merci.

CORDIN, à Laversée.

Que voulez-vous?... La science est parfois impuissante. (Avec résignation.) Enfin!...

LAVERSÉE, à Cordin.

Merci!

ALBERT

Ça y est!

Le défilé s'arrête.

LE DILETTANTE

C'est singulier! Je ne trouve pas la salle... Elle n'est peut-être pas encore ouverte... et puis, je ne vois pas une dame. Il faut croire qu'elles sont à Paris, comme chez nous, toujours en retard... Mais que de

fleurs! de bouquets! de gerbes!.. Pour les artistes femmes probablement. C'est égal, je vais m'informer (A Albert.) Pardon, monsieur, je suis bien ici au n° 21 de la rue d'Antin?

ALBERT

Ah! vous êtes entré par la rue d'Antin? C'est bien le 21, oui.

LE DILETTANTE

J'avais peur... parce que je ne suis pas de Paris. voyez-vous?

ALBERT, à part.

Si je le vois!

LE DILETTANTE

Et alors, c'est bien pour une heure, n'est-ce pas, monsieur?

ALBERT

Précise, oui (A part.)... C'est quelque délégué de province... Il lui tourne le dos.

LE DILETTANTE, à Albert.

Merci, monsieur! (A lui.) C'est bien ça. Il doit y avoir des artistes ici. (Voyant Laversée adossé à la cheminée et entouré de monde.) Tiens! celui-là avec ses grands cheveux, ça doit en être un, il a une tête de génie... Mais je voudrais pourtant être là quand on ouvrira la salle, où diable est-elle?

Il disparaît dans la foule.

DURIVEAU, à Cordin.

Eh bien, ce pauvre Laversée, hein, docteur?

CORDIN

Ah! la nature est plus forte que nous! (Se reprenant.) Quelquefois!... Rarement; il est vrai... Mais quelquefois!

DURIVEAU

Et comment ça lui a-t-il pris?

CORDIN

Comme d'habitude, par des étourdissements.

DURIVEAU, inquiet.

Ah! ah! Mais c'est que j'en ai aussi, moi, des étourdissements.

CORDIN, finement.

Les femmes?

DURIVEAU

Les?... Oh! jamais plus! Et si le pauvre vieux Laversée avait été aussi prudent que moi, il serait toujours ministre. Croiriez-vous que l'année dernière, il avait encore sa danseuse à l'Opéra?

CORDIN

Diable! Je le croyais plus économe.

DURIVEAU

Oh! il ne payait que de sa personne.

CORDIN

C'était trop pour lui!

ALBERT

Et pas assez pour elle.

Ils rient.

DURIVEAU

Oui, mais il faisait augmenter ses appointements tous les ans, sur la subvention... C'était l'Etat qui rentait ses amours... Oh! il était débrouillard... mais d'une obstination galante vraiment excessive. Je lui disais toujours : « Mon cher, à nos âges, il faut ouvrir son buffet et fermer son alcôve... »

BRENANT

Mais, non! mais, non! je connais le dicton, il est bien plus drôle que ça! « A soixante ans, il faut ouvrir sa cave et fermer sa... »

DURIVEAU, l'interrompant, furieux.

Eh! taisez-vous donc! je le sais aussi bien que vous, parbleu! mais ce n'est pas à dire. (A part) Quel cauchemar que cet être-là! (Tirant Cordin un peu à l'écart.) Ah! il avait des étourdissements... Moi! Voici mon régime : Le matin un tub...

Il s'éloigne avec Cordin.

ALBERT, voyant entrer Pégomas, Caracel, Larvejol et Saint-Marin.

Ah! ah! une délégation.

PÉGOMAS, à Laversée.

Monsieur de Laversée, j'ai l'honneur de vous pré-

senter les membres de la députation du Caligou, délégués par la ville natale de feu votre oncle pour assister aux obsèques de son plus glorieux enfant.

LAVERSÉE, embarrassé.

Merci, messieurs, c'est un honneur pour lui... c'est-à-dire, pour sa mémoire... et pour moi...

PÉGOMAS

Et pour nous, monsieur, et de plus un devoir...

LAVERSÉE

Et aussi une... consolation pour... dans mes...

PÉGOMAS

Dans votre immense douleur que nous comprenons et partageons avec le pays tout entier...

LAVERSÉE, ému.

Merci!

PÉGOMAS, à Caracel, en passant à la droite du théâtre.

Il n'est pas orateur.

CARACEL

Tu ne lui as guère laissé le temps de l'être.

PÉGOMAS

Sois sûr qu'il m'en sait gré.

LARVEJOL

Tiens, Pego, regarde Saint-Marin qui nous lâche pour aller faire sa cour à la dame.

SAINT-MARIN, à Laversée.

Et madame de Laversée, comment supporte-t-elle ce malheur?

LAVERSÉE

Elle est toute à sa douleur, dans sa chambre.

SAINT-MARIN

Elle n'est pas malade?

LAVERSÉE

Non, mais très nerveuse... Vous la connaissez?

SAINT-MARIN

Parfaitement! Puis-je aller lui présenter mes condoléances?

LAVERSÉE

Ça sera une bonne action... Calmez-la, n'est-ce pas?

SAINT-MARIN

J'essaierai.

LAVERSÉE, désignant la porte de droite.

C'est là, par cette porte...

SAINT-MARIN

Oui, oui, je sais le chemin.

Il disparaît dans la foule.

PÉGOMAS, à ses amis.

Je te crois!

ALBERT, les désignant au 9e Monsieur.

C'est la délégation du Caligou. (Var.)

LE 9e MONSIEUR, à Albert.

Encore des concurrents pour l'assiette à la margarine!

PÉGOMAS

Enfin! nous voici dans la place!

LARVEJOL

Et moi, Larvejol, l'auteur du roman résolument physiologique, intitulé *Vierge et Nourrice*, je me demande ce que nous y venons faire.

CARACEL

Et moi, Caracel, le seul peintre qui ait su rendre, sur la toile, le fameux vers de Racine :

Hippolyte étendu sans forme et sans couleur,

je ne serais pas fâché non plus de savoir pourquoi nous y sommes.

PÉGOMAS

Parce que nous sommes délégués.

LARVEJOL

Mais qui est-ce qui nous a délégués?

PÉGOMAS

C'est moi.

CARACEL

Mais toi? qui est-ce qui t'a délégué, toi?

PÉGOMAS

Mais c'est moi, je te dis!.. Je me délègue, je te

délègue, je le délègue... Ça ne se fait jamais autrement.

CARACEL

Et à quoi bon?..

PÉGOMAS

Ah! ça... tout à l'heure!.. Je vous le dirai, un peu de patience... Eh! mais je ne vois pas Cardevent? Il ne s'est donc pas joint à nous?

LARVEJOL

Non! il est resté chez lui, il pioche!

PÉGOMAS

Ah! bien, s'il croit arriver comme ça! Et qu'est-ce qu'il fait?

LARVEJOL

Une statue allégorique que l'État lui a commandée. J'ai vu son projet, il est très bien.

PÉGOMAS

Et ça représente?

LARVEJOL

Le Travail... C'est un ouvrier appuyé sur son marteau...

PÉGOMAS

Et qui ne fait rien... Ça ressemble! Eh bien, moi, les petits, je ne me suis pas reposé sur mon marteau depuis que je suis à Paris. Oh! ce Paris, quelle ville!..

Ce bruit, ce mouvement et jusqu'à l'air qu'on y respire, tout donne la fièvre, provoque l'effort, triple la vie! Quelle usine à succès! Quel terrain de manœuvres! Et si bien déblayé! Plus d'opinions, des intérêts! Plus d'ambitions, des convoitises! Une seule religion, le succès! Un seul but, le Pouvoir!.. Une seule force, la Presse! Et avec ça, la liberté de tout faire pourvu qu'on réussisse, et de tout dire, même de couvrir ses adversaires d'injures, même de les rouler dans la boue... Tout! pourvu qu'on ne leur secoue pas un tapis sur la tête!.. On paierait vingt sous d'amende! Quelle ville!

LARVEJOL

Oui, c'est joli!

PÉGOMAS

Et son peuple donc! Il ne croit à rien et s'emballe sur tout! Il n'espère rien et s'attend à tout! Il n'accepte rien et supporte tout! Ah! en voilà un, par exemple, qui est à ceux qui voudront le prendre!.. Et je compte bien être de ceux-là... Oui! Et prochainement encore!

CARACEL

Oh! oh! Rastignac alors!

PÉGOMAS

Et pourquoi pas? Il n'y a que vingt jours que j'ai

quitté le Caligou pour Paris, et j'en ai plus fait en vingt jours ici qu'en vingt ans là-bas.

LARVEJOL, railleur.

Mais quoi?

PÉGOMAS

Quand ce ne serait que d'avoir organisé cette députation qui nous fait entrer de plain-pied, dans ce Tout-Paris qui nous était fermé...

LARVEJOL

A quoi ça nous sert-il?

PÉGOMAS

A vous, je n'en sais rien, mais à moi, c'est autre chose.

LARVEJOL, étonné.

A toi?

CARACEL, de même.

Comment?

PÉGOMAS

Vous voyez un homme qui, aujourd'hui, 23 décembre 1895, va proférer le dernier des neuf discours qui seront prononcés, tout à l'heure, sur la tombe du grand Laversée.

LARJEVOL, surpris.

Pas possible!

CARACEL

Par quelle influence?

PÉGOMAS

Oh! bien modeste... celle d'Augustin.

CARACEL, riant.

L'ordonnateur?

PÉGOMAS

Que ça fait-il? Pour ceux qui veulent arriver, il n'y a ni petit protecteur, ni petit moyen! Ce ne sont pas les maîtres qui ouvrent les portes, ce sont les domestiques. Voilà deux ans que je faisais mes vingt-huit jours avec Augustin et, ma foi, à tout hasard, je m'étais lié avec lui... Oh! nous sommes très bien ensemble; quand il passe sur la chaussée, menant un convoi, et qu'il m'aperçoit sur le trottoir, il me fait comme ça. (Sourire et salut discrets.) Et bien m'a pris, comme tu vois, de l'avoir pour ami, puisque c'est grâce à lui que, dans quelques heures et devant tout Paris, je fais mes débuts oratoires...

CARACEL

Je n'en reviens pas... Mais qu'est-ce que tu vas dire?

PÉGOMAS

Je vais dire comment feu Laversée, cet homme immense, si haut placé par la fortune et le génie a daigné descendre jusqu'à moi pauvre et inconnu,

comment il m'a tiré de mon obscurité, relevé, soutenu, encouragé, je vais lui payer enfin le tribut de reconnaissance que je dois à sa bienfaisance toujours prête quoique toujours cachée.

LARVEJOL

Ah çà! mais, tu le connaissais donc?

PÉGOMAS

Lui! Pas le moins du monde! Trois fois je me suis présenté à son ministère et, trois fois, il m'a fait éconduire par son huissier. Mais ça, ce ne serait pas à dire, tandis que cet hommage spontané et inattendu d'un cœur débordant de gratitude, cette révélation d'une charité d'autant plus ignorée qu'elle n'est pas vraie, en causant à tous une surprise délicieuse, honoreront à la fois son caractère et le mien, sans compter que, ce soir, mon nom sera dans toutes les bouches, mon improvisation dans tous les journaux... Ils en ont déjà la copie... Eh bien, est-ce un pétard, ça, hein?

CARACEL

Oui, mais qui pourrait bien faire long feu.

PÉGOMAS

Allons donc!

CARACEL

Huit discours avant le tien! c'est bien le diable si, sur les huit orateurs qui tous étaient ses amis, quelqu'un d'eux ne parle pas avant toi, de sa bienfaisance.

PÉGOMAS

Parce que?

CARACEL

Mais parce que tous ont été, plus ou moins, ses obligés.

PÉGOMAS, haussant les épaules.

Ses obligés... Té! C'est justement pour ça qu'ils n'en diront rien, bédigas!

LARVEJOL

Chut! Pas si haut donc!

PÉGOMAS, parlant plus bas.

Pouh! tous ces gens-là s'occupent bien de nous!.. Regarde-les! Écoute-les!.. Ils font leurs affaires comme nous! Ils se partagent la succession d'Alexandre, du grand Laversée! (Pégomas parlant avec plus d'animation, mais plus bas encore.) Et je ne vous ai pas dit tout, j'ai fait mieux encore...

Il continue à parler bas et avec feu.

UN 13e MONSIEUR, continuant une conversation avec le Candidat.

Ah! mais, permettez, sur cette place-là, vous savez que je suis candidat.

ALBERT

Et de trois! (au 13e monsieur.) Et vous l'êtes depuis longtemps?

LE 13e MONSIEUR

Depuis le lendemain même du jour où... enfin, où nous avons perdu ce pauvre ami.

LE CANDIDAT

Mais moi, c'est bien avant que nous ayons perdu ce pauvre ami... Il y a un an que je la demande!

ALBERT au 14e Monsieur.

Et elle ne vous tente pas, vous, cette place-là?

LE 14e MONSIEUR

Moi? Oh! non, j'en vise une plus modeste : son inspectorat de la maison de retraite des jeunes veuves.

ALBERT

Pour votre fils?

LE 14e MONSIEUR

Oh! il n'est pas assez solide... Non! Pour moi.

ALBERT

Ah! mon gaillard! Diable! ménagez-vous, comme dit Duriveau... C'est égal! Pour une jolie place, voilà une jolie place.

LE DILETTANTE, reparaissant.

Une place! la place! Qu'est-ce qu'ils ont donc tous

à parler comme ça, des places?.. Est-ce qu'ils ont peur de n'en pas avoir? Elles doivent être numérotées, comme la mienne, leurs places.

CARACEL, à Pégomas.

Et alors?.. Finis-en donc!

PÉGOMAS

Alors, de guerre lasse, je suis allé trouver mon vieux camarade Lovel.

LARVEJOL

Le Directeur de l'*Indépendant?*

PÉGOMAS

En personne. Et il m'a admis dans sa rédaction d'emblée! (Fièrement.) Depuis ce matin, je suis journaliste!

CARACEL

Et puis après?

PÉGOMAS

Comment? « Et puis après? » Je te dis que je suis journaliste... et tu me demandes : « Et puis, après »? Mais tu ne comprends donc pas qu'à cette heure le journalisme est la seule puissance qui soit encore debout, la seule qui ait bénéficié de tout ce qu'ont perdu les autres, la seule qui ne soit justiciable que d'elle-même et dont tout le monde est justiciable? Tu ne sais donc pas qu'aujourd'hui le moindre

journaliste est un personnage plus sollicité qu'un ministre, plus cajolé qu'un ténor, plus redouté qu'un juge d'instruction et plus influent qu'une jolie femme? Ah! si tu connaissais Lovel!.. Et tiens! le voilà!..

Il montre à Caracel, Lovel qui vient de saluer Laversée.

LARVEJOL

Quand on parle du soleil...

PÉGOMAS

Regarde comme on l'entoure. Regarde! Regarde!..

CARACEL

Ah! il t'a vu, il vient...

PÉGOMAS

Probablement me rendre réponse à propos de cette place pour...

LARVEJOL

Pour Ambroise?..

PÉGOMAS

Oui! Que je lui ai envoyé ce matin, avec une lettre... (A Lovel, qui s'est approché de lui.) Ah! c'est toi!.. Eh bien?..

LOVEL, à Pégomas.

Eh bien, tu es encore gentil!.. Tu m'adresses un monsieur pour cette justice de paix... Je ne t'ai donc pas dit qu'elle est prise?

PÉGOMAS

Si!

LOVEL

Et tu me dépêches ce candidat condamné d'avance, avec une lettre de recommandation des plus chaudes, et ouverte encore!..

PÉGOMAS

Mais oui, pour qu'il la lise. Voyons Lovel, je te fais juge. J'ai besoin d'Ambroise. Pourquoi le fâcher? Il me demande de le présenter à toi, je le lui accorde. Il te demande de lui donner cette place, tu la lui refuses. De cette façon, s'il en veut à quelqu'un, c'est à toi, ce n'est pas à moi.

LOVEL

Ah! bon! Eh bien, tu es franc, à la bonne heure!

PÉGOMAS, naïvement à Lovel.

Dame! Voyons!

LOVEL, lui tapant sur l'épaule.

Allons, tu iras loin décidément.

Il s'éloigne en riant. Un grand nombre de personnes recommencent à l'entourer.

LE DILETTANTE

Midi trois quarts! Et on n'ouvre toujours pas la salle... Et toujours pas de dames!.. Oh! Mais je veux en avoir le cœur net. Tant pis! (A Pégomas.) Excusez-moi, monsieur...

PÉGOMAS

Hein? Quoi? Monsieur?..

LE DILETTANTE

Pardon... Ça ne commence donc pas?

PÉGOMAS

Mais, il n'est pas une heure, monsieur...

LE DILETTANTE

C'est juste.... Et croyez-vous que la musique sera bonne?

PÉGOMAS, étonné.

La musique? (Se rappelant.) Ah! oui... Oh! certainement!

LE DILETTANTE

C'est la première fois que j'en entendrai à Paris... Et... vous connaissez le nom des exécutants?

PÉGOMAS

Parfaitement... Les chœurs du Conservatoire, Delmas, Alvarès, madame Caron...

LE DILETTANTE, exalté.

Madame Caron?... Oh! en voilà une chance! Figurez-vous que je me désolais de repartir ce soir sans l'avoir entendue! madame Caron! C'est moi qui ne regrette pas mon billet!...

PÉGOMAS, étonné.

Votre billet?..

LE DILETTANTE

Quoiqu'il m'ait coûté dix francs... Madame Caron! mais c'est donné!..

Il s'éloigne.

PÉGOMAS, à ses amis.

Dites donc, il paraît que le vieux Laversée fait prime. Il y a là une espèce de dilettante qui a payé dix francs sa chaise à l'église...

LARVEJOL

Il a acheté une invitation?

PÉGOMAS

Comme un simple strapontin.

CARACEL

Ah çà! est-ce que nous n'allons pas bientôt partir?

Augustin entre avec deux domestiques qui enlèvent les fleurs : il dit un mot à M. de Laversée en s'inclinant devant lui et s'éloigne.

PÉGOMAS

Sois tranquille! Ça ne va pas tarder. Voici Augustin qui parle au patron et on enlève les fleurs. (Augustin apercevant Pégomas, en passant, le salue et lui sourit discrètement.) (A Larjevol.) Tu l'as vu?... Je te dis que nous sommes très bien.

CARACEL

Et ce défilé qui ne s'arrête toujours pas. C'est interminable!..

Il se fait un grand mouvement au fond.

LARVEJOL

Ah! pour le coup, je crois que nous y voilà.

PÉGOMAS

Ne bougeons pas! Mon ami Augustin nous appellera.

Musique militaire, au dehors.

LE DILETTANTE, sortant de la foule, et joyeusement.

La musique! Ah! Enfin!... Tiens! la Marche funèbre de... Mais où donc se cachent les instrumentistes?.. On dirait qu'ils jouent dans la rue... Je n'y comprends rien.

VOIX D'AUGUSTIN, à la cantonade.

Les grands dignitaires porte-cordons!

Plusieurs personnes sortent.

LE DILETTANTE, effaré.

Hein? (A Pégomas.) Qu'est-ce que c'est que ça?

PÉGOMAS, sérieux.

C'est l'appel des condamnés, monsieur.

LE DILETTANTE, ahuri.

Des condamnés?

VOIX D'AUGUSTIN, à la cantonade.

La Maison du Président de la République!

LE DILETTANTE

Du Présid..! Mais pourquoi?.. Ce n'est donc pas?.. (A Pégomas.) Je suis bien au 21 de la rue d'Antin?

PÉGOMAS

Et au 13 de la rue Louis-le-Grand, parfaitement.

LE DILETTANTE

C'est sur mon billet, voyez!

Il tend son billet à Pégomas qui le lit.

PÉGOMAS, lisant.

Salle Bérard! (Au Dilettante.) Eh! non! c'est au 21 *bis*, ça!

LE DILETTANTE.

Ah!

VOIX D'AUGUSTIN, à la cantonade.

La famille!.. Rien qu'elle!

LE DILETTANTE

Mais c'est un enterrement!

PÉGOMAS

Oui, et d'un ministre encore!

LE DILETTANTE, très ému.

D'un ministre!.. Ah! c'est donc pour ça?.. je comprends... Et alors, c'est là que va chanter madame Caron?... Moi, qui voudrais tant!... Croiriez-vous que je ne l'ai jamais entendue?.. Monsieur... si j'osais... vous ne pourriez pas me faire entrer?

PÉGOMAS, étonné.

Permettez, monsieur.

LE DILETTANTE

Oh! je ne suis pas le premier venu. (Il lui tend sa carte.) Tenez!

PÉGOMAS, la lisant, à part.

« Conseiller général de l'Isère! »... Mais, il peut m'être utile! (Haut et résolument.) Voyons! Il nous manque un délégué?

LE DILETTANTE, avec espoir.

Ah! il vous manque...

VOIX D'AUGUSTIN, à la cantonade.

La députation du Caligou!

LARVEJOL

A nous!

Il se dirige vers la porte du fond, suivi de Caracel.

PÉGOMAS, au Dilettante.

Voulez-vous le remplacer à l'enterrement?

LE DILETTANTE, avec élan.

A l'enterrement! Moi! oh! Monsieur... mais avec le plus grand plaisir!

PÉGOMAS

Alors venez! (Se reculant.) Après vous!

LE DILETTANTE

Non! Non! Après vous! Ah! c'est un enterrement... (Gaiement.) Dites donc! Et moi qui croyais que c'était un concert...

PÉGOMAS, aimable.

On peut se tromper de ça!

Ils sortent. La musique militaire continue.

LES POÈTES DE COLLÈGE

LES POÈTES DE COLLÈGE

A Monsieur Anatole France, directeur de la Revue *les Lettres et les Arts* (1886).

Mon cher ami,

Lorsqu'un homme réputé sain d'esprit devient subitement fou, on recherche dans son passé les prodromes de sa maladie, et presque toujours on les trouve.

Quand un jeune homme, en apparence raisonnable et libre de son avenir, au lieu de l'attaquer par la Bourse ou la politique, comme tout le monde, se tourne vers le théâtre et, brusquement, se révèle auteur dramatique, ce n'est pas non plus sans qu'il ait donné, depuis bien des années et dans maintes

circonstances, des signes trop négligés de ce genre particulier d'aliénation mentale.

J'ai toujours regretté que l'on ne fît pas pour cette sorte de folie les recherches que l'on fait pour l'autre, persuadé qu'on arriverait à d'étranges et instructives découvertes.

Aussi, quand vous m'avez demandé un article d'inauguration pour votre journal, ai-je tout de suite pensé à vous envoyer une étude psychologique dans ce sens. Mais sur quel auteur dramatique me livrer à un pareil travail, sinon sur celui que je connais le mieux, c'est-à-dire sur moi-même?

Ce que vous allez lire est donc l'histoire de mes premiers balbutiements littéraires, un fragment d'autobiographie, une sorte de confession qui n'est pas toujours à mon honneur et pour laquelle il m'a fallu remonter le cours des ans jusqu'à ma prime jeunesse.

Vous y verrez quand, où, comment j'ai fait ma première pièce et ce qu'il en advint; vous y verrez encore qu'une fois au moins dans ma vie j'ai eu un collaborateur, ce qui m'a préservé à tout jamais d'en avoir un autre, vous y verrez enfin et surtout que j'ai voulu vous être agréable, et c'est à quoi je tiens le plus.

PREMIÈRE PARTIE

I

Je ne sais s'il en va de même aujourd'hui, mais, de mon temps, il n'y avait collège ni pension qui n'eût son poète. C'était généralement un élève assez médiocre, quoique d'un grand avenir, à en croire, du moins, tout le monde et lui-même. Orgueil de ses condisciples, espoir inavoué de ses professeurs, ceux-ci, mais quand ils étaient entre eux seulement, convenaient que le jeune un tel frappait le vers comme Boileau, et en tiraient les conséquences les plus flatteuses pour sa gloire. Il composait des satires à la façon de Juvénal sur les événements contemporains, s'essayait à des drames tirés de l'histoire qu'on demande au baccalauréat et confectionnait, pour les banquets confraternels et les distributions de prix, des épîtres allusoires que sollicitait de sa muse M. le Proviseur — lui-même! — De tout cela rejaillissait sur

lui une certaine considération : les parents de ses camarades l'invitaient à dîner les jours de sortie et se le disputaient aux vacances. D'aucuns même l'attiraient dans leurs salons et lui faisaient dire de ses vers quand ils avaient du monde, peut-être parce qu'ils l'estimaient plus littéraire que le Coquelin cadet de l'époque, peut-être aussi, je le crains, parce qu'ils le trouvaient moins coûteux.

Comme les autres collèges, celui où j'étais élevé avait son poète, et même il s'appelait Dutrou. Ne riez pas! Si le nom manque de grâce il rime à Rotrou et cette consonance de bon augure n'avait pas été, paraît-il, sans influence sur la vocation de notre camarade. De plus petites causes ont produit de plus grands effets. Ajoutons qu'il avait une faculté d'improvisation réellement extraordinaire. On raconte que parfois, au beau milieu d'une conversation, M. Viennet plantait là son interlocuteur et, subitement, s'éloignait en lui criant : « Je vous quitte! Il me vient trois cents vers! » Même attribué à M. Viennet, le fait peut paraître invraisemblable; attribué à Dutrou, il eût pu être vrai. Un jour, Mézerat, le pion de seconde, lui ayant donné, comme pensum, un nombre considérable d'alexandrins à copier pour le lendemain,

Dutrou les lui apporta le soir même, et non seulement le compte y était, mais il y avait les quatre au cent, et tous, vous entendez bien, tous étaient, non pas copiés, mais composés par lui, Dutrou! Devant ce tour de force qui ressemblait à une bravade, le pion pâlit de rage — ce qui nous fit beaucoup rire — et condamna le poète trop fécond à recommencer son pensum — ce qui le fit rire beaucoup moins.

Du reste, ce Mézerat était un jaloux, étant un rival. Le fait est que le pauvre diable aspirait à sortir de la pédagogie par le théâtre. Il rêvait de faire jouer, sur une scène subventionnée, une œuvre qu'il qualifiait lui-même de sérieuse. C'était une tragédie à laquelle il travaillait depuis un temps immémorial (polissez-le sans cesse et le repolissez!), bien entendu, dans le plus grand mystère. Néanmoins, nous savions qu'elle était en cinq actes, avait pour titre : *Vanda, reine de Pologne* et respectait les trois unités. Nous n'ignorions pas non plus qu'elle contenait un grand récit de combat comme le *Cid*, trois meurtres par des moyens variés et deux songes, l'un terrible, l'autre riant : ce que l'auteur considérait comme une innovation.

Il faut dire que, tout en y travaillant comme je viens de l'écrire, dans le plus grand mystère, il ne laissait

pas d'en lire, de-ci de-là, quelques fragments, pendant les récréations, aux élèves qui avaient de bonnes notes. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que nous trouvions ses vers aussi détestables que ceux de notre camarade nous paraissaient beaux. Il le sentait et en souffrait cruellement dans son cœur. Même, il essayait de s'en venger bassement en insinuant que Dutrou n'était peut-être pas le poète que l'on pouvait croire. Mais, malgré l'habileté et la persistance de ces attaques mesquines, son opinion lui était demeurée personnelle. Aucun de nous ne la partageait, pas même moi, qui, cependant, comme Mézerat, étais alors, je n'ose pas dire le rival de Dutrou, mais son confrère — en quelque sorte.

II

A cette époque, en effet, j'avais déjà des aspirations littéraires et dramatiques qui se traduisaient par des pièces un peu hâtivement conçues et trop rapidement écrites, je dois en convenir. La dernière, entre autres, un drame en quatre parties, dont un prologue, s'il vous plaît! avait été commencée et finie en quatre études de deux heures chacune. Quatre actes! huit heures!... Et je n'en étais pas mécontent! Elle s'appelait *Inès, ou le*

Brasero. — Je l'avoue. — Il y avait là un jeune pâtre espagnol amoureux d'une Infante, et même, s'il faut tout dire, je me rappelle qu'en la voyant passer, il s'exprimait ainsi : « Comme sa taille est svelte et élancée, sa démarche noble et fière! Ah! pourquoi est-elle la fille du roi d'Espagne? Et dire que je l'aime, moi, pauvre pâtre, moi!... » Vous voyez que je ne vous cache rien. Mais j'étais si jeune! Et puis la pièce était en prose : voilà mes deux excuses! Je ne parle pas du temps, qui, vous le savez, ne fait rien à l'affaire.

Je communiquai à Dutrou cette œuvre de premier jet; il en fut enthousiasmé!... Mais littéralement : « Quel beau drame!... s'il était en vers! me dit-il, veux-tu collaborer? » Moi!... avec Lui?... Vous pensez si j'acceptai! Seulement, collaborer n'était pas facile. Nous étions loin l'un de l'autre à l'étude, et Mézerat veillait. Nous résolûmes de nous faire mettre à l'infirmerie. Ne vous étonnez pas! Nous avions alors, pour arriver à ce résultat, un moyen bien simple. Permettez-moi d'en donner la recette aux collégiens d'aujourd'hui pour le cas douteux où, la nôtre s'étant perdue, ils n'en auraient pas trouvé une meilleure.

RECETTE POUR PARAITRE MALADE SANS L'ÊTRE

« Vous prenez entre les deux pouces et les deux index de vos propres mains, un petit morceau de la propre peau de votre propre poitrine, vous le pincez fortement et continûment jusqu'à ce que le sang extravasé à l'épiderme y ait déterminé une rougeur persistante. Ceci fait, vous recommencerez un peu plus loin, par dix ou douze fois, et toujours en changeant de place. Vous obtenez ainsi, sur le thorax, une sorte de tatouage dont il est impossible de soupçonner l'origine, mais qui figure tant bien que mal un commencement de rougeole ou de toute autre maladie vague. Là-dessus vous vous couchez et, le lendemain, vous restez au lit en vous plaignant de maux de tête et en refusant toute nourriture. — Cruel, mais indispensable! — Le médecin arrive, interroge, examine, s'étonne et, ne sachant trop de quoi il s'agit, vous met prudemment en surveillance à l'infirmerie.

« Le tour est joué! »

Voilà ce que nous faisions par ennui, fatigue, désœuvrement, et ce qui nous réussissait toujours;

voilà ce que nous fîmes, Dutrou et moi, par amour de l'art, et ce qui nous réussit encore.

Une fois installés à l'infirmerie, pendant deux jours et deux nuits de suite — sans manger, toujours! — nous nous livrâmes, sur notre drame, à un travail de remaniement considérable, corsant les situations, accentuant les fins d'acte, creusant les caractères, changeant, ajoutant, supprimant... supprimant surtout. Je remarquai avec amertume combien, dans cette dernière besogne, mon collaborateur était, de nous deux, le plus acharné. Il n'épargnait rien, il massacrait tout, il était féroce! Les détails les plus gracieux ne l'arrêtaient pas, il les sacrifiait sans pitié : « Pas de détails! disait-il, le théâtre procède par larges plans! » Ces fleurs de style qui émaillaient ma pièce et dont je ne vous ai donné tout à l'heure qu'une faible idée, son crayon les abattait comme une faux : « A quoi bon ces phrases, puisqu'il allait tout récrire? » Ce que je souffrais!... Mais je n'osais rien dire... c'était Dutrou!

Mon dénouement lui-même ne trouvait pas grâce à ses yeux! Un dénouement terrible, audacieux et neuf, j'ose le dire, et dans lequel, désespéré d'apprendre que le Roi (el Rey), sacrifiant l'infante Inès à de mes-

quines considérations politiques, la mariait à un prince quelconque, mon pâtre pénétrait masqué (!) dans l'Escurial (Escorial), et, arrivé à la chambre de celle qu'il aimait et dont il était aimé, après une scène d'une énergie sombre et d'une passion folle, s'asphyxiait avec elle à l'aide d'un brasero — ce qui avait une fière couleur locale, vous en conviendrez!

Eh bien, à ce moyen puissant et original au point d'en être encore inédit, mon collaborateur voulait substituer le poignard ou le poison comme plus noble.... Perruque! Ah! si ça n'avait pas été Dutrou, comme je serais tombé dessus à coups de poing! Mais, même avec les arguments que me fournissait la seule raison, ma défense fut si vigoureuse que je finis par avoir gain de cause. Je lui prouvai clair comme le jour que l'asphyxie par le brasero étant une mort totalement ignorée dans ses phénomènes, aussi bien à la ville qu'au théâtre, elle offrait à la mise en scène des ressources presque sans limites et à la poésie les plus vastes horizons. C'est là-dessus qu'il se rendit. Quand nous sortîmes de l'infirmerie, notre scénario était parachevé. Le poète n'avait plus qu'à accomplir son œuvre, et il l'accomplit si rapidement qu'un mois après il me la donnait à lire.

III

C'était superbe! superbe! Il n'y eut qu'un cri là-dessus dans le collège, qui fut, bien entendu, notre premier public et s'arracha les deux ou trois copies que nous avions faites de notre drame... Superbe! Jamais je n'avais vu un succès aussi éclatant. Seulement, je constatai avec un étonnement joyeux, mêlé de je ne sais quel inexplicable dépit, que mon collaborateur n'avait pas aussi absolument qu'il s'en était vanté renoncé à mon humble prose. Dans maint endroit, il avait rétabli le texte si lestement supprimé, se contentant d'y broder, comme sur une trame solide, ses arabesques poétiques. Ainsi, pour ne parler que du passage déjà cité et qui me tenait au cœur, j'en conviens : « Comme sa taille est svelte et élancée, sa démarche noble et fière! Ah! pourquoi est-elle la fille d'un roi d'Espagne? Et dire que je l'aime, moi, pauvre pâtre! moi!... », je le retrouvai dans ces vers :

Comme sa taille est svelte et sa démarche fière!
Le diadème est fait pour cette tête altière;
Elle est jeune, elle est belle, elle est fille de Roi...
Et moi je l'aime, ô Dieu! Moi pauvre pâtre! moi!

C'était mieux, si vous voulez, plus énergique, plus vibrant, soit! Mais, en somme, c'était mon idée, et l'expression de mon idée presque mot à mot. Et il en allait de même pour toutes mes tirades, ou à peu près. Alors pourquoi Dutrou les avait-il si dédaigneusement biffées? Et pourquoi, à cette heure, répétait-il à qui voulait l'entendre que c'était lui qui avait *écrit* la pièce d'un bout à l'autre. Écrit, et non récrit, remarquez!

Cette prétention, à tant d'égards mensongère, soulevait en moi contre lui des mouvements de haine féroce, contenue toutefois par le respect que m'inspirait sa haute situation et surtout par *notre* succès, qui décidément était immense. Jamais, je le répète, je n'en avais vu d'aussi éclatant. L'enthousiasme était au comble. Des élèves il avait gagné les professeurs et jusqu'aux employés infimes. Le portier même, chez qui j'avais un compte assez fort de sucres d'orge à l'absinthe, alla jusqu'à me proposer de me remettre une partie — faible, il est vrai, mais enfin une partie — de ma dette, si je lui faisais don d'un manuscrit de notre œuvre portant notre double dédicace.

Seul, Mézerat, par sa froideur, semblait protester contre l'engouement général. Il avait, du reste, déclaré

une fois pour toutes qu'il ne lirait jamais les vers de Dutrou, ne suivant pas en art les mêmes voies que lui. Nos camarades n'en étaient que plus surexcités. Ils en arrivèrent à décider qu'il fallait que cette œuvre éminente vît le jour de la publicité. Mais comment? C'est là-dessus que s'établit une discussion qui longtemps passionna notre microcosme. Les uns voulaient la faire jouer... Mais où? Les autres la faire imprimer... Mais par qui? Un des plus exaltés fit une proposition qui, d'abord, réunit tous les suffrages. C'était de couvrir les frais d'impression à l'aide d'une souscription dont l'argent devait être fourni par notre classe seule. Mais quand on connut le chiffre que demandait l'imprimeur, la classe seule passa rapidement à d'autres moyens. Enfin quelqu'un trouva une solution qui fut adoptée par acclamations. On convint d'envoyer la pièce à Victor Hugo, alors exilé à Guernesey, en lui demandant avis et conseil.

En ce temps-là, c'était la marche communément suivie par les débutants, je dirais presque la marche obligatoire. On était sous l'Empire, et, en agissant ainsi, on ne rendait pas seulement hommage à un auteur illustre, on faisait acte d'opposition à un gouvernement détesté; car nous avions quinze ans, âge

où le gouvernement est toujours détesté. Aussi avec quel soin nous rédigeâmes la lettre destinée à accompagner l'envoi du manuscrit! Et l'adresse donc! la simple adresse tracée sur l'enveloppe, que de méditations elle nous coûta! Nous voulions qu'elle frappât les yeux du Maître, sans dessiller ceux de la police et que, sous une forme à la fois laconique et peu compromettante, elle enfermât et laissât transparaître tout un monde de pensées : récriminations contre le pouvoir, sympathie pour l'exilé, admiration pour le poète!

Je ne sais pas si la suscription à laquelle nous nous arrêtâmes exprimait tout cela, mais elle n'était, à coup sûr, ni longue ni banale.

Elle n'avait que trois mots et un seul point d'exclamation :

« Victor Hugo »
« Océan! »

Simplement!

Eh bien, cela lui parvint tout de même! Et même il nous répondit, le pauvre grand homme! Sa lettre, autant qu'il m'en souvient, ne différait pas sensiblement des quelques centaines d'autres qu'il était forcé

d'expédier chaque jour à ses jeunes correspondants des quatre coins du monde : « Vous êtes l'avenir, je suis le passé; vous arrivez, je pars; vous entrez dans la lumière, j'entre dans l'ombre, etc. » Mais, c'est égal, en la recevant, notre joie n'en fut pas moins immense; quant à celle de nos camarades, elle ne saurait se décrire. Je me contenterai de rapporter ce fait, entre beaucoup d'autres, qu'à la récréation qui suivit l'événement, on força Dutrou — toujours Dutrou! — à monter sur un banc et à lire à haute voix la fameuse réponse : « Vous êtes l'avenir, je suis... », enfin vous savez, et qu'on la lui fit bisser au milieu d'acclamations incoercibles. Après quoi, le plus ancien élève de philosophie monta sur le banc à son tour et nous harangua. C'était bien la gloire! la gloire en chambre, mais la gloire.

Oui! seulement notre embarras restait toujours le même, car enfin cette missive plus flatteuse que pratique ne faisait pas la moindre allusion au conseil demandé. Elle ne nous disait pas ce que nous devions faire de ce manuscrit qui menaçait de rester dans nos cartons. Mais nous n'y pensions guère! Nous avions un autographe de Victor Hugo et adressé à nous! Que rêver de plus? Il faisait le tour du collège, cet auto-

graphe adorable, sujet pour nous d'orgueil, pour les autres d'envie et peut-être un peu aussi de dissipation. A ce point que, sous ce prétexte, Mazerat voulut en arrêter la circulation et essaya de nous le confisquer; mais il fut forcé de nous le rendre devant les protestations indignées de toute la classe honorée en nos personnes. Finalement, nous le tirâmes au sort, mon collaborateur et moi. Et même ce fut lui qui le gagna. Oh! ce Dutrou!

Cependant le temps avait marché, l'époque de l'examen du baccalauréat était venue. Nous quittâmes tous les deux le collège pour accomplir ce grand acte. Il fut reçu, moi aussi: la vie nous prit l'un et l'autre, nous sépara l'un de l'autre et je ne pensai plus ni à Dutrou, ni au manuscrit, ni à Inès, ni au Brasero.

DEUXIÈME PARTIE

Depuis deux ans j'étais sorti du collège. Je faisais mon droit avec toutes ses circonstances et dépendances, et ces dernières m'occupaient beaucoup. Mes anciennes velléités littéraires avaient disparu. S'il m'arrivait d'y songer parfois, c'était pour en sourire. J'en concluais naïvement que mes jeunes ambitions étaient mortes... Comme je me trompais! Un événement en apparence futile vint me prouver qu'elles n'étaient qu'endormies et les réveilla plus vivantes que jamais.

I

Un jour, c'était le 20 janvier 186.. (oh! la date est gravée dans ma mémoire), je reçus d'Adrien Raymond, l'un des deux ou trois cents amis intimes de ma jeunesse, le billet laconique ainsi conçu :

« Mélanie embrassera la carrière théâtrale (!) demain soir, à sept heures précises, au théâtre des Bati-

gnolles (!!) dans une pièce inédite d'un jeune inconnu (!!!)

« J'irai te prendre vers six heures et demie.

A { demain,
mitiés,
drien. »

Pourquoi ce simple essai de décentralisation littéraire dans la banlieue me causa-t-il une émotion extraordinaire?

Oh! Mélanie n'y était pour rien.

Je ne connaissais que de vue cette jolie fille, blonde et mince, du genre qu'on appelait autrefois « lorette. » (Consulter les glossaires).

Je savais bien qu'elle recevait chez elle beaucoup de comédiens, mais cette façon particulièrement intime d'étudier l'art dramatique ne m'autorisait pas à faire grand fond sur son talent — au théâtre.

Non! Ce n'était pas ce début-là qui me troublait à ce point; c'était l'autre, celui de l'auteur inédit, du jeune inconnu.

Ainsi donc, il y avait un homme heureux entre tous les hommes, qui allait faire jouer une pièce de lui,

une pièce en trois actes, sa première œuvre, sans doute. Il allait se révéler aux multitudes, leur imposer le joug de sa pensée, les entraîner par sa passion, les séduire par son esprit, les captiver par son talent! Deux heures suffiraient à édifier son triomphe; le soir même il verrait devant lui s'ouvrir toutes grandes les portes d'or de la gloire; il voltigerait, nom ailé, sur la bouche des hommes; il réaliserait ce rêve que j'aurais pu réaliser, moi aussi, car, moi aussi, j'avais été poète, que dis-je? je l'étais encore, je le sentais bien, je ne le sentais que trop, hélas! à la vivacité de mes souvenirs et à l'amertume de mes regrets...

La nuit fut mauvaise. La journée du lendemain me trouva nerveux, morose, impatient. Aussi, quand à six heures et demie Adrien vint sonner à ma porte, je ne le fis même pas entrer chez moi; je l'entraînai rapidement vers le théâtre, où nous arrivâmes avec une grande avance.

L'édifice était illuminé *a giorno* pour la circonstance. Une foule énorme en assiégeait les abords.

A chaque instant, des fiacres et même des voitures de maître déversaient, devant la façade brillante, des jeunes messieurs très élégants ou des jeunes dames exagérément parées. Visiblement, le tout-Paris fêtard

de cette époque s'était donné rendez-vous à ce double début. Je crois bien que contrairement à moi ces gens-là étaient plus curieux des prémisses (!) de la jeune actrice que de celles du jeune auteur. Quoi qu'il en soit, ils avaient dû venir en masse, car toutes les places étaient prises, tous les guichets fermés.

Mais nos stalles étaient retenues, nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée et je jetai les yeux sur l'affiche...

— Ah!

— Qu'as-tu? me dit Adrien.

— Rien, un peu froid... Entrons vite! fis-je en dissimulant une émotion bien justifiée.

Savez-vous ce que j'avais lu sur cette affiche, et en caractères énormes? « *Inès, drame en trois actes et en vers.* »

Inès! la moitié de mon titre! Trois actes... les trois quarts de ma pièce! Et un drame aussi! Et en vers comme le mien! Quelle ironie cruelle du Destin!

J'entrai, en soupirant, dans la salle.

Superbe, cette salle!

Je ne parle ici, bien entendu, ni de la beauté de son architecture, ni de l'ampleur de ses dimensions, ni de la richesse de ses ornements. Oh! non, je ne fais allusion qu'à l'élégance de ses spectateurs; sauf le cintre,

plein à craquer de ce public légèrement mêlé qu'on appelle le *vrai public*, — quand il vous applaudit — toutes les autres places étaient occupées par une société des plus *select* et, d'ordinaire, rare en ces parages. Le parterre et l'orchestre étaient garnis d'hommes en frac noir, cravatés de blanc, gantés de clair, d'âges très variés, mais de tenue uniformément irréprochable. Dans les loges, au balcon, aux galeries, les femmes, toutes jeunes et jolies, ou en ayant l'air, étalaient ces toilettes de coupe provocante, d'arrangement capiteux que toutes les femmes portent aujourd'hui, mais qui, dans ce temps-là, étaient réservées à une élite et faisaient miroiter leurs diamants, étinceler leurs sourires et chatoyer leurs chignons jaunes alors symboliques, un peu à la manière d'un bouchon de paille.

Tout ce monde se connaissait, se lorgnait, se faisait de petits sourires amicaux, échangeait de petits signes maçoniques, ou même se communiquait ses impressions, tout haut, d'une place à l'autre... C'était une famille!... un peu turbulente peut-être, mais une famille, et qui, manifestement, n'était pas venue là pour s'ennuyer.

Seules, les baignoires sombres, réservées sans doute

aux parents et amis du jeune inconnu, semblaient protester, par leur silence, contre l'entrain exubérant de cette jeunesse brillante et bruyante.

On se montrait, dans la foule, deux auteurs célèbres, quatre peintres connus, quelques membres du Jockey et un critique influent.

On regardait beaucoup aussi dans la première loge du milieu, encadrée, comme les autres, du reste, d'une arcade légère en bois peint, figurant assez bien une niche, une dame modestement décolletée et, debout derrière elle, un monsieur surdécoré, qui négligemment appuyé à l'une des frêles colonnettes de l'édicule, se penchait fréquemment sur sa compagne pour lui parler en souriant. Le bruit courait dans la salle que c'était M. le sous-préfet de Saint-Denis avec *son épouse*. Décidément, l'auteur et mademoiselle Mélanie avaient, en des genres différents, de bien belles connaissances.

Mais, subitement, le silence se fit, on frappait les trois coups. Tout le monde s'assit et l'orchestre entama l'ouverture. C'était une sorte de pot-pourri composé d'airs exotiques, parmi lesquels, à ma grande surprise, je reconnus la « cachucha ». Certes, à ce moment, cette danse faisait fureur, mais n'était-ce pas un étrange

lever de rideau pour un drame?... à moins qu'il ne fût espagnol... Espagnol!

Je me sentis au cœur un léger pincement.

Solennellement, le rideau se leva. La toile de fond représentait quelque chose comme la butte Montmartre, mais je devinai tout de suite que c'était une montagne plus sérieuse aux quelques arbres de renfort et surtout aux blocs de rochers plantés çà et là sur la scène. Assis sur l'un deux, un jeune homme, le mouchoir rouge en tête, la peau de bique à l'épaule, les espadrilles aux pieds, se leva lentement, fit quelques pas et, nerveusement, attaqua le premier vers...

Hein?

Puis le second...

J'eus comme un vertige. Cet homme était mon pâtre, cette butte Montmartre ma Sierra, cette Inès mon Brasero... C'était *ma* pièce que l'on jouait!

II

Quel moment! Je ne voyais plus, je n'entendais plus, il me semblait que toutes les lorgnettes se braquaient sur moi. Je voulais à la fois mille choses : m'enfuir,

me cacher, pénétrer dans le théâtre, arrêter la représentation, dévoiler l'infâme Dutrou, lui reprocher sa trahison, le souffleter; je voulais... que sais-je? Mais, par un puissant effort, je me contins. Après tout, nul que moi ne savait que j'étais son collaborateur. Il n'y avait pas de danger que le traître eût révélé mon nom. (Au fond, c'était peut-être de cela que je lui en voulais le plus.) Je restai cloué dans ma stalle et, pâle, frémissant, j'écoutai mon œuvre.

Oui, oh! c'était bien elle.

On en était à la deuxième du premier. Le pâtre venait d'achever son monologue. On entendait au loin la chasse du roi Philippe indiquée par la fanfare étouffée des cors, et plus près se rapprochant toujours, le galop frénétique d'un cheval emporté, mêlé aux appels désespérés d'une femme en détresse. Le pâtre s'était élancé dans la coulisse et après avoir arrêté le cheval — toujours dans la coulisse, — revenait en scène, portant dans ses bras Inès évanouie qu'il déposait doucement sur un des rochers préparés à cet effet.

Cette entrée superbe (elle était de moi), fut saluée par une triple salve d'applaudissements. Cela me détendit un peu et quand la jeune fille échevelée,

revenant à elle, ouvrit ses yeux magnifiques et murmura d'une voix tremblante et faible comme un souffle :

Quel est cet homme?.. Où suis-je?.. Et qu'est-il arrivé?

les bravos reprirent de plus belle et je me surpris à l'applaudir, moi aussi, avec un réel enthousiasme.

Ah ! il ne fut pas de longue durée.

Certainement, cette note faible comme un souffle était exquise et juste, donnée par une femme qui sort d'un évanouissement. Le malheur fût qu'après en être sortie, Mélanie continua à donner la même note. Hélas ! elle n'en pouvait donner d'autres ! C'était tout ce que lui permettait sa voix étranglée par l'émotion inséparable d'un premier début, émotion qui loin de se calmer, augmentait au contraire.

La scène de l'Infante avec le pâtre en souffrit déplorablement. Pendant quelque temps encore le dialogue soutint l'actrice, mais quand elle en arriva à raconter seule ses aventures de chasse perdue, de cheval emporté, personne n'entendit plus un traître mot de ce récit qui, dans ma prose, était court, mais que la poésie incontinente de l'infâme Dutrou avait démesurément allongé.

Aphone de peur, Mélanie ne disait plus son rôle elle le susurrait, elle ne prononçait pas un mot, elle mâchait un souffle.

Ce que je craignais, arriva.

Un loustic impatienté cria du cintre :

— Plus haut donc, petite chipie!

Et un Monsieur de l'Orchestre, mieux élevé, demanda discrètement « s'il y avait quelqu'un de malade dans la maison ».

Mais le *vrai public*, protesta et le calme se rétablit.

D'ailleurs l'entrée de Philippe, Roy des Espagnes, accompagné d'un jeune seigneur qui, à lui seul, représentait toute sa suite, fit une heureuse diversion.

Il était très convenable ce jeune seigneur, bien campé, bien costumé, bien grimé. Mais, sous sa barbe à la Charles-Quint, il me semblait le reconnaître. C'était, en effet, un de nos amis, je l'appris plus tard, qui n'ayant pas de billet, s'était engagé comme comparse pour la soirée afin d'assister aux débuts de celle qu'il aimait. Hélas! qui m'eût dit que cet amour serait la cause... Mais tout viendra en son temps, n'anticipons pas.

Donc, le calme s'était rétabli. Sa Majesté catholique retrouvant l'Infante saine et sauve, avait pu se livrer

devant un auditoire redevenu silencieux et même sympathique, à des effusions paternelles envers sa fille et reconnaissantes envers son sauveur. La pièce avait repris son cours un instant troublé. De moment en moment, l'intérêt grandissait, on recommençait à applaudir et, comme on avançait rapidement vers la fin de l'acte, j'étais en droit d'espérer que le rideau baisserait sur un triomphe, quand un nouvel incident, et celui-ci plus inquiétant que le premier, car il était dû à la malveillance, vint arracher à ses émotions la salle captivée et me rejeter dans les affres de l'incertitude.

Tout près de nous, dans une loge du rez-de-chaussée donnant sur la scène, côté jardin, et qui, jusque-là, était restée vide, un grand jeune homme venait d'entrer. Sans moustaches, avec ses longs favoris blonds, il ressemblait à un officier de marine en bourgeois — et en bordée. Il tenait à la main une sorte de rouleau en chagrin noir qu'il déposa sur une chaise, en entrant.

Tranquillement, il tira ses manchettes, affermit son nœud de cravate, passa la main dans ses cheveux et s'assit. Puis, prenant dans son rouleau qui était un étui, une sorte de longue-vue, il appuya ses deux

coudes sur le rebord de la loge et lorgna les acteurs. Mais tout cela, gravement, sans regarder la salle qui, tout entière, le regardait.

Pourquoi le regardait-elle?

En somme, il ne faisait rien là qui ne fût ordinaire, mais elle semblait attendre de lui quelque chose qui ne le fût pas.

Elle avait raison.

Au bout d'un instant, le jeune officier ne trouvant probablement pas sa lunette au point, l'allongea d'un cran et se remit à lorgner.

Une petite rumeur gaie courut dans la salle.

Quelques secondes après, toujours avec la même gravité, il l'allongea d'un nouveau cran...

La rumeur grandit.

... Puis de deux! De trois! De quatre!!

L'instrument, alors développé dans toute sa longueur, mesurait au moins un mètre cinquante. Il barrait la scène. Les artistes étaient obligés de faire un détour pour l'éviter. Une fois même, son propriétaire qui le manœuvrait incessamment de gauche à droite et de droite à gauche, en heurta la suite du Roy d'Espagne.

Oh! alors on éclata!... Et d'un rire qui, de la salle

gagna la scène où le coup du télescope avait déjà jeté quelque désarroi. Je vis ou je crus voir, dans le tumulte, Inès furieuse se rapprocher vivement de la loge (côté jardin) et quereller le jeune midshipman. Même, à un moment, il me sembla bien lui entendre dire avec impatience : « Eh bien, oui, là! ce soir! Mais rentre ta lorgnette, voyons, Jules! »

Toutefois, je n'oserais l'affirmer, car j'étais fort ému et le tapage était grand.

Enfin, de nouveau, le *vrai public* protesta. Jules rentra sa lorgnette, le silence se fit et, de nouveau, je me repris à espérer. Mais il était écrit que cette infortuné premier acte était voué à tous les malheurs. Après la peur, après la malveillance, il fallut que le hasard vînt, à son tour, en entraver le succès.

Depuis quelque temps déjà, « la suite du Roy Philippe » m'inquiétait. Par instants, ce jeune seigneur était pris de mouvements convulsifs, aspirait l'air fortement, quoique avec peine, en portant rapidement la main à sa bouche... Que se passait-il donc en lui ? Je ne le sus que trop vite. Au moment où... (notez qu'il n'y avait plus que dix vers à dire pour que l'acte fût fini... Oh! la fatalité)! Au moment, dis-je, où le Roy allait sortir avec sa « suite », celle-ci laissa échapper un

éternuement formidable. (J'ai su depuis que le théâtre lui avait donné la barbe d'un figurant qui prisait.) Le maudit rire recommença de plus laide. Et l'éternuement aussi! Et cette fois encore plus sonore! Et comme immédiatement après (toujours la fatalité!) Philippe interpellant cette victime des jeux de l'amour et du tabac, lui adressait ce vers par trop imité d'Hernani :

Couvrez-vous donc, monsieur, vous êtes grand d'Espagne!

l'auditoire, saisissant l'allusion, ne mit plus de bornes à son hilarité, et c'est au milieu des rires qui redoublaient, des éternuements qui continuaient et, il faut bien le dire aussi, des applaudissements du *vrai public* qui augmentaient, que le rideau baissa enfin pour la première fois.

III

Ouf! Je respirai comme un homme qui, depuis longtemps sous l'eau, est remonté à la surface et, pour voir clair dans mon résultat, je fis ma caisse.

Après tout, l'acte n'avait pas si mal marché. On en avait à peu près écouté la moitié, entendu un bon

quart et applaudi le reste. Les accidents qui l'avaient interrompu ne venant pas de la pièce, ne la touchaient pas. En définitive, l'auteur couchait sur ses positions.

Cependant, mon état d'âme était singulier.

D'une part, j'étais toujours furieux contre le collaborateur déloyal qui m'avait volé mon drame et le livrait ainsi sans mon consentement, aux pires aléas, furieux contre la débutante inepte, qui en compromettait la réussite, furieux contre ce Jules qui, sans plus se soucier de mon œuvre, employait les moyens que l'on sait pour amener la jeune femme à composition, furieux encore contre la « suite du Roy » qui, si intempestivement, jouait les Ducantal dans un rôle de grand d'Espagne...

Mais, d'autre part, ces applaudissements que j'entendais pour la première fois avaient, par leur douceur fière et encore inconnue, singulièrement atténué, en les compliquant, mes sensations premières.

Certainement, j'aurais voulu que la pièce de l'infâme Dutrou tombât pour le punir de sa félonie, mais j'aurais voulu que la mienne réussît pour m'entendre applaudir encore ; car il y avait deux pièces dans cette pièce : l'une dont on riait et qui était de lui, l'autre qu'on applaudissait et qui était de moi.

Maintenant, était-ce la mienne qui sauverait la sienne ou la sienne qui perdrait la mienne? Je me le demandais avec inquiétude et j'avais malheureusement beaucoup de raisons pour résoudre la question dans ce dernier sens.

Et puis, ce premier acte n'avait pas été pris assez au sérieux. Tous les incidents fâcheux qui s'y multipliaient avaient allumé une gaîté qui, déjà teintée de malice, pouvait dégénérer en hostilité.

La foule est un fauve. Elle avait goûté au sang, qui sait si elle n'allait pas devenir féroce?

C'est dans ces anxiétés que me surprit le second acte.

La première impression n'en fut pas bonne. On sait qu'il se passait à l'Escurial. Le rideau se releva sur un salon Louis XV. Le public ne comprit pas. C'était pourtant simple. De même que le Théâtre des Batignolles n'avait d'autre montagne que la Butte Montmartre pour représenter une Sierra, il n'avait, pour représenter l'intérieur d'un palais espagnol au XVIe siècle, qu'un salon parisien au XVIIIe. De plus indulgents se seraient dit que le plus beau théâtre, comme la plus belle fille du monde, ne peut donner que ce qu'il a et ils auraient négligé ce détail. Mais les spectateurs ne

le prirent pas ainsi. Ce parachronisme les choqua, et ils le manifestèrent hautement.

Pour les ramener à de meilleurs sentiments, je comptais beaucoup sur l'action qui, dès le premier vers, s'engageait fortement et dont les péripéties étaient des plus poignantes. Je comptais sans Dutrou. Ce misérable qui, de mon second et mon troisième actes, n'en avait fait qu'un, avait entassé dans celui-ci toutes les situations de ces deux-là. Et, au lieu de fondre ces situations, il les avait juxtaposées sans art, sans préparation, presque sans lien. De cet amalgame pléthorique de faits inexpliqués résultait une obscurité telle que moi-même j'avais peine à reconnaître *mon* drame dans *son* drame — et même à le suivre.

Quant au public, il n'y avait pas à se tromper sur son opinion, il toussait, il se mouchait, il interpellait les acteurs, il réclamait des explications, il indiquait des coupures. Ça allait mal, très mal... lorsque entra Inès accompagnée de sa confidente. Mais cette entrée ne suspendit ni les protestations, ni les observations, ni les interruptions, et je pensai tristement que c'en était fait du succès.

Pourtant, un suprême espoir me restait.

Je savais que nous approchions de la maîtresse scène de l'œuvre, après celle du *Brasero*, bien entendu, et j'estimais encore que si nous pouvions y arriver, la pièce était sauvée... Eh bien! nous y arrivâmes non sans peine, mais quel déboire affreux m'y attendait!

Excusez ma douleur, comme on dit dans les tragédies, mais en vérité quand ce souvenir me revient en mémoire, même après tant d'années, je me sens le cœur inondé d'amertume et, comme Achille, la colère me prend aux cheveux.

Si j'ai raison, jugez-en.

Dans mon texte, à moi, Philippe voulant reconnaître le dévouement du jeune montagnard l'avait mandé à l'Escurial. Là, après lui avoir dit que *tout l'or de ses Indes* ne suffiraient pas à récompenser son courage, il lui offrait une somme beaucoup moindre, mais néanmoins considérable que le pâtre repoussait fièrement en la qualifiant de vil métal. J'avais profité de cette situation pour mettre face à face l'autocratie et la démocratie et soulever les plus hautes questions philosophiques et sociales dans lesquelles, d'ailleurs, le prolétaire collait l'autocrate à tous coups.

Eh bien, ce dialogue si profondément humain, cette thèse d'une actualité éternelle, devinez ce que mon

collaborateur en avait fait, ce qu'il avait osé en faire? Il l'avait biffée simplement, et remplacée par une autre, oui! une autre où le Roy déplorait la misère de sa grandeur et vantait à l'homme du peuple la grandeur de sa misère. Une variante du Savetier et du Financier! Non! Mais, comprenez-vous ça?

Et, plus fort! La salle, jusqu'alors si houleuse, s'était rassérénée. Elle écoutait cet amas de balivernes rimées, elles ne toussait plus, elle ne bâillait plus... je vous dis qu'elle é-cou-tait?

Il y a même un moment où j'entendis battre des mains, ma parole d'honneur!.. Ah çà! est-ce qu'on allait applaudir Dutrou maintenant? Est-ce que Dutrou allait décidément voltiger, nom ailé, sur la bouche des hommes? Évidemment, ce calme était de la stupeur, ces applaudissements de l'ironie, je n'en faisais aucun doute, je me le disais, je me le répétais et néanmoins j'étais écœuré, indigné, exaspéré même... J'en étais venu à implorer du hasard quelqu'une de ces catastrophes qu'il nous avait jusque-là si libéralement prodiguées pour étouffer sous son tumulte le galimatias honteux de ces banalités macaroniques... Le hasard m'exauça. Il me fit même la bonne mesure.

Tout à coup, dans ce calme hébété, un fort craque-

ment se fit entendre. La salle entière se tourna vers la loge du sous-préfet d'où partait le bruit.

La colonnette en bois vermoulu sur laquelle il s'appuyait s'était subitement déclouée et l'infortuné fonctionnaire la tenait à la main, comme une lance. Il n'osait la rentrer dans la loge de peur d'atteindre *son épouse* qui s'effarait et, ne sachant où la mettre, où se mettre, que faire, il restait là, debout, immobile, ébahi, dans cette situation comique et dans cette pose ridicule.

Alors, ce fut une explosion de rires, une avalanche de quolibets... un délire! « Il la rentrera! Il ne la rentrera pas! C'est le sire de Framboisy! Bravo le lancier! » Les hommes corrects avaient perdu toute retenue, ils se roulaient, ils se tordaient, ils cassaient leurs cols, se tapaient sur les cuisses, levaient les jambes en l'air; les femmes congestionnées, courbées, à bout de souffle, se tenaient les côtes, se renversaient dans des contorsions qui faisaient sauter leurs boutons de corsage, avec des airs souffrants et de petits cris hystériques.

Et sans même que l'on s'en aperçût, le second acte finit, perdu dans cette gaîté démente et qui ne devait plus s'arrêter.

Tant pis! Dutrou ne l'avait pas volé.

IV

Quant au troisième — et dernier — (puisqu'il s'était permis de m'en supprimer un) ce qui s'y passa est inénarrable.

Néanmoins, si difficile qu'en soit le récit, si humiliant qu'en soit le souvenir, je voudrais bien vous en donner une idée fût-elle vague. Mais comment retracer l'incohérent, préciser le chaotique, recomposer l'inextricable? Enfin, pour vous, je l'essaierai.

Et d'abord, il faut vous dire que pendant ce dernier entr'acte, sous prétexte de féliciter — ou de consoler — l'auteur et aussi les actrices, j'imagine, leurs amis et bien d'autres personnes derrière eux s'étaient introduits dans le théâtre, par la porte de communication qui mène de la salle aux coulisses. Même beaucoup de ces consolateurs avaient dû y rester, car après le lever du rideau, nombre de places étaient vides.

Ah! l'on ne s'en serait guère douté au vacarme que faisait le restant des spectateurs. Je l'avais bien dit que le fauve deviendrait féroce. Impossible d'entendre quoique ce fût de la pièce qui se jouait dans cet

assourdissant charivari. On vociférait, on sifflait, on imitait le cri des animaux les plus divers. De temps à autre, comme il arrive dans toutes les foules parisiennes qui s'amusent, une scie; toujours la même. revenait dominant le tumulte :

« Mélanie, m'aimes-tu? » suivie de réponses variées mais impossibles à reproduire.

Et le *vrai public*, allez-vous me dire, qu'était-il devenu dans tout cela? Ah! le vrai public, il avait disparu, le vrai public! attiré, entraîné, absorbé par l'irrésistible succion de ce cyclone joyeux.

Moi-même (vous voyez que je ne me fais pas meilleur que je le suis) moi-même à partir du moment où, le décor de la chambre de l'Infante m'étant apparu vierge de tout Brasero, j'avais acquis la conviction déjà à peu près faite que mon collaborateur l'avait supprimé dans la pièce comme sur l'affiche, pour substituer son dénouement au mien, j'étais passé à l'ennemi avec armes et bagages. Je m'appliquais à reproduire la plainte passionnée du chat de Mars avec une vérité, je mugissais « Mélanie, m'aimes-tu? » avec une verve dont toute l'assistance me récompensait par des témoignages bien flatteurs. Non! Non! ce drame n'était plus le mien. Il allait aux abîmes, j'en étais

ravi, et je l'y aidais de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Les acteurs, cependant, continuaient à jouer, ou plutôt, je crois qu'ils profitaient du bruit pour se communiquer leurs impressions intimes, tout en faisant les passades, jeux de physionomie et autres gestes afférents aux vers qu'il leur eût été d'ailleurs très inutile de réciter, pressant leur jeu muet pour arriver à la fin de cette corvée avec une hâte bien concevable.

Quant à ceux des spectateurs qui étaient restés dans les coulisses, ils ne laissaient pas de nous donner de leurs nouvelles par ci, par là :

Jules, par exemple, entr'ouvrit le battant d'une porte, y passa la tête et amoureusement soupira un : « Mélanie, m'aimes-tu? » très réussi.

Notre ami, « la suite du Roy » fit aussi beaucoup d'effet en apparaissant avec un papier à la main et en disant : « C'est la note du gaz : vingt réaux, trois maravédis... Vous n'avez pas de monnaie? Je repasserai. »

Mais le plus grand succès fut pour une demoiselle à chignon jaune qui entra les yeux baissés et demanda timidement : « Philippe n'est pas chez lui? »

Tous ces propos et joyeux devis avaient leur écho

dans la salle qui les renvoyait en gerbes de mots et en fusées de rires.

C'était un vrai feu d'artifice!

Mais ce fut au dénouement qu'on tira le bouquet. Dans cette noble scène du double suicide par le carbone, transformé en assassinat vulgaire à l'aide d'un instrument tranchant, au moment où l'Infante expirée était étendue tout de son long sur le tapis, et ce pendant que son pâtre se lamentait interminablement sur la morte adorée, en brandissant le poignard (un poignard! Idiot de Dutrou va!) avec lequel il l'avait tuée et allait se tuer lui-même, les portes du fond s'ouvrirent avec fracas. Quatre jeunes hommes en habit noir apparurent et embouchant les cors du roi Philippe, sonnèrent une fanfare retentissante.

En même temps, le solde des amis et des amies entassés dans les coulisses entrèrent par les portes latérales et envahirent la scène en esquissant des pas plus ou moins espagnols. Mais, du coup, Mélanie bondit sur ses pieds, fit claquer ses doigts, comme des castagnettes, cambra sa taille et se campant devant le public lui cria, et cette fois avec sa vraie voix qui était perçante : « Flûte! Flûte! Et flûte! »

Ce fut sur ce vocable éminemment parisien, au

milieu d'applaudissements frénétiques et d'ovations inouïes même dans les plus grands succès, que le rideau tomba, sur la pièce tombée.

V

Oui, oui, je sais ce que vous allez me dire : l'histoire est invraisemblable, n'est-ce pas? Et moi je vous répondrai qu'elle est vraie. En vain vous m'objecterez que, même dans un théâtre non subventionné, même aujourd'hui, sous notre régime de liberté — tempéré par la licence — on ne tolèrerait pas un pareil scandale; je vous riposterai qu'au temps où cette aventure se passait, nous vivions sous un tyran et cela explique tout et même davantage, comme vous allez le voir.

Car ce n'était pas fini !

Maintenant, le public réclamait l'auteur à grands cris. Il voulait au moins son nom, et, comme on le lui faisait attendre, il rugissait, il trépignait. Et moi, avec la lâcheté égoïste de l'homme qui se sait à l'abri d'un malheur, je le fomentais de mon mieux et je rugissais et je trépignais plus fort que les autres.

Mais comme décidément rien ne venait, ni personne, malgré quelques enragés qui persistaient à réclamer bruyamment, on allait partir... quand le rideau se releva.

Étonnement!

Le régisseur entra, fit les trois saluts d'usage dans un grand silence...

Qu'allait-il dire?

« Mesdames et Messieurs, prononça-t-il en vibrant, le drrame que nous avons eu l'honneurr de rreprrésenter devant vous est de Monsieur... Dutrrou!... »

Ce nom déchaîna un véritable tonnerre d'exclamations, de cris, de huées. Mais il dominait la tempête. Dutrou! Ah!.. Dutrou!! Dutrou! Ah! Ah! On le hurlait, on le grognait, on le chantait, on le modulait. Pour cette fois, mon collaborateur pouvait se vanter de voltiger sur la bouche des hommes. Cependant le régisseur qui semblait ne pas avoir tout dit, s'avançant d'un pas encore vers la rampe, jeta dans le bruit ces mots que moi seul peut-être j'entendis : « Et de Monsieur... » Grand Dieu! Mon nom à moi! C'était mon nom! Il m'avait fait nommer le misérable!

De la tête, des épaules, des coudes, je fis une trouée dans la foule et m'enfuis tout courant jusque

chez moi, maudissant l'infâme Dutrou qui se voyant tombé, voulait m'entraîner dans sa chute, conspuant ce public stupide qui traitait les auteurs comme de simples pîtres, et jurant bien de renoncer désormais au théâtre, à ses pompes et à mes œuvres puisqu'on s'y exposait à la chance de pareils dangers, à l'humiliation de pareilles insultes...

Six mois après je portais *Le Parasite* à l'Odéon.

COMMENT ON FAIT UNE PIÈCE

COMMENT ON FAIT UNE PIÈCE

LETTRE A M. ABRAHAM DREYFUS

1884

Vous me demandez comment on fait une pièce, mon cher Dreyfus. Je vais bien vous étonner peut-être, mais, en mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, je vous déclare que je n'en sais rien, que vous n'en savez rien, que personne n'en sait rien, et l'auteur d'une pièce moins encore que personne.

Vous ne me croyez pas?

Voyons!

Voilà un monsieur très fort, un homme de théâtre, un dramaturge vingt fois acclamé, en plein talent, en plein succès. Il a écrit une comédie, il y a mis tous

ses soins, tout son temps, toute sa science; il n'a rien laissé au hasard. Il vient de la terminer et il est content. Selon l'expression consacrée, l'effet est sûr! Mais comme il est prudent, il ne s'en tient pas à son seul avis; il consulte des amis, des gens du métier comme lui, habiles comme lui, heureux comme lui; il leur lit sa pièce... Je ne dirai pas qu'ils sonts contents... — il faudrait un autre mot — mais enfin, raison de plus : l'effet est sûr!

Il va trouver un directeur, un vieux routier qui a toutes les chances d'être perspicace, vu son expérience, et toutes les raisons d'être difficile, vu son intérêt; il lui communique le manuscrit et, dès qu'il lui en a donné connaissance, ce Napoléon de la scène, ce stratégiste du succès est saisi d'une émotion profonde, mais facile à comprendre chez un homme persuadé qu'on vient de lui mettre cinq cent mille francs dans la main. Il exulte, il éclate, il presse l'auteur dans ses bras, il lui prodigue les adjectifs les plus flatteurs, qui commencent par « sublime » et qui vont en augmentant; il lui donne les noms les plus doux : Shakespeare, Duvert et Lauzanne, Rossini, Offenbach!.. selon la scène qu'il dirige; il n'est pas seulement content, lui, il est ravi, il est radieux... — l'effet est sûr!

Attendez! ce n'est pas tout. On lit aux acteurs... Même enthousiasme! Tous sont contents, je ne dis pas de la pièce! ils ne l'ont pas écoutée, — mais au moins de leur rôle, par hasard et pour cette fois seulement... tous contents! Leurs effets sont sûrs!

Là-dessus, on répète deux mois devant les familiers du théâtre, qui se succèdent dans les profondeurs de la salle obscure et manifestent le même délire. Il n'est pas jusqu'aux soixante pompiers de service qui, pendant ces soixante répétitions, n'aient invariablement ri et pleuré aux mêmes passages. Or chacun sait que le pompier est le moderne Laforêt de nos Molières modernes, dirait M. Prud'homme, et que, quand le pompier est content... l'effet est sûr!

Arrive la répétition générale... Un triomphe! Bravos! bis! cris! rappels! toutes les herbes du succès... Et notez que ce public de la veille, sauf un contingent minime et insignifiant, sera le public du lendemain, le même... Effet sûr, je vous dis! sûr! sûr!

Le lendemain, on joue la pièce... Elle tombe à plat!

Eh bien alors?...

Si l'auteur sait ce qu'il fait, s'il est maître de son procédé, expliquez-moi donc pourquoi après avoir fait vingt bonnes pièces, il en fait une mauvaise?

Et ne me dites pas que l'insuccès ne prouve rien, vous me feriez de la peine, mon ami.

Mon Dieu, je n'entends nier, vous le comprenez bien, ni le talent, ni l'habileté, ni l'expérience; ce sont, pour parler comme les philosophes, des facteurs importants. Mais dans quelles proportions concourent-ils au résultat? C'est là, je le répète, ce que tout le monde ignore et l'auteur aussi bien que tout le monde.

Le poète en mal de pièce est un être inconscient, quoi qu'il en pense, et son œuvre est une œuvre d'instinct plutôt que de volonté.

Croyez-moi, mon cher Dreyfus, en cela comme en toute chose, le plus malin fait ce qu'il peut, et, s'il réussit, il dit qu'il l'a fait exprès. Voilà la vérité. Au fond, un auteur sait quelquefois ce qu'il a voulu faire, rarement ce qu'il a fait; mais, quant à savoir comment il l'a fait... je l'en défie!

Ou alors, si c'est bon, qu'il recommence! Je ne sors pas de là!

Dans notre métier, voyez-vous, il y a quelque chose d'irrecommençable, qui en fait un art, quelque chose de génial qui l'ennoblit, quelque chose de fatalement aléatoire qui le rend attrayant et redoutable.

Vouloir démonter le chef-d'œuvre, dévisser l'idéal, déboulonner le mystère, à l'instar du baby qui cherche la « petite bête » d'une montre, c'est faire, ainsi que lui, œuvre puérile et vaine.

Voulez-vous me permettre une comparaison physiologique? Si étrange que cela paraisse, elle rendra ma démonstration plus claire.

L'enfantement purement intellectuel ressemble à l'autre, — celui qui ne l'est pas — purement. Les organes sont différents, mais la genèse est pareille.

Un poète en quête d'aventures rencontre une idée, et s'en éprend. L'en voilà féru. Elle lui semble adorable et belle entre les belles. Il ne pense plus qu'à Elle, Il ne voit plus qu'Elle. C'est un amour véritable. Lui en a tous les désirs, Elle en a toutes les résistances. Sans cesse Il la poursuit, toujours Elle lui échappe, *et fugit ad salices*. Enfin, Il la saisit et s'unit à Elle... C'est la conception.

Maintenant, il y a quelque chose en son cerveau qui ne vit pas encore, mais qui existe et qu'il sent vaguement tressaillir, avec un bonheur ineffable. Cet embryon de son intelligence, il le rêve beau, il est fier de lui, il le nourrit des réserves de sa mémoire, des trouvailles de son imagination, de la substance de

sa pensée. Cela dure un jour, un mois, un an, dix ans... C'est la gestation.

Enfin, l'enfant est arrivé à terme, l'auteur écrit, c'est-à-dire qu'il l'amène au jour... C'est la parturition, souvent longue, toujours pénible, parfois vicieuse, car il se peut que le petit être ne se présente pas normalement et s'offre, au contraire, dans les positions les plus invraisemblables, les plus difficiles, et alors, en avant toutes les ressources de l'obstétrique, toutes, excepté le chloroforme, car il faut qu'il y ait souffrance, parce qu'il faut qu'il y ait effort.

Quelquefois le travail s'est arrêté dès le début : l'Idée n'était pas féconde ou pas fécondée. C'est une fausse grossesse. D'autres fois, le produit vient avant terme : en langage scientifique, cela s'appelle un avortement, en argot de théâtre, un four.

Mais je suppose qu'il naisse viable, qu'est-ce que vous connaissez de lui? Rien! Et même de ses origines? Rien! Vous le trouvez beau? Qu'en savez vous? Vous prétendez qu'il est de vous? Qui le prouve?

Est-ce qu'intellectuellement comme physiologiquement il n'y a pas des pères putatifs? Est-ce que le vrai père d'un enfant ou le vrai auteur d'une œuvre est nécessairement celui qu'on croit et qui croit l'être?

La femme qu'un homme épouse a bien pu être légère, qui vous dit que l'Idée que vous avez faite vôtre, elle aussi, n'a jamais, avant vous, appartenu à d'autres qu'à vous?

Autant de questions qui resteront toujours sans réponse, mon ami. Et admirez, en ceci, la sagesse de la Providence. Elle a voulu que toute génération restât enveloppée d'un insondable mystère pour la plus grande gloire des poètes, la joie des parents et la tranquillité des familles.

Ah! si j'avais le temps!... Mais je n'ai pas le temps. Aussi bien, mieux vaut que je m'arrête. Trop parler d'art n'est pas bon signe pour un artiste. C'est comme les amoureux qui parlent trop d'amour : si j'étais femme, je m'en méfierais.

Tenez, voulez-vous que nous dégagions la philosophie de ce bavardage? Elle est tout entière dans un apologue de mon fils — un philosophe sans le savoir, lui aussi, — alors âgé de sept ans. A force d'apprendre des fables, l'ambition lui vint d'en composer une, qu'il m'apporta un beau jour. Cela s'appelle : *L'Ane et le Serin*. Les vers sont peut-être un peu longs; mais il n'y en a que deux : c'est une compensation.

Voici :

Un jour, le serin chantait; l'âne lui dit : « Comment fais-tu ? »
Et l'oiseau répondit : « J'ouvre le bec et je fais : tu ! tu ! tu ? »

Eh bien, l'âne, c'est vous — ne vous fâchez pas; — le serin, c'est moi. Quand je chante, j'ouvre le bec et je fais : « Tu ! Tu ! Tu ! »

Voilà tout ce que je puis vous dire.

LES EUGÈNE

LES EUGÈNE

J'ai un ami dévoué, mais terrible. Il s'appelle Eugène.

Peintre ou romancier, sculpteur ou poète, pour peu que vous soyez artiste et surtout connu, vous devez avoir un Eugène. Pas de gens connus sans Eugène!

C'est d'ordinaire, un camarade de collège subjugué par votre génie dès l'enfance; parfois, un ancien confrère qui a renoncé à « faire de l'art » voyant qu'il n'y entendait rien; plus souvent un amateur qui, n'en ayant jamais fait, croit qu'il y entend quelque chose; mais immanquablement, mais toujours, c'est un désœuvré ardent à vos luttes, un vaincu triomphant de vos victoires, une « âme seconde » en un mot, qui voulant vivre, elle aussi, et n'en trouvant pas les

moyens dans sa propre vie, s'est installée dans la vôtre.

De sa vanité froissée, de son espoir déçu, de tout le capital écorné de ses rêves, il a placé ce qui lui reste sur votre talent et il se rembourse sur votre succès.

Aussi est-il si fier de vous, si ambitieux pour vous et en même temps si ombrageux à cause de vous, que son affection en devient à la fois touchante et redoutable.

Personne ne vous rend de plus mauvais services de meilleure foi, ne vous décourage de meilleur cœur.

Vous êtes auteur dramatique, je suppose, et en plein travail, c'est-à-dire en pleine illusion, en pleine joie, en plein oubli!... Entre Eugène — votre Eugène — consterné :

— Qu'est-ce que vous avez donc fait à X?

— Pourquoi?

— Vous n'avez pas lu son article?

— Non.

— Tenez!

Il l'a sur lui — toujours! — il vous le tend, vous le refusez, il insiste.

— Si! Si! Lisez cela! Il est bon de savoir qui est avec nous ou contre nous.

— C'est mauvais, hein?

— Ignoble! Ah! X. ne l'emportera pas en paradis, je vous en réponds!

— Très mauvais alors?

— Ignoble, je vous dis! On ne traite pas comme cela un homme de votre talent, car il a beau dire, vous avez du talent! Lisez! Lisez!

— Merci... Non... c'est inutile...

— Mais si! Mais si! Il faut le lire! Lisez donc!

Et on le lit, on finit par le lire, en vertu de cette loi inéluctable et stupide qui veut que tout ce qui nous est pénible nous attire, qu'on ne dédaigne jamais une calomnie, qu'on agace toujours sa dent malade.

Pour les faits les plus insignifiants, pour les menus propos les plus menus, il en va de même. Tout ce qui vous est nuisible ou désagréable, son zèle le découvre, son inquiétude l'exagère, son indignation vous le dénonce, son amitié s'en effraie.

— Votre pièce n'a fait que cinq mille francs hier... Pourvu qu'on ne la retire pas de l'affiche! On vient de vous recevoir quatre actes aux Français... Pourvu

qu'on les joue ! Vous avez besoin de Coquelin... Pourvu qu'il n'aille pas en Amérique ! Vous comptez sur une ingénue... Pourvu qu'elle ne soit pas enceinte !...

Et à une répétition générale donc ! C'est là qu'il faut le voir. Il se multiple, il veille à tout, il est partout. Sous le vestibule, sur la scène, dans les couloirs, aux quatre coins de la salle, on le voit émerger, s'asseoir, se lever, disparaître, passer, jetant un encouragement à celui-ci, récoltant un renseignement de celui-là, affairé, effaré, manifestement chargé de soins et de soucis, mais se contenant, comme un homme qui prépare les voies à un événement considérable et qui veut rester à la hauteur de sa tâche. Tout à fait un accoucheur dans l'exercice de ses fonctions.

A chaque instant, il se précipite dans les coulisses, très ému :

— Vous savez la troisième du deux? Pas bon ! Je vous l'avais dit !... Il faut couper cela !

— Allons donc !

— Absolument ! Au moins le mot de la fin ! Sarcey a fait : « Oh ! »

— Il est trop tard !

— Mais puisque je vous dis que Sarcey a fait : « Oh!... » Je l'ai entendu!

— Ah! ma foi, qu'est-ce que vous voulez! Tant pis!

— Avec cela, Reichenberg est mal coiffée, Baillet a encore sauté sa réplique... la même toujours!.. et Bartet... Je ne sais pas ce qu'ils ont tous, d'ailleurs tous! Ils n'y sont plus... Voulez-vous que je vous dise? Pour moi, c'est une désillusion!.. Ah! bien, s'ils jouent comme cela demain!.. Je vais leur parler!

— Non! Non! Ne les troublez pas!

— J'y vais!

— Eugène!!

Et il y va! Et il traque les artistes, il les chambre, il les embrouille, il les abrutit! Dès qu'on frappe les trois coups, vite, il retourne à sa place, mais en passant :

— Ça y est! c'est arrangé!... Pourvu que demain... Enfin! à la grâce de Dieu!

Mais où il bat son plein, c'est à la première!

Après chaque acte, il vous arrive tremblant, brisé, blême, vieilli. Il ne parle plus, il murmure; il ne marche plus, il se traîne. Il a des larmes dans les yeux, il a des larmes dans la voix. Hier, c'était le

médecin, chez le malade, aujourd'hui, c'est le collatéral chez le mort. Notez que, jusqu'à présent, la toile est, chaque fois, tombée sur des applaudissements non équivoques, que la partie est aux trois quarts gagnée, que le théâtre est en joie et qu'on vous félicite bruyamment. D'un signe, Eugène vous attire à l'écart, regarde autour de lui si personne ne l'écoute et, à l'oreille :

— La salle est froide!!

— Froide! Comment, froide? Vous n'avez donc pas entendu.

— Oui, oui, oh! mais moi, je sais bien ce qu'ils disent, là-bas, dans les corridors... Il y a aussi une loge... Ça doit être des parents à vous, ça!.. Ah! ils vont bien là dedans!... Et à l'orchestre donc!... Je suis au beau milieu des gens du *Figaro*... Est-ce que vous êtes mal avec eux?

— Avec eux! on ne sait jamais.

— Ah! bien, vous pouvez être fixé à présent! Ne comptez pas dessus, vous savez! Il y en a un surtout... un gros, très grand, chauve... il est atroce! Et aux plus belles scènes!... Il prétend que ça traîne partout... Pour un rien, je le...

— Ne faites pas cela!!!

En vain, la soirée se termine dans les acclamations, en vain, la réussite est incontestable et incontestée, Eugène, ravi, mais toujours sceptique, tombe dans vos bras en s'écriant : « Ah ! cher ami, que j'ai eu peur ! Quelle soirée ! quelle bataille ! Enfin, ça a passé !... Je suis content ! Ça aurait dû aller mieux, mais c'est égal, ça a passé ! Maintenant, dame, il faudra voir la presse ! »

Du reste, ne croyez pas que, même en doublant le succès de la première représentation, la seconde le rassure. Tout en souriant aux bravos, Eugène secoue la tête, en pensant évidemment : « Mon Dieu, ça va, oui, certainement... mais une seconde... qu'est-ce que ça prouve ? Trop de billets donnés ! Ce n'est pas le vrai public... Tout dépend du vrai public... Comment va-t-il prendre cela, le vrai public ? »

Mon Eugène, à moi, me disait dernièrement : « Mon cher, vous ne vous hâtez pas de donner votre nouvelle pièce et vous avez raison. Il ne faudrait pourtant pas vous laisser oublier... Néanmoins vous avez raison. Pour Dieu ! n'allez pas trop vite ! La prochaine épreuve sera épouvantable, je ne vous le cache pas ! Vous avez eu trop de succès avec votre dernière comédie... C'était mérité, je le veux bien, mais enfin,

c'était trop, vraiment trop! Ce que ça vous a fait d'ennemis est incroyable!... Et enragés! Ils vous attendent là, prenez garde! Et ne comptez pas sur un succès comme le dernier! Ah! non, par exemple! Si vous vous en tirez avec un demi-four, ce sera encore très heureux, c'est moi qui vous le dis! »

Oh! les Eugène!

PRÉFACE DES

« SOIRÉES PARISIENNES »

PRÉFACE DES

« SOIRÉES PARISIENNES »

A M. ARNOLD MORTIER

1878

Quand un auteur a écrit, — et avec quelle joie! — le mot « fin », sous la dernière ligne de son dernier acte, sa pièce est terminée peut-être, mais à côté d'elle, et née d'elle, une autre vient de commencer, qui ne sera pas des deux la moins intéressante, car c'est tout le monde qui la joue, ni la moins recherchée des curieux, car ce n'est pas tout le monde qui la voit.

C'est une manière de trilogie dramatique, dont les parties pourraient être intitulées ainsi : le *Manuscrit;* la *Première;* le *Succès.*

A lui seul, le prologue du manuscrit demanderait tout un volume.

Même pour les heureux dont les œuvres font prime, il y a bien, de temps à autre, quelques déboires. C'est le hasard d'une pièce qui devance leur pièce et la démode; un succès qui la retarde; un directeur qui manque de mémoire; — ou de parole...

Vous connaissez ce dialogue typique :

— Alors c'est convenu!

— C'est convenu!

— Vous me jouerez cet hiver?

— Ma parole d'honneur!

— Eh bien, signons un traité!

— Ah! non... cela m'engagerait.

Imaginez alors ce que doit être l'odyssée du pauvre hère qui, son rouleau sous le bras, assiège les régies à la recherche d'un théâtre où on l'accueille! Que d'anxiétés, d'humiliations, de courses par la pluie battante, de sourires dans le dos des employés qui ne se retournent guère, de stations dans l'antichambre des directeurs qui ne se montrent pas! Que d'heures passées à attendre cette réponse qui n'arrive jamais, que d'espoirs déçus quand elle arrive!

Mais je suppose la pièce reçue : Quand sera-t-elle

jouée? Je suppose qu'elle va être jouée : Comment le sera-t-elle? Voyez-vous cette échelle de tribulations? Après la réception, la distribution. Madame X... ne veut pas jouer avec M. Y... arrangez-vous! L'amoureuse a trente-sept ans... défendez-vous! Il n'y a pas de premier rôle... ingéniez-vous!

Et après la distribution, la lecture. Oh! cette lecture aux acteurs, où chacun d'eux n'écoute que le rôle de l'autre, après quoi il refuse généralement le sien! Et le metteur en scène qui coupe parce que c'est long, la censure qui coupe parce que c'est leste, le Directeur qui coupe parce que c'est... Lui. Et l'ingénue qui demande à mourir au cinquième acte, le jeune premier qui tient à être aimé des trois femmes, la duègne qui exige qu'on l'épouse au dénouement, et tous qui veulent dire le mot de la fin!

J'en passe, et des pires! et j'arrive à la seconde et à la plus poignante partie du drame, au jour de la première représentation, au jour attendu et redouté.

C'est ce soir que la pièce voit la rampe; c'est demain que l'auteur sera pour tout le monde un grand homme ou un idiot, — pendant huit jours, — car c'est une règle de ce métier d'exception que le passé n'y est jamais acquis et que chaque ouvrage nouveau remet

en question la valeur de celui qui l'a fait, depuis son talent jusqu'à sa personne.

Sentez-vous l'émotion?

Et nulle certitude; tout est aléatoire.

La réception de la pièce ne prouve rien, la lecture ne prouve rien, la répétition générale ne prouve rien. Si l'œuvre est bonne ou mauvaise, on peut s'en douter; si elle réussira, personne ne peut le dire. C'est la première qui va décider de son sort; c'est le public qui la jugera sans appel.

D'où vient-il, ce public? Quels sont-ils, ces juges? Autrefois, c'était la Cour qui rendait l'arrêt suprême, puis, ce fut le parterre, puis l'abonné, puis, ce qu'on appelle « Tout Paris »; le tribunal aujourd'hui c'est tout le monde.

Si l'on refaisait, à cette heure, sur le public des premières représentations, le travail qu'About et Dumas ont fait si spirituellement autrefois, l'analyse donnerait un résultat autrement complexe.

L'élément parisien y domine bien toujours comme autrefois, c'est fatal. Le Parisien, cette quintessence du Français, aime les premières, cette quintessence du théâtre. A vrai dire, il n'en aime guère que cela. Un pur Parisien qui ne va pas à la première représentation

d'une pièce, ne va plus qu'à la centième... et encore!

Ce vieux fond de salle est donc resté à peu près le même. La critique, les confrères, nombre de déclassés infimes qui ont pénétré là, on ne sait comme, par les pores du théâtre probablement, des couturiers connus, l'homme du jour; les membres du gouvernement, quand il y en a un; quelques gens du monde, beaucoup de finance, peu de magistrature, pas d'armée, plus ou moins de ces femmes qu'on rencontre partout et qu'on ne reçoit nulle part; enfin la longue liste de ceux que les journaux nommeront le lendemain dans le célèbre : « Nous citons au hasard ».

Mais à côté de cet élément persistant, un autre a pris place, avec lequel il faut compter : ce sont les étrangers.

Outre ceux qui sont installés à Paris, et ils sont nombreux, les chemins de fer, ces immenses pompes aspirantes et refoulantes, apportent et emportent chaque jour une quantité considérable de visiteurs exotiques. Arrivés le matin, ils sont le soir au théâtre. Ils ont sur le succès initial une influence appréciable, et dans le succès subséquent une part décisive. Ce sont eux qui louent une stalle cent cinquante francs; ce sont eux qui font les trois cents représentations de cer-

taines œuvres douteuses — avec notre complicité, il faut bien le dire.

A ce propos, et puisque nous causons, qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse et d'expliquer certains succès que l'on s'obstine à trouver inexplicables.

Le Français, ce peuple plus littéraire que lettré, plus passionné que réfléchi, adore le théâtre, — nécessairement. Mais nécessairement aussi il veut y retrouver les deux caractéristiques de son tempérament et de son goût : la clarté, la gaîté.

Ce qui est vague et sombre le déconcerte et le repousse. Je sais bien qu'il n'avouera ni son inaptitude ni son antipathie. Au besoin même, il admirera de bonne foi ce qu'il ne comprend pas, car ce qu'il ne comprend pas lui en impose, mais pour l'aimer je l'en défie !

Au fond et sauf de rares exceptions, son théâtre est borné par l'opéra-comique et la comédie, comme sa philosophie par Voltaire, comme sa politique par le journal. Et, pour nous en tenir au théâtre, la preuve que son vrai génie est dans ces deux genres, c'est que, s'il a été surpassé dans tous les autres, il n'a jamais été égalé dans ceux-là.

Il peut s'en contenter, sa part est assez belle. Oui,

la mélodie et l'esprit, voilà les deux formes de ses deux cultes. Vous lui refusez la mélodie? il se rabat sur le rythme; vous lui mesurez l'esprit, j'entends ce bon sens armé qui est l'esprit français, il descend à la bouffonnerie, sa sœur contrefaite.

Plus vous lui jouerez de musique dite savante, plus il courra à l'opérette, parce qu'elle est la fille de l'ancien Vaudeville à ariettes. Aussi longtemps que vous lui offrirez des pièces prétentieuses et détraquées ou votre sempiternelle tragédie, il retournera à la Farce parce qu'elle est la mère de la Comédie.

Est-ce à dire qu'on ne le verra jamais dans les endroits où se jouent des choses austères et antipathiques? Au contraire. Il affectera d'y paraître à de certains jours, parce que cela est de bon ton, comme il affectera de dire du mal des œuvres claires et gaies parce que cela est de bon goût. Mais en réalité, son cœur est à ces dernières — et son argent aussi.

Il y a des femmes avec lesquelles on se montre; d'autres avec lesquelles on se cache. Il y a des pièces que l'on se plaît à voir; d'autres où l'on tient à se faire voir. L'opéra-lyrique moderne et l'ancienne tragédie sont de ces dernières.

Ah! si j'avais un peu plus d'espace, comme j'aime-

rais à établir une bonne fois que la tragédie ne pouvait ni naître, ni vivre sur notre sol, et que les hommes de génie qui ont acclimaté chez nous, peuple ayant horreur de l'horreur, cette importation antique — et solennelle, — ne l'ont pu faire qu'en la dénaturant dans son essence même.

Chose étrange ! A part quelques professionnels intéressés à sa conservation, peu l'écoutent, moins l'entendent, nul ne l'aime, et cependant tous l'exaltent comme la dernière expression du grand art ; les personnes qui se proclament elles-mêmes une élite s'y donnent rendez-vous et, chose plus étrange encore, il y a des pères de famille qui croiraient manquer à leur devoir, s'ils ne conduisaient leurs enfants aux « matinées classiques » afin que ces malheureux lycéens ou lycéennes entendent réciter, le dimanche, les pensums qu'ils ont copiés pendant la semaine ; sans oublier la leçon préalable et supplémentaire que leur fait un professeur, sous couleur de conférence.

Pourquoi ?

On me répondra que, dans l'esprit des parents, cette fréquentation exagérée des chefs-d'œuvre tragiques n'a pas pour but d'amuser leur progéniture (Oh ! non !) mais de l'instruire, de former son style, d'en-

noblir sa pensée, d'élever son âme par des exemples héroïques.

D'abord, je me demande de quelle utilité serait pour ces jeunes garçons et futurs banquiers comme pour ces jeunes filles, leurs futures femmes, de parler le langage et d'avoir l'âme des héros antiques. Et, quant aux exemples... Miséricorde! quels exemples suivraient-ils ces innocents, s'ils prenaient pour modèles les rois et les reines de théâtre? Des exemples d'amour paternel... comme dans *les Horaces*? d'amour maternel... comme dans *Rodogune*? d'amour filial... comme dans le *Cid*? d'amour fraternel... comme dans *Britannicus*? d'amour conjugal... comme dans *Phèdre*? ou *Œdipe Roi*?

Heureusement, les vers empêchent de comprendre la pièce!...

Mais laissons la tragédie. Aussi bien, est-on mal venu dans notre pays à en parler sincèrement. Comme toute religion, l'art a ses faux dévots, sans compter ceux qui ont la foi du charbonnier. Et puis, la tragédie est pour le Français comme une femme légitime à laquelle il a été fiancé dès le collège.

Ce n'est pas qu'il l'aime, mais il ne veut pas qu'on y touche.

Quant à la musique savante, cette maîtresse qui ne parle que le haut allemand, elle est, en vérité, trop ennuyeusement platonique. Faites-lui des ovations, vous que l'absurde enivre, et qui, dans l'incompréhensible, croyez toujours saisir votre vague idéal; pâmez-vous, femmes hystériques, déchirez vos gants, gens bien habillés! Ce qui me donne raison, c'est que, cependant, vous conduisez six cents fois de suite vos oreilles françaises en bonne fortune aux *Cloches de Corneville* ou à *Miss Helyett*; ce qui me console, c'est que, du jour où un homme de talent trouvera la formule nouvelle de l'opéra qui se cherche, cette algébrique mélopée, qui n'est que du bâillement orchestré, s'arrêtera subitement : le silence ressaisira le vide!

Mais je ne cause plus, je radote : fermons la parenthèse, et revenons à notre première représentation.

Donc, la salle est pleine, et de quels éléments complexes, disparates, nous l'avons vu.

Regardez bien cependant, il va se passer un phénomène singulier.

Voilà des gens venus des quatre coins du monde — et même de tous les mondes : des hommes qui, au figuré, comme au propre parfois, ne parlent pas la même langue; des spectateurs intelligents et des

imbéciles, — je n'ai pas dit naïfs, — des parents émus, des séides farouches, des ennemis ardents et des indifférents implacables; chacun d'eux avec son caractère, son parti-pris, sa façon de sentir personnelle et différente...

Eh bien! laissez le rideau se lever, la salle s'échauffer, l'engrenage de l'action faire son office; et toutes ces divergences vont s'effacer, ces opinions s'amalgamer, ces personnalités se fondre en une seule qui sera alors : *Le Public*, c'est-à-dire, un être à deux mille voix, à deux mille âmes, à deux mille volontés, et qui n'aura plus qu'une voix, qu'une âme et qu'une volonté, — ou plutôt, qui n'aura plus de volonté; une électricité indéfinissable entraîne, en effet, tous ces esprits, unis à cette heure dans une cohésion parfaite, par un courant d'une irrésistible puissance.

Il n'y a ni prévention, ni rancune, ni raisonnement qui tiennent : il faut le suivre. Tout ce que l'amitié la plus chaude, tout ce que la haine la plus forte peuvent faire, c'est de ne pas siffler l'ami, si sa pièce va mal, ou de ne pas applaudir l'ennemi, si sa pièce va bien, mais remonter le torrent, s'échapper, attérir... impossible!

Tout à l'heure, quand la pièce sera finie, dehors, au grand air, l'individu va se ressaisir, et reprendre pied. Il retrouvera son sang-froid, son libre arbitre; il discutera, il verra clair, il éventera le procédé; peut-être alors s'indignera-t-il d'avoir ri, ou rira-t-il d'avoir pleuré; mais aussi longtemps que, *public*, il aura été soumis aux secousses de cette étrange pile galvanique dont les fils sont partout et les pôles nulle part, il n'aura été maître, ni de ses protestations, ni de ses bravos, et c'est inconsciemment qu'il aura fait le succès ou la chute...

Mais le rideau est baissé, tout le monde est parti, la pièce est aux nues — ou dans la boue — et par une télégraphie humiliante pour l'appareil Morse, avant une heure, la ville entière connaîtra le résultat de la soirée. Au club, sur les boulevards, dans la rue, les deux mille spectateurs ont vu vingt mille amis qui en ont rencontré quarante mille en allant se coucher... C'est fait!

Croyez-vous, pour cela, que tout est dit, et que l'auteur en a fini avec les émotions, avec les difficultés, avec le hasard?

Que non pas!

S'il y a chute, les conséquences en sont si simples qu'il n'y a pas lieu d'insister.

Mais, même s'il y a succès, que de chances à courir encore! La pièce a réussi : Fera-t-elle recette? Qu'en pense-t-on à la Bourse? Qu'en dit-on dans les cercles? Qu'en écrira la presse? Et les succès concurrents! Et les indispositions! Et le verglas! Et la politique! Et le reste!...

Eh bien, c'est tout cela, c'est cette comédie autour d'une comédie, dont l'auteur du livre que vous allez lire vous fait le compte rendu. La pièce que l'on joue au public, d'autres en feront la critique; il est, lui, le critique de celle qui se joue occultement, à propos d'elle, partout ailleurs que sur la scène : dans les coulisses, les couloirs, le foyer, la salle, dans le monde même... Là, il est sur son domaine; c'est lui qui a pris, le premier, possession de cette terre, pressentie avant lui, mais avant lui inexplorée, et qu'il exploite depuis six ans, et avec quelle fantaisie, quelles ressources d'esprit et d'ingéniosité! nous le savons tous.

Mais ce dont nous n'avons pas l'air de nous douter, c'est qu'en faisant cela, il bâtit pour nos neveux un monument philosophique considérable, en montrant le métier de notre art, la cuisine de notre célébrité, l'envers de notre gloire. Comme ces infusoires microsopiques qui élèvent des continents au milieu des

mers : à l'aide de bruits, de mots, de racontars, de tous ces rudiments infimes de la preuve, il édifie lentement et continûment la Genèse de nos succès, — dans l'océan des âges.

Et même, il fait œuvre d'historien. Ne riez pas! Peu ou prou, tout passe par le théâtre, et ce livre sera, un jour, le répertoire des oubliés. Bien des gens qui, dans deux cents ans, — et même moins, — n'existeront plus comme hommes célèbres, vivront encore, grâce à lui, comme curiosités archéologiques.

Faits divers, je vous l'accorde; cancans, si vous voulez; mais Michelet ne nous a-t-il pas montré quelles ressources fécondes le génie sait trouver, pour juger une époque ou un homme, dans ces infiniment petits de l'histoire?

EUGÈNE LABICHE

EUGÈNE LABICHE

I

Ce qui nous intéresse le plus dans l'œuvre d'un homme, c'est l'homme. C'est lui que nous cherchons et que nous espérons trouver en elle; espoir souvent trompé, surtout quand cet homme est un artiste. S'imaginer que le talent d'un artiste nous donnera la clef de son caractère serait une grosse erreur.

Un écrivain, par exemple, n'est pas plus nécessairement l'homme de ce qu'il écrit qu'un acteur l'homme de ce qu'il joue. Entre ce qu'ils font et ce qu'ils sont il peut y avoir une différence considérable. Sans remonter à Horace qui chantait le vin et ne buvait que de l'eau, je sais des romanciers pessimistes qui peignent la vie en

noir et sont payés pour la voir en rose — demandez plutôt à leurs éditeurs! — Je sais aussi des poètes charmants dans leurs livres et insupportables dans leur intimité — demandez plutôt à leurs femmes!

L'artiste est un être doué — ou affligé — d'un don spécial qui n'a souvent aucun rapport avec son intelligence.

Félix, du Vaudeville, était, sur les planches, le comédien le plus spirituel de son temps, mais, à la ville, on ne s'en serait jamais douté. Tout Paris a connu un peintre, et je dis des plus grands, qui, en dehors de la peinture, était... enfin, comme Félix, et personne n'ignore à quel point Balzac, si retors en procédure dans la « Comédie humaine », avait peu le sens pratique de ses propres intérêts.

Chez certaines gens voués à une spécialité, ce dédoublement de la personne n'est pas rare... Mais, bon Dieu! que de psychologie pour dire que Labiche n'était pas de ceux-là! Malgré les dissemblances nombreuses qu'on peut relever dans sa nature, au fond, très complexe, il reste, bien, comme Émile Augier, son grand ami, l'homme de son œuvre; on l'y retrouve tout entier.

II

Un Anglais, qui avait autant d'esprit que d'accent, me disait un jour : « Quelle singulière langue que la vôtre ! A mon premier voyage à Paris, il y a vingt ans, quand vous vouliez désigner quelqu'un d'énergique et de simple, vous disiez : « Il est rond » ; maintenant vous dites : « Il est carré », et c'est la même chose.

Appliquée à Labiche, cette boutade serait absolument juste. Il était à la fois rond et carré. Il avait résolu cette heureuse quadrature du cercle. Il y avait en lui de la bonhomie et de la volonté.

Et combien d'autres contrastes encore !

Son bon sens solide s'alliait à une imagination folle, son observation profonde à un esprit léger, sa logique inflexible à une fantaisie bizarre.

Riche comme un nabab, il travaillait comme un ouvrier — qui travaille.

Sceptique dans cette vie, il croyait à l'autre. Sur ce dernier point, la formule bien connue de sa profession de foi ne laissait place à aucun doute ; il disait : « Le bon Dieu, c'est mon homme ! »

Grand, bien équilibré, d'un abord assez froid, très

entendu en affaires, il semblait né pour devenir un parfait notaire. Et il faisait des pièces pour le Palais-Royal! Et de son répertoire du Palais-Royal on a pu tirer un volume d'étrennes pour jeunes filles!!

Bon citoyen, bon époux, bon père, maire de son village, bourgeois dans la vieille et bonne acception du mot, c'était néanmoins un artiste, même, dans son genre, un très grand artiste.

Mais ces contradictions en apparence inconciliables : bon sens, imagination, logique, fantaisie, scepticisme, naïveté et jusqu'à ce côté à la fois artiste et bourgeois, tout cela se retrouvait dans son théâtre, qui en garde une saveur et une originalité particulières.

Sans le savoir, l'auteur dramatique utilisait, au profit de son talent, les éléments si divers de son caractère. A chaque pièce nouvelle, c'était un peu de lui-même qu'il mettait en scène, une variété de sa nature qu'il montrait avec le grossissement d'une puissante et large gaîté. Et non pas la gaîté amère du moraliste que tout chagrine, mais la gaîté franche de l'observateur que tout amuse. Il avait le sens exclusivement comique de la vie. Dans la passion, il ne voyait que l'extravagance, dans le vice que le ridicule. C'est probablement pour cela que les femmes goûtent peu

ses comédies, dans lesquelles, d'ailleurs, il n'y a pas de femmes.

A le voir aussi gai, on eût pu le croire égoïste, et, pourtant, je n'ai jamais connu un homme meilleur, un ami plus sûr. Ses confrères malchanceux connaissaient le chemin de sa maison. Il les secourait de sa bourse et les réconfortait d'un mot. Le secours était toujours large et le mot toujours drôle.

Car, le Devoir excepté, il riait de tout et de tous, même de lui.

Ses malheurs, — et j'entends par là les accidents fâcheux de sa carrière littéraire qui ne lui ont pas été, plus qu'à d'autres, épargnés, — les refus, les critiques, les chutes, loin d'éteindre sa verve, ne faisaient que l'exciter.

Ah! il n'était pas pessimiste !

Son premier malheur date de son premier début, et c'était un de ses plus joyeux souvenirs. A vrai dire, cette catastrophe avait eu lieu dans des circonstances tellement extraordinaires... Mais l'histoire vaut qu'on la raconte :

En ce temps-là, florissait en plein pays Latin, rue Saint-Jacques, un théâtre aujourd'hui disparu et qui avait nom le « Panthéon ». Il était dirigé par un

chapelier du quartier. Ses commanditaires, chapeliers du quartier comme lui, composaient avec lui le comité de lecture. C'est là que Labiche avait présenté son premier ouvrage... un drame, s'il vous plaît! Il avait vingt ans.

Au jour indiqué pour le lire, le jeune auteur qui demeurait fort loin, de l'autre côté de l'eau, arrive irréprochablement ganté, cravaté, boutonné, mais en retard et d'autant plus ému. C'était l'été, il faisait chaud : il trouve ses juges au grand complet qui, assis autour de la table au classique tapis vert, l'attendaient... en bras de chemise et l'invitent à se mettre à l'aise comme eux. Il ôte son habit, s'essuie le front, s'excuse de son inexactitude, s'assied, pose son chapeau sur la table et commence sa lecture. Le drame n'avait qu'un acte, mais plus long qu'intéressant, paraît-il, car, une demi-heure ne s'était pas écoulée que, déjà, l'auditoire donnait des signes de l'inattention la moins équivoque. Plusieurs de ses membres causaient entre eux, d'autres bâillaient. Il y en avait un en face de lui qui ronflait... franchement, la bouche ouverte, et une mouche sur le front.

Et Labiche lisait toujours!

Tout à coup, son voisin le chapelier de droite attire

à lui distraitement le chapeau de l'auteur, le soupèse, l'éloigne de ses yeux, l'en rapproche et, finalement, regarde au fond de la coiffe le nom du fabricant, puis, avec un petit haussement d'épaules dédaigneux, il le passe à son voisin de droite, qui soumet la coiffure aux mêmes investigations, donne les mêmes marques de mépris et la passe à son voisin... Bref, le chapeau fit le tour de la table en provoquant chez tous les sociétaires la même évidente désapprobation, et le dernier, son voisin de gauche, finissait d'examiner le malencontreux couvre-chef juste au moment où Labiche finissait de lire sa pièce.

Elle fut refusée à l'unanimité!

« Et voilà ce que c'est, disait-il, que de lire un drame à des chapeliers de la rive gauche quand on se fait coiffer sur la rive droite! »

Du reste, il n'était pas heureux au théâtre avec ses fournisseurs. Après son chapelier, son tailleur lui attira une déception qui ne paraissait pas, d'ailleurs, lui avoir été beaucoup plus amère.

Il faisait répéter au Palais-Royal un vaudeville, en société avec Lefranc, et dont le principal rôle, joué par Ravel, était celui d'un jeune homme très élégant, si élégant qu'au cours de la pièce on lui demandait

l'adresse de son tailleur. Labiche avait nécessairement donné l'adresse du sien. Il était jeune alors, assez peu en fonds, et, comme il devait de l'argent au fournisseur en question, il espérait bien que cette réclame lui ferait prendre patience.

Seulement... Lefranc, qui était moins riche que son ami, avait des raisons bien plus... élevées, quoique de même ordre, d'être agréable à celui qui l'habillait. Aussi rêvait-il depuis longtemps de remplacer clandestinement le nom du tailleur de Labiche par le nom du sien.

La veille de la représentation, il va trouver Ravel et lui propose de faire cette substitution le lendemain, mais en gardant jusque-là le secret le plus absolu. Ravel consent à tout. Voilà qui est convenu, et, là-dessus, Lefranc envoie des places pour la première à son créancier. Notez que, de son côté, Labiche en avait également envoyé au sien.

Le lendemain soir, la toile se lève. Les deux collaborateurs sont dans les coulisses. Chacun d'eux attend anxieusement ce nom qui doit proroger l'échéance de sa dette, qui sait? l'en exonérer peut-être... Enfin! Voici la scène!... Voici le passage!... Malédiction!

Ravel n'a nommé ni le tailleur de Labiche, ni celui de Lefranc... Il a nommé le sien !

Il lui devait de l'argent aussi !

Je rapporte ici ces anecdotes non seulement parce qu'elles sont plaisantes, mais parce qu'elles prouvent bien qu'Eugène Labiche était homme de théâtre au point de l'être en dehors du théâtre. Ainsi qu'on l'a pu voir, en effet, tout ce qui lui arrivait, raconté par lui, prenait une tournure de comédie ; en passant par son cerveau, et, à son insu, les faits s'arrangeaient en scènes, les réflexions se résumaient en mots, les personnes devenaient des personnages.

— Dites-moi, cher ami, lui demandais-je un jour, assistez-vous à vos premières ?

— Toujours ! me répondit-il gravement. Un général ne se bat pas, mais il assiste à la bataille, ne fût-ce que pour soutenir les faibles et contenir les forts. Ah ! si j'assiste à mes premières ? Je le crois bien... Seulement, je n'y envoie pas mes domestiques.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si la pièce tombe, le lendemain ils vont criant partout : « Eh bien ! vous savez, la pièce de Monsieur est tombée. Ah ! ah ! ce que nous avons

ri!... C'est infect! Il n'y avait qu'un cri dans les couloirs! Monsieur est un serin! Ah! ah!... » Et, vous comprenez, cela diminue mon prestige.

Est-ce qu'il ne vous semble pas entendre Geoffroy dans ce couplet?

Et son impénitente gaîté ne désarmait pas, même dans les circonstances les plus graves de sa vie.

Je me rappelle l'avoir vu le jour de sa réception à l'Académie. Il était dans la bibliothèque, en grand costume, attendant l'heure de l'entrée en séance, très pâle et si défait que je lui en fis la remarque :

— Eh mais! comment donc, Labiche, lui dis-je, il me semble que vous tremblez?

— Comme la feuille, fit-il tout bas : « c'est la première fois que j'ai aussi peur. » Puis, jetant les yeux sur l'arme inoffensive attachée à son côté, il ajouta : — « Après ça, c'est peut-être parce que c'est la première fois que je porte une épée? »

Ah! cette Académie! quelle surprise! et quel bonheur pour nous qu'elle ait été une surprise pour lui! S'il en avait eu l'ambition, il se serait cru obligé, pour y parvenir, de se châtier, de se gourmer, de se concentrer, et, en voulant corriger ses défauts, il aurait perdu ses qualités. Ainsi que tous les grands produc-

teurs, pour dire ce qu'il avait de meilleur, il lui fallait tout dire.

Heureusement, ce ne fut pas lui qui alla à l'Académie, ce fut l'Académie qui vint à lui.

Comme bien vous pensez, sa nouvelle dignité ne le changea guère.

Confrère aimable, assidu aux séances, lucide en ses rapports, incorruptible dans ses votes, il resta ce qu'il était : sérieux dans le fond, enjoué dans la forme. Son discours de réception, que quelques-uns attendaient avec une curiosité un peu inquiète, fut de tous points charmant : on se le rappelle encore, mais on n'a pas oublié non plus la façon originale dont il refusa son premier vote à un certain candidat qu'il avait surnommé l'Églantier, le trouvant tenace et remontant.

Une vacance s'étant produite, le dit candidat vint faire sa visite à Labiche, qui se montra froid. Quelques jours après, un ami de « l'Églantier », vint, à son tour, trouver le nouvel académicien et le pressa de voter pour son protégé : raisonnements, flatteries, supplications, il épuisa, une heure durant, les moyens qu'il jugeait irrésistibles. Et comme son adversaire lui paraissait plus étourdi que convaincu, il finit par cet argument suprême : « Ce malheureux garçon veut

être nommé, c'est son idée fixe, il ne pense qu'à cela, il ne vit que pour cela; ajoutez qu'il a une santé déplorable : ses nombreux insuccès, cette dernière campagne surtout, l'ont complètement épuisé; un nouvel échec le tuerait. Oui! il me le disait ce matin encore : « Si je ne suis pas élu cette fois, j'en mourrai! je vous jure que j'en mourrai! »

— Eh bien, monsieur, je verrai, je réfléchirai, répondit l'excellent homme, très ébranlé par une aussi effrayante responsabilité.

L'élection eut lieu, « l'Églantier » échoua... et ne mourut pas.

Et non seulement il ne mourut pas, mais, à la vacance suivante, il se représenta, et Labiche vit revenir chez lui le même ambassadeur qui se disposait à recommencer les mêmes attaques, quand, l'arrêtant d'un geste, il lui dit sévèrement : « Monsieur, votre ami avait juré que, s'il n'était pas élu, il mourrait. Il n'a pas été élu et il n'est pas mort. Il a manqué à sa parole, c'est un malhonnête homme. Je ne voterai jamais pour un malhonnête homme! »

III

A cette époque de sa vie, Labiche était arrivé à l'apogée et, en même temps, à la fin de sa carrière, je ne dis pas à son déclin; son impeccable bon sens l'avait préservé de cette survie qui, trop souvent, assombrit la vieillesse du talent. Il s'était promis qu'arrivé à un certain âge il cesserait d'écrire, et il avait tenu parole; mais sa vie n'en était pas, pour cela, moins occupée.

Le monde, qui avait toujours recherché l'homme heureux, le gai convive, le causeur brillant, se disputa le membre de l'Institut.

Les portes les plus hermétiquement fermées des maisons les plus prétentieusement littéraires s'ouvrirent devant lui. Seulement, là, il ne se sentait pas sur son sol.

Les visées transcendantales de ces salons où l'on plane, leurs enthousiasmes sans sincérité, leurs dénigrements sans justice et jusqu'à leur esthétique subtile et maniérée, mais qu'il faut écouter sérieusement, sous peine d'être classé parmi les âmes vulgaires et incapables de la moindre envolée, tout cela le dépaysait singulièrement.

L'affectation des autres provoquait chez lui une affectation contraire. Devant ces dilettantes si manifestement désireux de paraître plus artistes qu'ils ne le sont, il éprouvait le besoin de se faire plus bourgeois qu'il ne l'était.

Cette préciosité exaspérait cette bonhomie.

— Est-il vrai, lui demandait une femme de ce monde, que vous détestiez de plus en plus la musique?

— Oh! madame, de moins en moins, au contraire... Je deviens sourd.

Chacun connaît sa réponse à une autre qui, au cours d'une discussion sur la poésie anglaise, le mit en scène en ces termes :

— Et vous, cher maître, qu'est-ce que vous pensez de Shakespeare?

— Permettez! fit Labiche avec réserve, est-ce pour un mariage?

C'est cette même dame qui, pendant un dîner chez elle, s'informait auprès du nouvel élu de ce que pouvait bien rapporter un fauteuil académique.

— Fort peu d'argent, sans doute? interrogea-t-elle.

— Fort peu, madame, affirma son hôte; puis, la regardant avec un sourire gracieux : *Mais on est nourri.*

La maîtresse de cette maison hospitalière aux

hommes de lettres, fort aimable femme d'ailleurs, avait établi — pour sa salle à manger seulement — une discipline étrangement sévère. Elle n'y tolérait ni colloque particulier, ni conversation générale. Chacun devait parler à son tour et tout haut. Je me hâte d'ajouter que ses invités justifiaient généralement cette mesure un peu draconienne, mais qui permettait du moins de ne rien perdre de leur éloquence ou de leur esprit. Un soir qu'elle recevait à sa table quelques convives de choix, Renan avait la parole depuis quelque temps déjà, et il était en plein monologue, quand Labiche, profitant d'une accalmie, entre deux phrases, fit un geste :

— Pardon, dit-il timidement...

— N'interrompez pas! s'écria la dame : M. Renan n'a pas fini... Après M. Renan!

— Mais...

— Non! non! non! Après M. Renan! Continuez, monsieur Renan!

Et Renan continua. Et quand il eut fini de parler et que le murmure élogieux que soulevait toujours ce grand charmeur eut cessé :

— Maintenant, à vous, monsieur Labiche, reprit la dame.

— Mon Dieu, c'est que...

— Si! si! nous vous écoutons. Vous aviez une observation à faire tout à l'heure, une objection peut-être?...

— Moi! oh?

— Alors, que vouliez-vous dire?

— Je voulais... je voulais redemander des petits pois?...

Ah? non, celui-là n'était pas pessimiste!

IV

Ni pessimiste, ni réaliste, ni naturaliste, ni symboliste, — ni fumiste!

Aussi, nos *jeunes*, ou, du moins, les écrivains d'un certain âge qui ont la prétention de les représenter, le tiennent-ils en médiocre estime. Ils le trouvent vulgaire parce qu'il est simple, superficiel parce qu'il est clair, peu sérieux parce qu'il est amusant. Leur psychologie hypocritement sadique pour névrosés des deux sexes, leurs prétentions scientifiques destinées à faire croire qu'ils ont des idées, leur phraséologie obscure qui prouve tout le contraire,

s'accordent mal avec la franchise lumineuse de cet esprit lucide et la saine ironie de ce rire dont ils se sentent justiciables.

D'ailleurs, en lui refusant la profondeur, ils savent bien ce qu'ils font, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent. Il y a parfois, dans telle de ses œuvres comiques, plus de philosophie que dans nombre de gros volumes prétendus sérieux. Certains de ses mots sont d'une vérité autrement suggestive — pour parler comme eux — que ces fameux mots cruels qu'oubliant Chamfort et bien d'autres, nos contemporains se flattent d'avoir inventés.

Vous souvenez-vous de sa comédie intitulée : *Moi?* Vous rappelez-vous ce que répond, dans une scène restée célèbre, un valétudinaire qui veut épouser une jeune fille à une jeune veuve qui avait épousé un valétudinaire?

Pour le faire renoncer au mariage qu'il projette, celle-ci lui raconte le sien; elle lui dit les larmes solitaires de sa jeunesse sans amour, les angoisses de ses nuits sans sommeil, sa vie usée au chevet du malade; combien, enfin, elle a été malheureuse...

— Mais lui? interrompt l'égoïste.

— Oh! lui, répond-elle, il n'en a jamais rien su, je

lui ai tout caché, il a vécu heureux, il est mort heureux.

— Eh bien! alors?... s'écrie l'autre naïvement.

La vérité, c'est que nos « jeunes », impatients de réussir, ne reculent devant aucun moyen pour parvenir au succès. Et, afin d'en déblayer la route, ils tuent les vieux, comme ils tuent les morts, parce qu'ils les trouvent encombrants. Donc, ils ont décrété que Labiche n'est plus de notre temps... Soit! Il a cela de commun avec bien d'autres qui sont de tous les temps. Mais n'allez pas répondre que, s'il n'est plus de notre temps, il est bien de notre pays, ce serait un grief autrement grave. Aujourd'hui, en France, un auteur n'ose plus être Français, c'est démodé, presque ridicule. En même temps que le respect de nos gloires, nous perdons le sentiment de nos valeurs natives. Nous méprisons nos compatriotes, nous n'admirons que les étrangers. C'est chez eux que nous allons chercher nos maîtres. Mauvais signe! L'anarchie gagne du terrain. Notre littérature et notre art ont leurs « sans patrie ». Nous nous dénationalisons nous-mêmes à plaisir.

Quand je dis « nous », je ne veux pas dire le pays tout entier, j'entends uniquement ceux d'entre nous

— nos guides spirituels — qui, groupés en une sorte de petite église, travaillent pieusement à propager, dans l'intérêt supérieur de notre conversion, ces idées d'exotisme littéraire.

Car ils n'ont pas seulement découvert qu'en ce qui concerne l'art dramatique particulièrement, notre littérature est dans une voie de perdition, ainsi qu'en témoigne la banalité sénile de ses œuvres, ils se sont encore donné mission de la remettre dans la voie droite, de la rajeunir, de la sauver enfin.

A cet effet, ils ont été hors frontières, chez nos voisins, recueillir « la bonne parole » sous forme d'élucubrations vagues et mornes, émanées d'un génie absolument antipathique au nôtre et nous ont révélé cette Foi nouvelle à l'aide des procédés ayant cours : interprétation de ses évangiles, représentation de ses mystères, conférences sur sa grâce, avec accompagnement des trombones de la polémique et de la grosse caisse des feuilletons...

C'est l'Armée du Salut! Et le plan de ses maréchaux se résume tout entier dans cette formule simple : refaire une originalité à notre littérature... en imitant celle de nos voisins.

Maintenant, ces missionnaires de l'ennui ont-ils

réellement cru à l'efficacité de cette conception étonnante, ou bien ces farceurs tristes n'ont-ils eu d'autre but que de faire parler d'eux?...

Cruelle énigme!

Le fait est que, sincère ou non, l'idée est irréalisable. Nous sommes une race et nos voisins en sont une autre. Pour nous assimiler leur génie, si j'ose ainsi parler, il nous faudrait voir ce qu'ils voient, sentir ce qu'ils sentent, penser ce qu'ils pensent, en un mot, substituer leur tempérament au nôtre.

Or, quelque versatile que soit un peuple, fût-ce le peuple français, il peut bien changer de goût, de mode, d'opinion, comme les autres, et même de gouvernement, plus que les autres, mais, pas plus que les autres, il ne peut changer de tempérament. Et s'il essaie de le faire, il ne rajeunit pas, il tombe en enfance; les adeptes de la Foi nouvelle nous le prouvent surabondamment.

Non! non! Qu'un jardinier marie deux sèves, soit! mais sous la condition qu'elles ne seront pas à ce point dissemblables : il faut des époux assortis; on ne greffe pas un cyprès sur un lilas!

Quoi qu'il en soit et jusqu'à présent, Dieu merci, notre pays se refuse à reconnaître d'utilité publique

cette Société française d'acclimatation étrangère : il ne peut pas admettre que le bon sens, ni même le sens commun, soient « vieux jeu » ; il continue à vouloir comprendre ce qu'on veut lui faire admirer et à ne s'enthousiasmer qu'à bon escient. Au vin trouble des cépages exotiques il s'obstine à préférer le vin pur de son cru. Il aimait son Labiche et il persiste à l'aimer.

Ah! c'est qu'avant tout, le peuple, et j'entends par là tout le monde, le peuple veut être amusé, c'est-à-dire distrait de ses travaux ou de ses peines. Pour s'instruire, c'est à la science qu'il s'adresse, et il a raison; mais quand il s'adresse à la fiction, ce qu'il exige d'elle, c'est qu'elle le passionne, le charme, le ravisse à lui-même. Ce n'est pas l'image de sa vie, c'est l'oubli de sa vie qu'il demande à l'art, au roman, à la poésie, au théâtre surtout.

Or, Labiche ne notait pas des états d'âme inconnus dans des pages incompréhensibles. Il ne dissimulait pas, sous la solennité ambitieuse de l'expression, la banalité du sujet et l'enfantillage laborieux de l'analyse. Il ne cherchait pas des idées pour ses mots; à peine cherchait-il des mots pour ses idées. Ce qu'on appelle emphatiquement aujourd'hui : l'*écriture*, était

le moindre de ses soucis; ses pièces étaient plutôt parlées qu'écrites, mais, du moins, quand il montrait la lanterne magique, sa lanterne était éclairée.

Il n'avait pas cette manie de paraître *fort* qui nous est venue depuis que nous sommes faibles.

Il ne nous servait pas ces *tranches de la vie*, sans lien, sans logique, sans composition, partant sans intérêt, sous prétexte que notre existence n'est qu'une suite de hasard incohérents, ce qui est faux en théorie, mais infiniment plus commode pour l'auteur, dans la pratique.

Il n'était ni amer, ni mélancolique, ni brumeux.

Son observation était juste, son exécution nette, sa satire gaie.

Il n'avait pas l'âme scandinave, il avait l'âme française.

Voilà pourquoi les Français l'aiment.

V

Et il est resté ce qu'il était, jusqu'au bout. Oui, ce grand ironiste, ce travailleur puissant, ce brave homme, ne s'est pas démenti un seul instant. Il

a vécu laborieusement, il a fini courageusement après avoir souffert patiemment, je dirai même gaîment.

Cette fin, il la savait prochaine. Quelques mois auparavant, il en avait été averti.

Un matin, chez lui, subitement, il tomba en syncope. Sa famille effrayée envoya chercher en même temps un médecin et un prêtre. Ce dernier, arrivé le premier, se disposait à l'administrer quand Labiche reprit connaissance. Le médecin, qui survint un peu plus tard, trouva le malade complètement rétabli, en apparence.

Ce n'était qu'un coup de cloche, mais de la cloche d'alarme. A soixante-dix ans, il ne pouvait pas s'y tromper et il ne s'y trompa pas. Seulement, il ne fit rien paraître, ne voulant alarmer personne. Et comme, un jour, Augier, très inquiet, l'interrogeait sur les détails de cet étrange évanouissement, il lui répondit en plaisantant :

— Qu'en sais-je? Cela m'a pris tout à coup, je n'ai rien senti, je ne me rappelle rien. En revenant à moi, j'ai entendu vaguement l'abbé qui me sermonnait, mais j'étais si troublé que je ne l'ai pas compris... Oh! je pense bien qu'il ne me donnait pas de mauvais

conseils... *Du reste, j'aurais été incapable de les suivre...*

La veille de sa mort, un ami, l'étant allé voir, le trouva assis dans son fauteuil.

— Ah! ah! s'écria le visiteur, avec cette légèreté un peu forcée qui joue la confiance pour la communiquer au malade, il paraît que nous allons mieux, aujourd'hui?

— Peuh! fit le moribond, couci-couci. Je n'ai pas encore revu mon abbé, mais il m'a déjà envoyé sa carte. Puis, il ajouta avec une nuance de malice, navrante dans cette figure décomposée : *Il me guette.*

Eh bien, je souhaite à nos « jeunes » les plus exigeants d'avoir, avec le talent d'Eugène Labiche, la même modestie dans le succès, la même dignité dans la vie, la même sérénité devant la mort, et quand ils ne seront plus, je souhaite aussi à leur mémoire d'éveiller le même sourire ému que fait monter du cœur aux lèvres le souvenir de ce cher absent toujours regretté!

ÉMILE AUGIER

ÉMILE AUGIER

Et maintenant que ceux qui l'admiraient ont tout dit sur l'auteur, il me semble que le moment est venu, pour ceux qui l'aimaient, de parler de l'homme.

Je ne sais plus quel reporter demandait un jour à Augier ce qui lui était arrivé d'extraordinaire : — « A moi? répondit-il en riant de son large rire, jamais rien! » Il se trompait. Il avait travaillé et il avait réussi. Depuis quarante ans, il dominait le théâtre contemporain; sa première pièce avait été une révélation, sa dernière un triomphe; et ce victorieux n'avait même pas cessé de vaincre quand il avait cessé d'écrire, car son répertoire ne chômait guère. Voici qui n'est pas déjà si commun. De plus, son art, entre ses mains, n'était jamais devenu un métier, sa juste célébrité ne

devait rien à l'entreprise d'enthousiasme mutuel d'une coterie, ni à la reconnaissance d'un journalisme qui payait sa collaboration en réclames, et cela non plus n'est pas ordinaire. Simple dans sa vie, probe dans son talent, loyal dans son succès, je peux dire de lui ce que je disais naguère de Pasteur : « C'est un des rares génies qui vous donnent, à les connaître, cette joie exquise et complète d'estimer ce que l'on admire. » C'était un grand artiste et un honnête homme.

Un grand homme? Non. Pour être un grand homme de son vivant, il était, trop... comment dire? trop compréhensible, et l'on n'adore guère que ce que l'on ne comprend pas, trop *comme nous* enfin, et nous admettons difficilement que ceux qui nous ressemblent nous soient supérieurs. Il ne prêtait pas à la légende et ne s'y prêtait pas. Il n'avait, du reste, pas plus la science que le souci de surexciter et d'entretenir la curiosité par le récit de ses faits et gestes les plus intimes, comme cela se voit communément. Ces procédés de pianiste en tournée lui répugnaient. Il livrait au public sa personnalité, mais, autant que possible, il réservait sa personne. Son œuvre et lui, c'était deux. Nous connaissons tous, d'ailleurs, les expédients en usage aujourd'hui pour faire un grand

homme et nous ne croyons pas attenter à sa gloire en disant qu'il ne l'était pas.

Le sera-t-il désormais? Oui, certes. Plus le temps l'éloignera de nous, plus il grandira pour nous. C'est une de ces hautes et puissantes figures qui, pour être bien vues, ont besoin du recul de la mort.

I

Mais si, pour le public, son œuvre et lui faisaient deux, pour nous qui le connaissions, les deux ne faisaient qu'un. Jamais auteur ne fut, en effet, plus semblable à lui-même. Le lire, c'était l'entendre, c'était le voir.

Dans sa personne, comme dans son caractère, comme dans son talent, même carrure, même bonhomie, même franchise mâle. C'était un homme d'un seul bloc.

Aussi a-t-il été l'homme d'une seule tâche. Il a fait des comédies et il n'a fait que cela. Souvent il les a retouchées, reprises, caressées, finies, mais il ne s'est jamais occupé ni préoccupé que d'elles ; elles ont eu toute sa vie.

Et cela seul suffirait à lui constituer une originalité dans un pays et à une époque où l'art a cessé d'être à lui-même son propre but, où il ne s'agit plus d'exceller dans son métier, mais de s'en servir, pour s'élever à des destinées toujours plus hautes; où, à force de voir les ambitions les plus invraisemblables justifiées par les plus invraisemblables réussites, il n'y a pas un démocrate qui n'ait pris la devise de Fouquet, pas un plombier qui ne vise au conseil municipal, pas un médecin, pas un avocat qui ne rêvent d'autant plus à la députation qu'ils ont moins de clients — j'allais dire de malades. — pas un professeur de neuvième qui, en corrigeant rageusement les devoirs de ses élèves, ne se trouve supérieur à son état, si difficile pourtant et si noble; pas un fruit sec qui, grâce aux articles — ni nouveaux ni neufs — qu'il se propose de publier sur Plaute et Ménandre, ou bien à la comédie plus pleine de réminiscences que d'idées qu'il élucubre dans le silence de ses veilles, ne vive dans l'espérance d'arriver, par le ministère des beaux-arts, à régenter les actrices, ou tout au moins, par un feuilleton de théâtre, à régenter les auteurs. Ils deviennent de jour en jour plus rares, ces maîtres ouvriers qui n'ont d'autre ambition que de bien faire ce qu'ils

font. Augier n'avait que celle-là, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles il a été si grand. Je ne me rappelle pas avoir lu de lui un roman, ni une nouvelle, ni même un article de journal. Tout au plus a-t-il, dans sa première sève, écrit un minuscule volume de poésies, *les Pariétaires*, simple façon de forger pour devenir forgeron, et, plus tard, en plein succès, une réponse à Veuillot, qui l'avait attaqué personnellement.

Je ne parle que pour mémoire d'une plaquette politique qu'il publia, je crois, sous l'Empire. Faire de la politique, ce n'est pas sortir de la comédie.

Mais, de même qu'il ne déplaçait pas le but de son œuvre, il n'en exagérait pas la portée, il n'en forçait pas les moyens.

C'était un écrivain de race, aussi n'essayait-il pas de faire dire à notre langue ce qu'elle ne peut pas dire ; quoique ce soit précisément pour un artiste d'aujourd'hui le comble de l'art de rendre un genre d'impressions qui lui est étranger par un genre d'expressions qui lui est impossible. C'est ainsi que le peintre cherche à écrire avec son pinceau, l'écrivain à peindre avec sa plume, et le compositeur, pour ne pas rester en arrière, à écrire et à peindre à la fois. Il n'est pas jusqu'à l'instrumentiste qui puisse se résigner à jouer

tout simplement de l'instrument dont il joue, et récemment encore, pendant un concert, j'entendais derrière moi une femme s'écrier dans une sorte d'extase : « Mon Dieu ! que cet homme joue bien du violon, on dirait une flûte. »

Notre vieille langue française, elle, ne consent pas à ces échanges. Elle n'est douce qu'aux gens de bon sens et d'intelligence claire. Sa pauvreté d'expression force, du reste, à la netteté de la pensée. Pour ne pas être riche, elle est loin d'être indigente, mais elle ignore les à peu près et n'a qu'un mot pour une idée. Augier savait le trouver et n'éprouvait pas le besoin d'en inventer d'autres. Le lexique de La Bruyère lui suffisait.

C'était un homme de théâtre, mais au théâtre non plus il n'a jamais demandé que ce qu'il peut donner. Il a résisté à cette manie que nous avons tous, de grandir et de solenniser nos œuvres par l'ambition de leur sujet et la prétention de leur objet; si bien que nos romans, les plus platement obscènes, se réclament aujourd'hui de la science et que le vieux mélodrame lui-même essaye de rajeunir son musée des horreurs en nous les donnant comme l'inéluctable résultante de fatalités physiologiques. Nous autres, les auteurs dra-

matiques, nous sommes, d'ailleurs, tous un peu coupables d'avoir, au moins une fois, devant la rampe, résolu lestement, en quatre actes et en trois heures, quelqu'une de ces grandes questions sociales qui sont pendantes depuis des siècles.

Le bon sens d'Augier l'a gardé de ce travers. Il n'a fait de la scène ni une chaire ni un barreau. Il n'y a ni prêché ni plaidé. Il estimait que les fins de la comédie sont de plaire, d'intéresser et de toucher; mais que, pour prouver, il y a des enquêtes plus minutieuses, des procédures plus sérieuses, des formes plus sûres; il croyait fermement qu'il appartient à la raison, et non à la passion de prononcer en ces matières graves. Il tenait pour insuffisant, et, en vérité, trop facile de faire triompher une opinion en choisissant pour la défendre le plus sympathique, le plus éloquent personnage d'une pièce, tout en laissant le soin de l'attaquer au plus ridicule ou au plus odieux, qui nécessairement n'y peut mordre. Il était persuadé, d'ailleurs, que le champ de la comédie, fermé à tout ce qui n'est pas simple, est encore assez large en le bornant à la peinture des caractères et des situations qui en découlent naturellement.

Et c'était justice.

II

Mais alors comment, avec tant de bon sens, a-t-il eu tant de succès? Car le bon sens et le bon goût sont plutôt des calmants que des excitants et n'ont jamais eu le pouvoir d'allumer l'enthousiasme. Ce sont des qualités nécessaires, sans doute, et qui peuvent maintenir un auteur à son rang, mais qui ne suffiraient certainement pas à l'y amener. Pour arriver vite et haut, des défauts brillants le servent mieux que des qualités solides. Les femmes et les jeunes gens, ces êtres de sensation, ces meneurs d'âme qui sont les agents les plus actifs de la renommée, préféreront toujours à la simplicité et à la vérité les paradoxes renversants où ils croient voir la force, et les feux d'artifice de style qu'ils prennent pour du talent. Si je ne craignais de paraître paradoxal moi-même, j'affirmerais volontiers que les gentillesses rythmiques et savantes des *Orientales*, *les Djinns*, par exemple, ont plus fait, je ne dis pas pour la gloire, mais pour la célébrité du plus grand de nos poètes, que tant de pages élevées et superbes. Et, quant au plus homme de nos poètes, je soutiens que la *Ballade à la lune* et

les Marrons du feu l'ont rendu plus populaire que *les Nuits* et la *Lettre à Lamartine*, Lamartine, le plus musicien de nos poètes, qui, du reste, avant la mort de Musset, ne le connaissait guère et ne le lisait pas. Et pourquoi, bien qu'en sortant un peu de mon sujet, n'irais-je pas jusqu'au bout de ma pensée? Je suis persuadé que Bonaparte a plus grandi dans l'opinion avec l'expédition d'Égypte — poétique et stérile — qu'avec la victoire décisive de Marengo. C'est à l'imagination des hommes bien plus encore qu'à leur raison que doivent s'adresser ceux qui veulent les dominer ou leur plaire.

Et combien cette vérité trop vraie l'est davantage encore au théâtre, maintenant surtout qu'il est ouvert à la foule et que ce n'est plus à un public restreint que l'auteur s'adresse, mais au monde entier! Quels coups faut-il frapper qui soient assez forts pour attirer l'attention du monstre, au milieu du tumulte assourdissant de l'universel cabotinage? Quels gâteaux assez pimentés lui jeter pour flatter les houppes de son rude palais? Quel langage lui parler, enfin, qu'il entende et qui le séduise? Tous y ont pensé, Augier ne s'en est pas préoccupé un instant. Il est demeuré vrai, simple, net, logique et a continué à créer des personnages qui

sont franchement ce qu'ils sont, ainsi que lui, et, ainsi que lui, d'une seule venue. Ses courtisanes, même en devenant femmes honnêtes, restent courtisanes, comme *Olympe* ou la Séraphine des *Lionnes pauvres*; ses honnêtes femmes, malgré leur faute, sont toujours honnêtes femmes, comme Gabrielle, madame Caverlet et madame Bernard des *Fourchambault*; il n'a pas fait du bonhomme Poirier un bourgeois sublime et de son gendre un gentilhomme avili. Et la forme n'a pas subi plus de changement que le fond. Il a été, jusqu'à la fin, le poète vigoureux de l'*Aventurière* et le pastelliste délicat de *Philiberte*. Nulle entorse à la vérité, nulle concession de style, aucune de ces violences calculées, de ces témérités lâches qui sont des invites au succès.

Comment donc, encore une fois, est-il arrivé si haut? Comment, quand tout changeait autour de lui, le public lui a-t-il gardé sa faveur, à lui qui ne changeait pas? Comment, même quand, abandonnant le théâtre, il se retirait de la foule, la foule ne s'est-elle jamais retirée de lui! Pourquoi, enfin, le suffrage universel, auquel tout est aujourd'hui soumis, lui a-t-il confié le glorieux mandat de représenter la littérature dramatique de son temps et de son pays et le lui

a-t-il renouvelé pendant quarante années? En vérité, je n'en sais rien.

Il faut qu'il y ait dans ce peuple un fonds de raison native, de bon sens solide, de goût obstiné contre lequel ne peuvent prévaloir les tentatives faites pour l'égarer ou le corrompre. Il faut décidément qu'elle soit plus nombreuse qu'on ne le pense, la franc-maçonnerie de ceux qu'on appelait autrefois les honnêtes gens, et qu'ils ne s'émeuvent guère de ce qui nous émeut tant. J'en tire cette double conséquence à la fois imprévue et consolante : que d'abord ce que nous appelons ambitieusement nos révolutions littéraires ne sont que des émeutes d'hommes de lettres, et qu'ensuite, chez nous, en ce qui concerne la littérature dramatique du moins, il y a une majorité de gouvernement.

III

Un soir — il y a déjà longtemps de cela — je sortais avec Émile Augier du Théâtre-Français. Nous venions d'assister à une première représentation qui avait brillamment réussi. Il était fort tard, le flot des

spectateurs s'était écoulé. Nous arpentions solitairement les longues galeries du Palais-Royal en causant dans le grand silence.

Il était enchanté de sa soirée, ravi de la pièce, très excité, et, chose rare, très loquace. Il rappelait les caractères, il reprenait les situations, insistait sur ce qui l'avait frappé, riait de ce qui l'avait fait rire, et, passant du spectacle aux spectateurs, il jugeait leur jugement, commentait l'effet produit, l'expliquait, et tout cela avec une justesse, un tact, et, en même temps, une chaleur et une verve telles que je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mais enfin, Augier, d'où vient qu'ayant un amour encore aussi vif, un sens encore aussi net du théâtre, vous l'avez quitté ainsi, en pleine expérience, en pleine force? Pourquoi abandonner tout à coup une carrière jusque-là constamment heureuse et qui promettait de l'être longtemps encore? Si je suis trop indiscret, n'en parlons plus, mais parlons-en, si je ne le suis qu'un peu.

— Vous ne l'êtes pas du tout, me répondit-il gaîment; parlons-en! Je ne suis même pas fâché de l'occasion que vous m'offrez de voir clair en moi. Car, en cessant d'écrire, j'ai obéi à un instinct bien plus

qu'à un raisonnement et je serais curieux de savoir exactement pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait.

» Donc, selon vous, j'ai abandonné en pleine force, en pleine expérience, une carrière jusque-là constamment heureuse et qui promettait de l'être longtemps encore.

» J'en suis fâché pour moi, mais ce ne sont là que deux aimables compliments que je ne mérite, hélas! ni l'un ni l'autre. Non, je n'ai plus la force, car je n'ai plus la jeunesse; l'expérience me reste, il est vrai, mais ce n'est pas avec l'expérience que l'on fait des enfants. Quant à ma carrière que vous voulez bien appeler constamment heureuse, elle a eu, comme celle de chacun de nous, ses moments duriuscules, pour ne pas dire durs. Mon Dieu, je n'aurais pas assez aimé mon art, si je ne l'aimais pas encore. Pourtant, ne vous méprenez pas à mon enthousiasme de ce soir. Le bruit, la foule, les lumières, les applaudissements, l'énervement général, tout cela m'a gagné. Il n'est pas jusqu'à cette atmosphère particulièrement infecte des coulisses, faite de gaz, de toile peinte et de poussière mouillée qui ne m'agite délicieusement. Mais c'est purement réflexe, comme disent les philosophes; tout cela n'est qu'un rappel du passé, une flambée de sou-

venirs. Dans le plaisir que je prenais ce soir à la lutte, je sentais une joie secrète et lâche à ne plus être combattant. Et c'est pourquoi je vais rentrer chez moi sans regret, me coucher sans souci et dormir sans rêve.

— Et pourtant, voyons, cher ami, il est impossible qu'en abdiquant vous n'ayez eu que cette pensée mesquine de vous retirer après fortune faite?

— Non, car la fortune d'un artiste n'est jamais faite! Il faut qu'il lutte incessamment; moi, j'étais las. A votre âge, quand on commence une pièce, c'est toujours avec l'illusion du succès; au mien, c'est toujours avec la crainte d'une chute. Cet aléa constant qui fait l'attrait de notre art en fait aussi le danger... et quel danger!... Connaissez-vous *les Mille et une Nuits*?

— Par cœur.

— Vous vous souvenez du conte charmant des deux sœurs jalouses de leur cadette?

— Et du prince Bahmann, qui veut gravir la montagne au sommet de laquelle il doit trouver l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau couleur d'or... Oui, certes.

— Alors, rappelez-vous les paroles du vieux derviche à ce jeune ambitieux : « En montant, vous

» verrez à droite et à gauche une quantité de grosses
» pierres noires, et vous entendrez une confusion de
» voix de tous côtés qui vous diront mille injures
» pour vous décourager et pour faire en sorte que
» vous ne montiez pas jusqu'en haut; mais gardez-
» vous bien de vous effrayer et, sur toutes choses, de
» tourner la tête pour regarder derrière vous; en un
» instant, vous seriez changé en une pierre noire
» semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont
» autant de seigneurs comme vous qui n'ont pu
» réussir dans leur entreprise.

» Eh bien! moi aussi, j'ai gravi la montagne enchantée, et les seigneurs qui n'avaient pas réussi dans leur entreprise ne m'ont point ménagé. Je l'ai même gravie souvent et quelquefois heureusement, mais je ne peux pas la gravir toujours, je n'ai plus de jambes. Et il faut la gravir toujours, je vous l'ai dit; la vie de l'artiste est un combat qui ne doit pas finir, car, après sa mort, il faut encore que ses œuvres défendent sa mémoire.

— La vôtre sera bien défendue, soyez tranquille.

— Qui sait?

— Comment?

— La mode change.

— La mode! allons donc! ce n'est pas la girouette qui fait tourner le vent.

— Non; mais le vent souffle où il veut. Et puis il y a la jeunesse qui vient, aussi ardente à détruire que la vieillesse l'est à conserver. On voit les choses autrement. Chaque génération a ses lunettes. Et d'ailleurs pour me défendre devant l'avenir, encore faut-il qu'il connaisse mes comédies.

— Les vôtres? mais on les jouera toujours!

— Quel auteur peut se flatter que ses comédies seront jouées toujours? Il y a mille raisons, quand il est mort, pour trouver qu'il tient trop de place, sans compter la politique.

— La politique?

— Assurément. La politique qui a aujourd'hui la mainmise sur tout, sur le théâtre comme sur le reste. Qui me dit que ma personnalité, ma vie, mes œuvres plairont au gouvernement qui sera, et que, ne rentrant pas dans cette littérature d'État qui tend de plus en plus à s'établir, on ne mettra pas mon répertoire au croc? Vous riez? Au train dont vont les choses, qui pourrait affirmer qu'on représenterait encore les drames de Victor Hugo s'il n'avait pas écrit *les Châtiments*, et les comédies de Molière, s'il n'avait pas fait *Tartufe*?

— Tous les théâtres ne sont pas subventionnés.

— Et puis, reprit-il sans m'écouter et comme se parlant à lui-même, et puis... je me sens dépaysé dans mon pays. Il me semble qu'il a changé de mœurs et de langage. Il y a des indifférences que je ne m'explique pas et des enthousiasmes que je ne comprends pas davantage. On se pâme à des audaces où je ne vois que des fautes de goût, et devant des virtuosités où je ne trouve que des fautes de français. Parfois, je me compare prétentieusement au chevalier Bayard vis-à-vis de l'artillerie. Il me semble que l'on ne combat plus avec de nobles armes. Mais, ce qui est plus grave et plus significatif encore, c'est que, après avoir trouvé jusqu'ici mauvais ce qu'on faisait jadis et bon ce qu'on faisait de mon temps, je me sens maintenant, au contraire, une propension vague à trouver parfait tout ce que l'on faisait autrefois et inférieur ce que l'on fait aujourd'hui.

— Ne parlez pas ainsi, cher ami, ce serait la fâcheuse vieillesse...

— Vous l'avez dit, c'est elle, fit-il tranquillement. Mais pourquoi fâcheuse? Quand on est vieux, on ne vous craint plus, on ne vous discute plus, on vous traite en être inoffensif et doux. Tout ce qu'on vous

niait, on vous l'accorde et même davantage; on est respecté, aimé, mieux aimé même car on aime mieux, et tout ce que l'intelligence perd, le cœur le gagne... Non, non, croyez-moi, c'est charmant la vieillesse! »

Et, entre un sourire et un soupir, il ajouta doucement :

— Quel malheur que cela dure si peu!

Pauvre Augier, il avait raison, la sienne a trop peu duré!

IV

A présent, sur les hauteurs boisées d'où il pouvait voir sa maison, dans un petit cimetière de village, il repose.

Après la solennité des pompes religieuses, l'éclat des grands honneurs militaires, le tumulte sympathique et brutal des foules, ses amis, suivant sa volonté, l'ont ramené à la campagne paisible qu'il habitait.

Par l'étroit sentier bordé de haies encore fleuries, ils ont monté son cercueil et l'ont couché à la place qu'il avait choisie pour y dormir son dernier sommeil.

Il est là, le vieux maître, dans la sérénité de la solitude et du silence, réuni à ceux qui l'avaient aimé, attendant ceux qu'il aimait, restant ainsi, par delà le tombeau, semblable à lui-même, et, autant que Dieu le permet, renouant, après sa mort, les chères habitudes de sa vie.

VERS ÉCRITS AVANT LA REPRÉSENTATION

DES

« FAUX MÉNAGES »

VERS ÉCRITS AVANT LA REPRÉSENTATION

DES

« FAUX MÉNAGES »

Le cirque se remplit — le bestiaire attend.
Dans la loge de pierre, il est seul; il entend,
Avec leurs grondements de tonnerre et de houle,
D'un côté le lion et de l'autre la foule :
Deux fauves, ayant faim de sa chair tous les deux.
Il est pensif, il songe au combat hasardeux,
Au bras qui peut faiblir, à ce monstre qu'on lâche,
A ce félin qui rampe et mord, — il se sent lâche;
Il a peur et sa peur l'effraie, il est glacé;
Il a la vision d'un homme terrassé,

Râlant, aux cris joyeux d'un grand peuple en démence,
D'un cadavre insulté par la huée immense,
Nu, disloqué, hideux sous le soleil qui luit,
Et du lion superbe, une patte sur lui!...

Et toi, poète, aussi, comme le bestiaire,
Te voilà dans l'effroi comme dans un suaire,
Écoutant cette foule, attendant ce moment
D'affronter la Chimère énorme, au nom charmant,
La gloire!... Mais l'enjeu de ta lutte insensée,
C'est bien plus que ta vie à toi — c'est ta Pensée!

LA POUPÉE

LA POUPÉE

I

Bébé joue à la dame et fait une visite.

Sa toilette bizarre et d'ordre composite
Étale les atours les plus extravagants :
Elle a mis le chapeau de sa mère et ses gants,
Une jupe de soie, en manière de traîne,
Et prenant là-dessous des allures de reine,
Fièrement elle marche, en écoutant le bruit
Délicieux que fait l'étoffe qui la suit.

Elle parle et répond pour deux, car elle est seule.
Seule? Non! Elle porte avec des soins d'aïeule,
Un objet enfoui dans des langes usés,
Bosselé par les chocs, terni par les baisers,
Une chose sans nom, veule, glabre, fripée,

Un moignon, le restant confus d'une poupée,
Le plus laid, mais le plus aimé de ses joujoux,
Pourquoi? C'est un mystère... enfin, que voulez-vous?..

Elle est toute à son rôle et joue avec son âme :

« Pan! Pan!
« — Entrez!
« — Comment, c'est vous? Bonjour, madame.
« — Bonjour, madame.
« — Enfin, vous sortez donc?
« — Mais oui :
« Je me suis décidée à sortir aujourd'hui.
« — Vous allez bien?
« — Oh! bien... vous savez, une femme...
« On a toujours quelque misère... et vous, madame?
« — Oh? moi, très mal toujours, mais les enfants vont mieux
« — Vous en avez beaucoup?
« — J'en ai douze!
« — Oh!... des vieux?
« — Ils ont douze ans, madame, ils ont tous le même âge.
« — Oh! que c'est donc gentil!
« — Oui, mais quel esclavage!
— A qui le dites-vous?

« — Vous en avez aussi?
« — Oh! moi, je n'en ai qu'un, madame, celui-ci. »
(Montrant avec orgueil sa poupée éternelle.)
« — Voyons?... Oh! le chéri!... C'est une demoiselle?
« — Non, madame.
« — Un garçon?
« — Non, madame, il n'est rien,
« Puisqu'il n'a pas encor d'habits, vous voyez bien :
« Ce n'est pas un garçon, ce n'est pas une fille,
« C'est mon petit, voilà! Je défends qu'on l'habille...
« Les garçons, voyez-vous, madame, c'est brutal,
« Puis, c'est toujours cocher quand on joue au cheval;
« Les filles, ça vous a des histoires affreuses,
« On les marie, et puis elles sont malheureuses,
« Et moi, je veux qu'il soit heureux, pauvre mignon? »

Et ses bras étreignaient follement le moignon,
Et ses yeux s'abîmaient dans ces yeux sans prunelle :
Vraiment une tendresse immense était en elle;
Ce risible débris de chiffons et de peau,
C'était vraiment l'Enfant pour elle, et pur et beau,
Le nouveau-né, l'amour fait chair, la fleur vivante!
Elle trouvait pour lui de ces mots qu'on invente
Et lui parlait, pliant le cou, comme un oiseau,

Elle collait sa bouche à cet affreux museau,
Elle ne jouait plus, elle était vraiment mère!
Et je sentais, avec une douceur amère,
Quelque chose de moi commencer à finir
Dans ce cœur où l'instinct éveillait l'avenir :
Ma fille, pour l'aveugle et cruelle nature,
Avant d'être ma fille était sa créature,
Elle en avait besoin et me la reprenait...
Une colère étrange et sourde me venait,
A voir cet autre amour qui germait dans son âme...

Elle, pendant ce temps, avait changé de gamme
Et l'entretien s'était visiblement aigri :
Il ne s'agissait plus d'enfant, mais de mari.
C'était plus grave, aussi j'écoutais... Ah! quels maîtres,
Si l'on les écoutait, seraient ces petits êtres!
« Oh! mon mari, madame, on le voit rarement.
« — Comme le mien, madame, il n'a pas un moment.
« — Toutes les femmes sont, madame, où nous en sommes.
« — Oh! les hommes, madame!
« — Oui, madame, les hommes!
« — Et pourtant le mien m'aime, il est gentil des fois..
« Il m'a menée un jour à l'Opéra... je crois...
« Non, aux Français... ou bien... Où donc m'a-t-il menée?...

« Enfin Guignol jouait, c'était dans la journée...
« Mais depuis qu'il travaille, il s'enferme et... plus rien!
« — Comme le mien, madame, il est comme le mien :
« J'ai beau frapper chez lui, faire ma voix gentille
« Et lui dire : « Viens donc! c'est ta petite fille. »
(Bon! le mari c'est moi, je l'avais bien pensé)
Il me répond toujours : « Non, non! je suis pressé,
« Nous sortirons plus tard; d'ailleurs voici la pluie. »
« Et moi, vous comprenez, madame, ça m'ennuie,
« Il ne veut ni jouer ni sortir avec moi;
« Pourquoi, madame, enfin, puisqu'il m'aime?... »

Pourquoi?

Tu demandes pourquoi, ma fille bien-aimée,
Je tiens ainsi ma vie absurdement fermée,
Griffonnant tout le jour pour un but hasardeux,
Quand nous pourrions si bien jouer, là, tous les deux!?
Tu veux savoir pourquoi, moi que tu croyais sage,
Je renonce à ma joie, à tout : à ton visage
Qui me repose, à ta candeur qui me défend,
A ton beau rire d'or qui me refait enfant,
A tous ces bruits charmants, à ces clartés d'aurore
Qu'éveille, à son lever, ta vie, et que j'adore..
Je te le dirais bien, mais à quoi bon, hélas!

Quand je te le dirais, tu ne comprendrais pas :
C'est pour que ton cœur batte et pour que ton œil brille
Lorsque, sur ton passage, on dira : « C'est sa fille! »
C'est pour qu'en grandissant mon nom te donne, un jour,
Cette fierté d'aimer nécessaire à l'amour;
C'est pour qu'enfin, plus tard, à l'heure où l'on oublie,
Quand je ne serai plus, ô ma chère folie,
(Ne pleure pas, enfant, cela c'est l'avenir)
Lorsque je dormirai, même en ton souvenir,
Alors le souvenir des autres le ravive,
Et que, mort dans ton cœur, dans ton orgueil je vive,
Que tu m'aimes, voyant à quel point je t'aimais,
Lorsque tu le sauras... si tu le sais jamais!

Maintenant, boude-moi, sois très méchante et, même,
Ne m'aime plus du tout! Que m'importe si j'aime!
J'aime et je te bénis, puisque c'est grâce à toi!
J'aime et n'attends plus rien, et l'obligé c'est moi!
Aimer — quoique plus d'un, pauvre de cœur, en rie —
Ce n'est pas recevoir, c'est donner, ma chérie. . .

. . . . . .

II

Parfois, quand elle sort — on me le fait savoir
Je soulève en secret mon rideau pour la voir,
Et sur la vitre, par mon souffle dépolie,
Je pose mon front lourd et ma face pâlie,
Et regarde, clignant des yeux devant le jour.

Il fait beau, la calèche est dans la grande cour;
Un valet, grave et droit, se tient à la portière,
Les chevaux pomponnés haussent leur tête fière...
C'est ma petite reine à moi que l'on attend!
Je l'entends rire — avant de la voir, on l'entend! —
Et la voilà, rose et parée!.. Oh! chère fille!
Santé! Luxe! Soleil et Jeunesse! Tout brille!
Et c'est là, pour mes yeux, une fête sans nom.
Croyez-vous qu'elle monte en voiture? Que non!
Elle y saute! et d'un bond! — Oh! une demoiselle!
Puis, comme devinant ma pensée autour d'elle,
Vite, elle se retourne et m'envoie un baiser;
Et la portière alors se ferme à se briser,

On touche, les chevaux se cabrent, son chien même
Jappe! Et tout disparaît dans ce fracas qu'elle aime.

Et moi, fort de sa joie et fier de sa beauté,
Je rentre dans mon ombre avec sérénité.

NOËL

NOËL

Noël! Voici l'hiver joyeux, la nuit de fête!
Riche, puisque aussi bien ta vie est ainsi faite
Qu'il te faut un plaisir par jour, tu vas t'asseoir
Au réveillon quelconque où l'on t'attend ce soir;
Après ton cercle, après ta visite aux théâtres,
Tu vas souper avec des personnes folâtres;
Mais sans illusion aucune toutefois,
Comme tu vas au bal, comme tu vas au bois :
Pour voir, pour être vu; que sais-je? pour la pose,
Pour remplir, en faisant n'importe quelle chose,
Le vide de tes jours qui ne sont jamais pleins,
Pour t'amuser, du moins tu le dis... Je te plains.

*
* *

Je te plains d'aller là, toi pour qui toute fête
N'est qu'un long bâillement suivi d'un mal de tête;
Je te plains de courir la ville cette nuit
Pour te désennuyer — et de changer d'ennui;
Je te plains de n'avoir que l'ombre de la proie,
Que l'orgueil d'un bonheur dont tu n'as pas la joie,
L'orgueil absurdement stérile et douloureux
De vouloir qu'on t'envie et qu'on te croie heureux.

*
* *

Ah! si dans un moment d'oubli, d'oubli suprême,
Tu pouvais donc penser à d'autres qu'à toi-même!
Si tu pouvais aimer, haïr, si tu pouvais
Intéresser ton cœur aux choses que tu fais,
Ce cœur qui n'est pas mort, mais qui ne veut plus battre,
Quand tu tires à sept ou tu conduis à quatre;

Si tu pouvais jeter ton masque d'homme fort,
Connaître la douceur saine qui suit l'effort,
T'évader du plaisir, sortir de toi, renaître
Dans quelque émotion profonde de ton être,
Croire, lutter, souffrir, te donner, vivre enfin...

Tu le peux : vois ce pauvre; il a froid, il a faim;
Regarde-le, tremblant et nu, sous la bise aigre,
Dans le carrefour noir, rôder comme un loup maigre;
Les passants qu'il supplie, en marchant dans leurs pas,
Refusent de l'entendre et ne s'arrêtent pas...

*

Eh bien! arrête-toi, riche, et fais-lui l'aumône;
Le seul bonheur qu'on a vient du bonheur qu'on donne;
Essaie et tu verras; fais l'aumône, crois-moi,
Fais-la pour lui, fais-la pour Dieu, — fais-la pour toi.

*
* *

Car — et ce que je dis va te sembler étrange —
L'aumône, entre le pauvre et toi, n'est qu'un échange.
Vous souffrez tous les deux : toi de l'horrible ennui,
Lui de l'horrible faim. — Tu souffres plus que lui.
Il ne veut qu'exister, mais toi, tu voudrais vivre;
Délivre-le du mal, afin qu'il t'en délivre;
Donne-lui l'être afin qu'il te donne à son tour
La vie, entends-tu bien? c'est-à-dire l'amour,
Sa pitié, sa tendresse, et sa joie et sa flamme;
Guéris son corps, afin qu'il guérisse ton âme :
Votre mal à tous deux s'appelle pauvreté...
Faites-vous tous les deux, frères, la charité!

LES ADIEUX

LES ADIEUX

Lorsque, du lac tranquille et bleu, quelqu'hirondelle
Égratigne en passant le satin d'un coup d'aile,
La blessure se ferme et l'azur se rendort;
Lorsque le papillon, paré de pourpre et d'or,
S'envole, abandonnant la pauvre fleur aimée
Qui ne peut pas le suivre et reste là pâmée...
Il la laisse, elle aussi, frissonnante un instant.
Puis, elle se relève et l'oublie — ou l'attend.
Mais lorsque tu t'en vas loin de moi, chère absente,
Tu laisses une trace autrement plus puissante

Que le frisson des fleurs et les rides de l'eau,
O mon doux papillon, ô mon gentil oiseau!
Et, plus le temps s'enfuit, plus, dans mon âme heureuse,
Le frisson se prolonge et la ride se creuse.

RETOUR D'ITALIE

RETOUR D'ITALIE

Adieu, pays du grand soleil,
Pays joyeux comme l'aurore,
Pays amoureux et pareil
A la brune enfant que j'adore !

Ta gaité chante dans sa voix,
Ta langueur ardente est en elle
Et, quand je la vois, je te vois
Beau pays, beau comme elle est belle.

Tes nuits aux astres merveilleux
Sans nombre dans ton ciel sans voiles,
Ce sont ses yeux, ses sombres yeux,
Comme tes nuits, criblés d'étoiles !

Ta mer souple et dont lentement
Le flot s'avance et se retire
Est semblable à son sein charmant,
Et ta lumière à son sourire.

Je ne sais quel philtre divin
Je bois dans ta sève embaumée,
Mais il grise comme le vin
Ou la chair de ma bien-aimée,

Et lorsque ton soleil vainqueur
Me brûle la peau jusqu'au cœur
D'un baiser puissant et farouche,
C'est comme un baiser de sa bouche...

Ah! beau pays bleu du plaisir,
Terre de parfums, ciel de flamme,
Et toi, mon éternel désir,
Douce obsession de mon âme,

Adieu! voilà le mot cruel!
Et comme on sent bien qu'il délie
Ce lien qu'on rêve éternel,
Ah! dire « adieu! » c'est dire : « oublie! »...

. . . . . .

Je les reverrai quelque jour,
Le beau pays, l'enfant que j'aime,
Et le pays sera le même,
Mais toi, mais toi, mon cher amour?...

LETTRE A UNE ABSENTE

LETTRE A UNE ABSENTE

Dans son fracas et sa fumée,
Le train t'emporte loin de moi;
La nuit tombe, je pense à toi,
Ma bien-aimée.

Tu n'es plus là, mais je te vois,
Je sens ta main, j'entends ta voix
Plus câline et plus charmeresse
Qu'une caresse;

Je songe à tout : à nos adieux,
Au dernier regard de tes yeux
Étincelants comme des armes,
Mais pleins de larmes;

A ce long baiser de la fin
Où s'attardaient tes lèvres roses,
Et puis, et puis... que sais-je enfin?
A mille choses :

A tout ce qui me rendait fier,
A tout ce que j'avais hier
Et dont aujourd'hui rien n'existe...
Et je suis triste!

Mais toi que fais-tu dans le coin
De ce wagon déjà si loin,
Pendant que, sans repos ni trêve,
A toi je rêve?

Tu comptes le temps, jour par jour,
Qui te sépare du retour,
Tu pleures ta joie envolée,
Pauvre exilée;

Et, rapprochant les jours heureux
Des jours cruels, tu les compares,
Et trouves ceux-ci bien nombreux,
Ceux-là bien rares.

Ou, peut-être (oh! ce serait mal)
Tu dors d'un sommeil très normal
Que rythme ta paisible haleine...
Fi! la vilaine!

Six mois entiers sans revenir!
Qu'il sera vieux mon souvenir
Quand le tien sera jeune encore,
Car je t'adore!

Tu ne me crois pas?... Tu souris?...
Vois la preuve, à la dérobée,
Sur la page blanche où j'écris
Elle est tombée;

Le papier se plisse alentour
Et dessine une étoile blême...
Devines-tu mon cher amour?
Oh! oui, je t'aime!...

MALHEUR D'AIMER

MALHEUR D'AIMER

Eh bien, oui! l'amour est un leurre!
Oui! l'homme à l'amour condamné,
A raison de maudire l'heure
Où son lâche cœur s'est donné!

Oui! sa joie est une souffrance,
Il promet tout sans rien tenir,
Il n'est beau que dans l'espérance,
Et doux que dans le souvenir.

Oui! ses caresses sont des armes,
Il vit pour trahir et ruser,
Il déshonore jusqu'aux larmes,
Il fait mentir jusqu'au baiser.

Oui! quand parfois il sent sa chaîne
Et que la colère le mord,
Il est plus amer que la mort
Et plus féroce que la haine...

Et pourtant qui songe à fermer
Sa blessure ardente et profonde ?
Il n'est pas de bonheur au monde
Qui vaille le bonheur d'aimer!

LE DÉPART

PRIÈRE POUR LA FRANCE

1870-1871

J'ai bien peur que ces deux poèmes hâtivement écrits il y a plus d'un quart de siècle, et qui avaient alors le mérite de l'actualité, n'aient même plus aujourd'hui la valeur d'un document.

Ils ne sont qu'un écho bien affaibli de nos illusions, de nos affolements, de nos déceptions, de nos angoisses, de nos colères pendant l'année terrible.

N'importe! Je les reproduis ici. Si mes vers sont faibles, ces souvenirs sont forts, car, en cela du moins, nos cœurs n'ont pas vieilli. Le dévouement à la Patrie est peut-être le seul de nos devoirs qui, au milieu de la négation de tout et de l'affaissement de tous, nous soit encore sacré.

Et ceux-là même qui le nient seraient les premiers à le remplir.

LE DÉPART

LE DÉPART

1870

L'an I fut une époque effroyable.

Les Rois

Sur notre République avaient, tous à la fois,
Comme sur une louve une meute affamée,
Lâché tous les chenils de leur immense armée,
Et la tenaient traquée en des cercles ardents.
Partout, on se battait! Partout! Dehors! Dedans!
Car l'émeute, elle aussi, l'avait prise à la gorge,
Et, nuit et jour, le sol fumait comme une forge,
Et l'on n'avait rien vu de pareil à cela.
Sachant bien que le cœur des siècles battait là,
L'Europe de la France avait fait une cible,
La frontière trouée, ouverte, comme un crible,

Laissait les ennemis passer de tous côtés ;
Et, trahis par Luckner, par Brunswick insultés,
Les nôtres reculaient, fuyaient, rendaient les villes,
Le désespoir faisait faire des choses viles,
Car on voit quelquefois désespérer les forts.
La jeune liberté râlait...
Ce fut alors
Que, vaincue et perdant son sang par vingt batailles,
La patrie en danger tira de ses entrailles
Ce cri désespéré qui mit le monde en rut...

Or, Dieu ne voulait pas que sa France mourût.

Et voilà que l'on vit, dans un élan superbe,
Pressé, touffu, sortant de terre comme l'herbe,
Tout un peuple surgir au nom de Liberté.
Ah ! c'était une armée étrange, en vérité,
Et ses soldats n'avaient ni l'âge ni la taille,
Mais tous ils étaient bons pour la sainte bataille :
Ceux qui ne savaient pas tuer savaient mourir.
On les voyait à flots et sans trêve accourir
Innombrables, pareils aux Barbares antiques,
Hâves, déguenillés, farouches, magnifiques,

Le bonnet rouge en tête et la paille aux sabots...
Ah! comme en ces jours-là nos pères étaient beaux
Alors qu'à larges pas, hurlant la *Marseillaise*,
Ils se ruaient ensemble à la grande fournaise!
Tous y couraient joyeux et déjà triomphants;
Et les vieillards pensifs et les petits enfants,
Curieux, regardaient comment se fait l'histoire.
Ne pouvant la séduire, ils forçaient la Victoire,
Ces rustres, mal armés, sans pain, sans généraux,
Et pour tacticiens n'ayant que des héros!
Avec leurs pistolets rouillés, avec leurs piques,
Ces canailles faisaient des actions épiques,
Et riaient du canon, et mouraient en chantant.
Et toujours ils venaient, toujours! Il en vint tant,
Que, lasse de faucher cette moisson humaine,
La Fortune à la fin se fit républicaine!...

Ceux de ces guerres-là ne sont pas revenus.

Ils sont tombés, obscurs; de ces grands inconnus
A peine quelques-uns sont assis dans l'histoire.
Ils étaient trop, la Mort en perdait la mémoire,
Et l'Avenir d'ailleurs, même sachant leurs noms,
Eût pour tant de héros manqué de Panthéons.

II

Et vous, soldats nouveaux de nos nouvelles guerres,
Qui partez aujourd'hui comme partaient vos pères,
Dans l'éblouissement d'un jour, comme ce jour,
Où le cœur du pays battait d'un seul amour :
Volontaires, conscrits, vétérans à leurs tailles,
Qui déjà, dans le ciel orageux des batailles,
Avez fait rayonner l'arc-en-ciel du drapeau,
Vainqueurs de Malakof et de Solférino,
Soldats! et vous aussi, du fer de votre épée,
Vous saurez vous tailler votre part d'épopée!
Vous suivrez le chemin qu'ont suivi les aïeux.
Après quatre-vingts ans, vous vous levez comme eux.
Et vous allez comme eux, et pour le même culte,
Sur le même ennemi venger la même insulte,
Et respirer leur âme et marcher dans leur pas...
Allez donc, fils de ceux qui ne reculaient pas!
Allez! Rien qu'à vous voir passer, la vieille France,
Sent jusqu'à votre foi grandir son espérance
Et reconnaît en vous sa race de Titans...
Allez, frères! La France est calme et dit : J'attends.

PRIÈRE POUR LA FRANCE

PRIÈRE POUR LA FRANCE

1871

C'est pour la France encor vivante que je prie.

Mon Dieu, je viens à vous, car notre âme meurtrie
Est lasse de combattre et de désespérer;
Regardez-nous enfin, daignez considérer
Que ce pays à bout de sang et de souffrance,
Et de hontes, Seigneur, ce pays — c'est la France!

Hier, ce peuple en deuil était son peuple, hier,
En la voyant si grande, hélas! il était fier :
Elle avait dans l'histoire une page étoilée,
Sous le ciel où planait une Victoire aîlée,
Elle marchait : ses pas sonnaient superbement;
Le plateau du destin s'abattait lourdement

Lorsque sa volonté tombait dans la balance,
La paix du monde était faite de son silence,
Et les rois sur son front épiaient l'avenir.
Ceux qui vivent d'espoir ou bien de souvenir,
Les faibles et les forts, avaient les yeux sur elle;
Elle était le soldat de l'Idée immortelle,
Et quand on la voyait, on disait : La voilà!
Et son âme partout rayonnait. — Et cela
C'était hier. — *Seigneur, votre droite est terrible!*
Et ces temps ont passé comme l'eau dans un crible,
Splendeurs! ô vanités! tout s'est évanoui,
Et sa force, et sa gloire, édifice inouï
Des siècles! Un seul jour a vu tous ces désastres...
Et cet astre est tombé comme tombent les astres
Que vous laissez parfois échapper de vos mains...

Jour de colère! O jour aux sombres lendemains!
L'ennemi débordant comme une vague immense,
Et l'éternel combat qui toujours recommence;
Les espoirs fous toujours déçus, toujours rêvés,
Le pas lourd des soldats sonnant sur les pavés,
Le canon dans la nuit, les brusques prises d'armes,
Et les mères comptant les heures par leurs larmes,

Puis, malgré des efforts géants et superflus...
La défaite! La vague emportant dans son flux
Le camp après le camp, la ville après la ville,
Au point qu'aisée ainsi la Victoire était vile.
Et pas même un hasard! Rien qui vînt secourir
Ceux qui mouraient pour nous, ne pouvant que mourir :
Plus d'armée, un troupeau! Plus de luttes, des crimes!
D'un côté, des bourreaux; de l'autre, des victimes!
Plus que l'égorgement d'un grand peuple effaré,
Et toujours la défaite! Et sur le sol sacré,
S'élargissant toujours irrésistible et lente,
Toujours l'invasion, cette lèpre sanglante!...
Et nous, tournés vers vous, Seigneur, nous, terrassés,
Vaincus enfin!... Vaincus!...

Ce n'était pas assez :
Comme de notre orgueil notre néant se joue!
Il fallait tendre, après la poitrine, la joue,
Et, sous l'écrasement de ce triomphe épais,
Implorer la suprême insulte de la paix!...
O guerre âpre! Paix sans merci! Hontes jumelles!
Ceux qui boivent la haine à vos maigres mamelles
N'auront jamais d'oubli pour un tel souvenir!
Et vous avez rougi l'aube de l'avenir!

Eh bien, la chute affreuse et les défaites sûres,
Et le pays râlant par toutes ses blessures,
Et cette guerre enfin, et cette paix... Eh bien,
Tout cela, tout cela, Seigneur, ce n'était rien,
Non, rien! Le monde a vu dans une lutte impie,
(Ciel juste! qu'est-ce donc que cette ville expie?)
Pris des stupidités tragiques de Babel,
Des frères — si Caïn est le frère d'Abel,
Des hommes — si le fauve est l'enfant de la femme,
Des Français — si le nom de Français vaut sans l'âme,
Se ruant sur Paris, sans pitié, sans remord,
Ruiner sa ruine, ô Dieu! tuer sa mort,
Traîner son pauvre corps mutilé sur leurs claies,
Par le feu, par le fer, élargissant ses plaies...
Oui! devant l'ennemi joyeux et stupéfait,
Ce que *Lui* n'avait pas osé faire, — *Eux* l'ont fait!
Si bien qu'elles aussi, comme nos palais sombres,
Nos âmes à présent sont pleines de décombres!

Et c'est pourquoi je viens et je dis : Dieu clément,
Sommes-nous châtiés, si c'est un châtiment?
Nous avons descendu les marches de l'abîme :
La faute, le malheur, et l'opprobre et le crime;

Puissants hier, vaincus aujourd'hui... Mais demain
Que serons-nous? Seigneur, où mène le chemin
Que gravit en pleurant, depuis près d'une année,
Celle que votre Église avait pour fille aînée?
Est-ce votre courroux qui la pousse et la suit?
Va-t-elle encor longtemps errer dans cette nuit
Effrayante, n'ayant pour guide et pour boussoles
Que les éclairs sanglants des convoitises folles?
Est-ce que l'Immuable a déjà prononcé?
Est-ce que cette nuit c'est déjà le Passé?
Est-ce vrai que tu vas mourir, ô ma Patrie?..

De l'abîme, Seigneur, Seigneur, vers vous je crie :
Je sais que, devant vous, nul n'est pur, mais vraiment
Vous nous avez frappés aussi trop rudement,
Grâce! Épargnez enfin ce peuple qui vous aime;
Maintenant qu'il n'a plus d'ennemi que lui-même,
Liez sa main! de peur qu'il ne dépense encor
Contre lui, sa colère ardente, — ce trésor!
Des partis affolés calmez le rut cynique!
Pour seule ambition et pour pensée unique,
Et pour tourment fécond et des nuits et des jours,
Rendez-lui cet amour fait de tous les amours,

Le tien, Patrie! Et que ton image voilée
Soit debout dans nos cœurs, ô grande inconsolée!
O mon Père! ô mon Dieu! je vous prie à genoux,
Laissez-nous cet amour suprême, laissez-nous,
Sans cesse renaissante et sans cesse augmentée,
La haine de l'affront dont la tache est restée,
La haine! notre espoir, la haine, notre honneur!..

Et nous vous bénirons dans les siècles, Seigneur!

FIN

TABLE

MIEUX VAUT DOUCEUR ... ET VIOLENCE, proverbe en deux parties 1
Première partie : MIEUX VAUT DOUCEUR..... 3
Deuxième partie : ... ET VIOLENCE..... 67
UN GRAND ENTERREMENT..... 117
LES POÈTES DE COLLÉGE..... 177
COMMENT ON FAIT UNE PIÈCE, lettre à M. Abraham Dreyfus, 1884..... 223
LES EUGÈNE..... 233
PRÉFACE DES « SOIRÉES PARISIENNES »... 243
EUGÈNE LABICHE..... 259
ÉMILE AUGIER..... 285
VERS ÉCRITS AVANT LA REPRÉSENTATION DES « FAUX MÉNAGES »..... 307
LA POUPÉE..... 311
NOËL..... 321
LES ADIEUX..... 327
RETOUR D'ITALIE..... 331
LETTRE A UNE ABSENTE..... 337
MALHEUR D'AIMER..... 343
LE DÉPART..... 349
PRIÈRE POUR LA FRANCE..... 355

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 853-96.

PQ
2380
P2A6
1897

Pailleron, Édouard Jules Henri
Pièces et morceaux

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY